

Le Monde

DERNIÈRE ÉDITION



QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE N° 12370 - 4 F

Fondateur : Hubert Beuve-Méry

Directeur : André Laurens

— VENDREDI 2 NOVEMBRE 1984

L'Inde tente de surmonter les risques de déchirement

La faiblesse des non-alignés

Lorsque, au sommet de New-Delhi en mars 1983, Indira Gandhi succéda à M. Fidel Castro à la présidence des pays non alignés, on attendait d'elle, en général, un recadrage de ce mouvement qui réunit une centaine de pays du tiers-monde. L'Inde n'est-elle pas l'un des berceaux du non-alignement et celui-ci l'un des principes sacrés de sa politique étrangère ? Et l'on était en droit de penser que la haute personnalité d'Indira Gandhi imprimerait sa marque à ce retour aux sources et donnerait une plus grande portée aux initiatives internationales du mouvement.

Or, malgré les efforts de sa diplomatie, Indira Gandhi, au moment de sa disparition, n'avait pas encore enregistré des résultats dont les non-alignés auraient pu se prévaloir. Cela tient certes à l'environnement international et à la préférence donnée aux rapports Est-Ouest, mais aussi aux « contradictions internes » qui paralysent souvent toute action militaire de leur part. Dans une certaine mesure aussi, l'instabilité intérieure en Inde, en accaparant la présidence du mouvement, a hypothéqué son action.

Aussi bien n'a-t-elle pu faire d'avancées sur des questions épineuses comme le conflit entre l'Irak et l'Iran — deux membres du mouvement — ou en Amérique centrale. Et la compréhension manifestée par New-Delhi à l'égard des interventions soviétiques en Afghanistan et vietnamienne au Cambodge ne lui a pas permis de jouer les bons offices dans ces affaires.

Indira Gandhi avait pris la mesure de la relative impuissance des non-alignés, mais la présidence du mouvement lui avait donné l'autorité internationale pour défendre, comme l'a souligné M. Mitterrand, les droits de l'homme dans le tiers-monde, dénoncer la course aux armements nucléaires par les grandes puissances et plaider pour le dialogue Nord-Sud et la coopération Sud-Sud.

C'est à propos de ces derniers dossiers et avec une démarche réaliste, qu'Indira Gandhi a tenté de mettre en œuvre les résolutions du sommet de New-Delhi. Mais la rencontre organisée en octobre en marge de l'Assemblée générale de l'ONU n'alla pas plus loin que des échanges de vues qui ne contribuèrent pas à débloquer les négociations Nord-Sud.

Cependant, avec une louable obstination, l'Inde poursuit sa campagne en faveur d'une conférence mondiale et financière. Simultanément, elle a multiplié les efforts pour que le dialogue politique entre pays en développement trouve son prolongement dans une coopération technologique, scientifique et économique. A New-Delhi, les non-alignés avaient aussi souligné que le « caractère global » de la crise mondiale « avait pour origine les pays industrialisés » et réclamé que des sommes soient dégagées par le désarmement pour favoriser le développement des pays pauvres.

Ces thèmes d'un « appel » lancé par les non-alignés aux grandes puissances demeurent toujours à l'ordre du jour du mouvement, et il reviendra à Rajiv Gandhi de ne pas les perdre de vue. Mais il va de soi qu'en la matière, encore moins que pour la politique intérieure, il n'a pas l'expérience et le charisme d'Indira Gandhi. Et il est probable que le mouvement en souffrira quelque peu.

- M. Rajiv Gandhi, nouveau premier ministre a lancé un appel au calme
- Situation tendue à New-Delhi et dans plusieurs grandes villes

Le fils d'Indira Gandhi, M. Rajiv Gandhi, qui a prêté serment mercredi 31 octobre comme premier ministre de l'Inde, a formé un cabinet de crise avec la participation de plusieurs membres de l'ancien gouvernement.

La situation est tendue à New-Delhi et dans plusieurs grandes villes du pays, où des sikhs ont été victimes de violences. Le couvre-feu a été décrété dans plusieurs quartiers de la capitale, où l'armée a pris en charge le maintien de l'ordre.

« Nous devons à tout prix préserver l'unité et l'intégrité de l'Inde », a déclaré M. Rajiv Gandhi. « Restons calmes, ne laissons pas nos passions obscurcir notre jugement. » Deux phrases-clés extraites, l'une de l'appel lancé par le président de la République, M. Zail Singh, l'autre de la première allocution télévisée du nouveau premier ministre, M. Rajiv Gandhi, qui témoignent, mieux que

de longs discours, de la gravité de la situation et des urgences de l'heure en Inde.

Vingt-quatre heures après la disparition de M. Gandhi, il s'agit de contrôler au plus près et de calmer autant que faire se peut la furie vengeresse qui s'est emparée des foules hindoues de plusieurs grandes villes. Faut-il que les chances de survie des structures politiques indiennes ne vaudront pas, à terme, beaucoup plus cher que l'avenir du nouveau gouvernement.

Les assassins d'Indira Gandhi portaient le turban sikh, donc tous les sikhs sont coupables. Pour les hindous les plus fanatisés, ceux qui avaient applaudi à l'intervention de l'armée au Pendjab pour mater les autonomistes turbanés, la situation est aussi simple que cela. Reconnaître globalement coupable d'un quasi-défaite par le moins indulgent des tribunaux, celui de la multitude, la petite communauté des sikhs (deux millions de personnes, soit 2 % de la population),

est aujourd'hui menacée dans son existence même.

Le rêve du Khalistan libre et indépendant, l'Etat mythique séparé voulu par une importante minorité des disciples du grand gourou, leur a déjà coûté six cents morts au cours de l'assaut du Temple d'or en juin dernier par l'armée. S'il se confirme que les assassins ont bien agi au nom du Khalistan, la revanche posthume du saint Bhindranwale, le grand prêtre et l'âme des sécessionnistes né pendant l'assaut, risque de leur coûter plus cher encore.

Les cinq grands prêtres de la jeune religion, qui ont condamné l'attentat, ont parfaitement compris la menace. Partout des voix d'intellectuels et de politiciens sikhs s'élèvent pour faire de même et tenter de déjouer la commémoration. Le président de la République, lui-même de confession sikh, parle d'assassins « sous-humains ».

Pour les neuf millions de sikhs qui vivent dans le Pendjab, leur proutisme d'origine, la sécurité est à peu près garantie. D'abord parce qu'ils y

sont légèrement majoritaires (55 %), par rapport aux hindous, ensuite et surtout parce que l'armée et les forces paramilitaires contrôlent virtuellement l'Etat depuis cinq mois. Pour les trois millions de disciples (sikh en sanscrit signifie disciple) disséminés aux quatre coins du pays, il en va tout autrement. Chacun sait les flambées de violence aveugle dont peuvent être capables les foules indiennes.

Le nouveau gouvernement surt-il la capacité d'éteindre l'incendie avant qu'il n'embrase l'Inde tout entière ? « Notre bien-aimée Indira Gandhi n'est plus », a déclaré son fils Rajiv dans son allocution télévisée, « mais son âme vit toujours. L'Inde vit. L'Inde est immortelle. »

Les plus optimistes ajoutent que si le pays a survécu à l'assassinat du mahatma Gandhi en 1948 (par des extrémistes hindous), il survivra bien à cette nouvelle crise.

PATRICE CLAUDE.

(Lire la suite page 3.)

Le Brésil protège son informatique

Les investissements étrangers interdits

Le président brésilien Joao Figueiredo a approuvé le 31 octobre la loi votée par le Parlement au début du mois qui vise à protéger l'industrie informatique nationale. Cette loi interdit tout nouvel investissement de constructeurs d'ordinateurs étrangers au Brésil et réserve le marché national de mini et micro-ordinateurs aux firmes brésiliennes pour au minimum huit années.

C'est la première fois qu'un pays du tiers-monde non socialiste adopte des mesures aussi protectionnistes dans un secteur de pointe. Le gouvernement explique sa décision en faisant valoir que le Brésil ne peut dépendre des multinationales dans ce domaine, pour des raisons tant économiques que stratégiques.

Le nationalisme informatique semble d'ailleurs faire l'unanimité des partis politiques à Rio-de-Janeiro puisque le candidat de l'opposition à la présidence, M. Tancredino Neves, approuve les mesures : « Sans contrôle national et démocratique, a-t-il déclaré à l'Assemblée, le développement de l'informatique autoriserait une domination sur la société sans espoir de libération. »

E. L. B.

(Lire la suite page 2.)

L'inquiétude des puissances

par MICHEL TATU

Une des premières tâches qui attend M. Rajiv Gandhi, fils du premier ministre assassiné, sera de rassurer non seulement ses voisins sur ses intentions à leur égard, mais aussi toutes les grandes puissances. Celles-ci en étaient venues, en effet, chacune pour ses raisons propres et pas toujours de bon gré, à considérer l'Inde comme la garantie de ce qu'elles pouvaient espérer de mieux de la politique étrangère indienne.

Le principal succès de cette politique n'était pas d'avoir su entretenir, envers et contre tout, dans les opinions occidentales l'image d'une Inde non violente et tolérante, celle qu'avaient propagée les bombes du mahatma Gandhi et que contredisaient quotidiennement les morts violentes, les émeutes raciales, religieuses ou sociales survenant d'un bout à l'autre de l'immense empire. Pas non plus d'avoir su garder, à l'ONU et ailleurs, un discours ferme et cohérent contre le colonialisme et pour l'égalité de toutes les nations ; le comportement indien à l'égard de certains voisins, du Pakistan au Bhoutan, montrait bien que l'effet de ces paroles n'était pas celui de ce que New-Delhi considère comme sa sphère d'influence naturelle, en gros ce qui se trouve entre

l'Irak et la Thaïlande. La première réaction (en privé) d'Indira Gandhi à la nouvelle de l'invasion de la Grande-Bretagne n'avait-elle pas été d'établir un parallèle entre cette opération américaine et ce qu'elle pourrait faire à Sri-Lanka, en tirant prétexte de la répression des Tamouls ?

Le succès était d'avoir su créer un environnement international favorable à la réédification de la puissance indienne, grâce à la complicité ou à la neutralisation des superpuissances — les seules avec lesquelles les dirigeants de New-Delhi, derrière leur façade modeste, se sentent réellement de plain-pied — et en jouant habilement de leurs antagonismes et contradictions. Le non-alignement entre Moscou, Pékin et Washington était devenu une sorte de seconde nature pour Indira Gandhi, mais un non-alignement soigneusement calibré de manière à recueillir le maximum de bénéfices.

Lors d'une conférence franco-indienne tenue à New-Delhi il y a tout juste un an, l'un des traits qui avait le plus frappé les participants français dans le discours des hauts fonctionnaires et hommes politiques

indiens était leur prosoviétisme. On ne trouvait pas assez d'excuses au comportement soviétique en Afghanistan (« l'armée rouge a été entraînée bien contre son gré dans cette aventure ») ni, par ricochet, à celui des Vietnamiens au Cambodge. Les Etats-Unis étaient les seuls responsables de la relance de la guerre froide, les SS-20 n'appartenaient rien de nouveau, tandis que les Pershing créaient une menace inacceptable pour l'URSS, etc. Même les rares partisans déclarés de la bombe indienne n'étaient pas les derniers à dénoncer une course aux armements entièrement alimentée, selon eux, par le « complexe militaro-industriel » occidental.

Mais ce prosoviétisme, pour n'être pas toujours spontané et pas forcément sincère, n'en était pas moins indépendant et raisonné. L'Inde est l'un des rares pays du monde où l'URSS trouve des défenseurs dans les plus hautes sphères du gouvernement sans imposer une telle attitude par la force, sans même la « suggérer » par une présence ou une aide économique massives, et sans que ses vrais amis idéologiques (les communistes prosoviétiques locaux) participent au pouvoir.

(Lire la suite page 3.)

LIRE EN PAGES INTÉRIEURES

- 6 Les trois leçons de l'expérience Reagan : la deuxième partie de l'enquête de Paul FABRA : « Regarder le chômage en face ».
- 20 Le débat sur la « flexibilité » de l'emploi : le premier de deux articles d'Edmond MAIRE, secrétaire général de la CFDT.

DANS « LE MONDE DES LIVRES »

- 9 Le centenaire de la naissance de Jean PAULHAN : les articles de J.M.G. LE CLEZIO et Roger JUDRIN.
- à Erich FRIED, maître à penser des jeunes Allemands : un entretien avec Jean-Louis de RAMBURES.
- 16 L'événement littéraire du XX^e siècle, d'Henri LEMAITRE : le feuilleton de Bertrand POIROT-DELPECH.

HISTOIRES DE FRANCE

Les Vosges en Papouasie

Escles. — Le tout-État, le Tout-Paris, en frottant défaut ? Surprenants rétés, étonnant rasage. Huit minutes, un soir de juillet vers 20 heures, un formidable, un terrifiant coup de vent sous un orage estival. Huit minutes pour un cataclysme économique et écologique : 1 milliard de nouveaux francs de dégâts, 12 000 hectares de forêts rouges ou très gravement endommagés, 2 millions de mètres cubes de bois à terre, une dizaine de communes sinistrées à 100 %, des dizaines d'autres touchées et ruinées pour longtemps parce que privées de leur seule richesse : le bois.

Sont-elles donc si loin, les Vosges, qu'on puisse y subir une tornade sans que Paris, le Paris gouvernant ou le Paris de la presse, ne s'en inquiète vraiment, sinon tardivement ou n'en rende compte véritablement, sinon brièvement ?

Voilà bien une affaire exemplaire, à l'heure de la décentralisation, un cas typique de rupture entre les principes et la réalité. Les Vosges oubliées, les Vosges en Papouasie,

De notre envoyé spécial

l'histoire d'une catastrophe tellement naturelle, si proche et si lointaine qu'elle a presque échappé à la routine centralisatrice.

Histoire, en somme, d'une presse nationale — ici et ailleurs — qui n'a pas, en cette affaire, fait son métier. Du mal. Histoire d'un Etat qui n'a pas fait tout son devoir. Ou avec retard.

Pure polémique ? Allons ! Ou plutôt, allez dans les Vosges demander leur avis à ceux qui, un soir de juillet, ont reçu, presque littéralement, le ciel sur la tête et n'en sont pas encore revenus de ce découvrir si seuls l'orage passé. Les Vosgiens ne sont pas contents, le font savoir et n'ont pas tort. La France est encore un pays qui s'offre le luxe d'ignorer par trop ce qui se passe à 350 kilomètres de Paris et de n'apporter que des réponses esthétiques, estives, à une situation d'urgence.

Le mercredi 11 juillet, vers 20 heures, la tornade est arrivée, une espèce de rouleau compresseur blan-

châtre, 1 à 2 kilomètres de large, dévastant tout sur son passage. Les experts diront après coup que les vents ont soufflé ce soir-là à des vitesses de 200-250 kilomètres à l'heure en certains endroits, et même de 300 kilomètres à l'heure. Suffisamment fort en tout cas pour ravager des forêts entières, non d'épées, ces arbres qui tiennent debout par habitude ou par solidarité collective, mais de chênes, de hêtres castaniers, bicentaires, solidement enracinés. Le spectacle aujourd'hui encore est totalement incroyable, inimaginable. Des dizaines de milliers d'arbres abattus, ou éclatés, des troncs de chênes transformés en palmiers ou vitilles comme des lianes, un paysage lunaire. Imaginez-t-on, réflexe parisien, le bois de Boulogne systématiquement rasé au canon de marine ? Ce serait un peu cela. Mais en pire et en plus grand, quatorze bois de Boulogne en huit minutes.

PIERRE GEORGES.

(Lire la suite page 8.)

HELENE CARRERE D'ENCAUSSE
DANS
"LA MEMOIRE DU SIECLE"

1956 HISTOIRE
LA DESTALINISATION COMMENCE
HELENE CARRERE D'ENCAUSSE

Peut-on réformer un système totalitaire sans le détruire ?

Une collection de textes inédits au format de poche, 36 titres parus

EDITIONS COMPLEXE

Catalogue gratuit sur demande
aux Editions Complexe, 24, rue de Boenre, B-1050 Bruxelles

Scènes de violence à New-Delhi
L'armée a été appelée à rétablir l'ordre

Les actes de violence contre les sikhs se poursuivraient ce jeudi 1er novembre en Inde à la suite de l'assassinat, la veille, d'Indira Gandhi par deux membres de cette communauté. Une fusillade, indiquant l'agence Reuters, a éclaté aux abords d'un temple sikhs dans le centre de la capitale. Comme dans la soirée de mercredi, des attaques de véhicules et

de bâtiments continuent à être signalées. Au moins cinq personnes ont été tuées.

Plusieurs centaines de milliers de personnes tentaient d'autre part d'approcher l'ancienne résidence de Pandit Nehru, où le corps d'Indira Gandhi a été transporté. L'armée a été appelée pour rétablir l'ordre dans la capitale.

New-Delhi. - Le pays chancelle sous le choc. L'impossible est devenu réalité. Indira Gandhi, la femme qui a dominé la vie politique indienne pendant seize ans, n'est plus. Ce jeudi matin, 1er novembre, l'Inde se réveille mal de ce qui n'a pas été un mauvais rêve. Malgré le froid mordant des nuits de Delhi, plusieurs centaines de personnes se sont agglutinées bien avant l'aube devant le « maison des trois armées » (Teen Murti Bhawan) où le corps de celle « qui ne pouvait disparaître » repose, prêt à recevoir le dernier hommage de tout un peuple.

Depuis mercredi soir, défiant la consigne interdisant les rassemblements de plus de quatre personnes, décrié dans la nuit, des hommes attirés s'accrochant aux radios - principalement la BBC qui avait annoncé le drame avec cinq heures d'avance sur la All India Radio - déchiffrent, absourdis, les journaux bordés de noir, trop peu nombreux et affichés sur les rideaux de fer des boutiques fermées en signe de deuil. Dans les trains, au bord des routes, on écoute et on lit. Peu de commentaires, l'Inde n'arrive pas encore à croire. Il est difficile de décrire ce que ressent une nation en un pareil moment. Partout la stupeur, des visages en larmes...

Le laxisme des services de sécurité

Vingt-quatre heures après l'assassinat, des faits restent flous, contradictoires. Le premier ministre a-t-elle été atteinte de huit ou seize balles, alors qu'elle se préparait à rencontrer une équipe de cinéastes israéliens? Les assassins étaient-ils deux ou trois? Ont-ils été immédiatement abattus par les soldats en faction ou ont-ils resté-t-ils au moins un de vivant pour révéler ce qu'il sait? « Indiraji » est-elle morte sur le coup ou plusieurs heures après son entrée à l'hôpital? En vérité, ces questions apparaissent aujourd'hui secondaires.

Pour l'Inde, il suffit de savoir qu'Indira Gandhi a reçu un plein

Correspondance

chargeur de pistolet mitrailleur dans l'abdomen, tiré officiellement par deux de ses gardes du corps sikhs, âgés de vingt et un ans et de vingt-quatre ans et qu'elle avait elle-même rappelés à ses côtés pour assurer sa protection rapprochée il y a quelques jours seulement, afin de « préserver le concept séculier de la nation ». Les deux hommes avaient plusieurs années de service, l'un, Beant Singh, avait remplacé un collègue afin d'être de service le matin ce jour-là. L'autre, Satwant Singh, s'était plaint de troubles digestifs et demandés à être posté dans l'allée où le premier ministre devait passer, afin d'être plus près des toilettes. Des petits riens qui révèlent néanmoins la préméditation et qui font apparaître ce qu'on appelle déjà l'« incroyable laxisme » des services de sécurité, pourtant renforcés au lendemain de la prise du Temple d'or d'Amritsar. La vengeance jurée des extrémistes sikhs a ainsi mûri cinq mois avant de foudroyer l'Inde.

Après l'événement, la colère populaire n'a pas tardé à se manifester. Dès l'annonce de l'attentat, les Indiens hébétés quittaient leur lieu de travail et une foule de plusieurs milliers de personnes s'accumulait devant l'hôpital de New-Delhi où, officiellement encore, les docteurs tentaient encore d'intervenir. Si tôt le décès connu, des centaines de jeunes se sont dispersés à travers les quartiers résidentiels de la vieille et de la nouvelle Delhi, pourchassant, dans un véritable esprit de pogrom, tout sikhs ayant le malheur de se trouver sur leur chemin. La détermination de l'attentat, par vingt-quatre « frères de la mort » d'or n'a pas suffi à apaiser la fureur. « Soixante-trois agences de presse indiennes; un homme serait mort et plusieurs centaines de sikhs seraient actuellement hospitalisés suite par seules bastonnades de mercredi. L'emportement aveugle ne connaissait pas de limites. La voiture du président indien, M. Giani Zail Singh, lui-même de

Un deuil de douze jours

Ailleurs en Inde, une dignité calme côtoyait des éruptions de colère. A Patna, à Jaipur, à Kanpur et à Calcutta, d'autres troupes ont dû être dépêchées pour contenir les émeutiers qui brûlaient autobus, camions, magasins et temples sikhs. Sur les frontières, l'armée était en état d'alerte maximum.

A travers ces événements, l'appareil politique s'est ressaisi avec une rapidité étonnante. Alors que les responsables du parti et les membres du gouvernement maintenaient le silence sur l'état de santé de M^{me} Gandhi, un avion spécial ramenait M. Rajiv Gandhi de Calcutta. Pendant ce temps, le conseil parlementaire du Congrès (I) réunissait un comité restreint et désignant non pas un gouvernement intérim comme le prévoit la Constitution, mais un nouveau premier ministre en la personne de M. Rajiv Gandhi, seul survivant de deux fils d'Indira Gandhi.

En fin d'après-midi, M. Rajiv Gandhi prêtait serment lors d'une brève et lugubre cérémonie. Immédiatement après, quatre anciens ministres du cabinet de M^{me} Gandhi, MM. P. V. Nellore, N. T. Rama Rao, B. V. Subrahmanyam et P. Shiv Shankar, étaient conviés à former un premier cabinet de crise. Dans sa première déclaration de chef du gouvernement, M. Rajiv Gandhi a demandé à la nation de « préserver le calme ».

Un deuil national de douze jours a été décrété. Les obèques nationales d'Indira Gandhi auront lieu le samedi 3 novembre.

KIM GORDON-BATES.

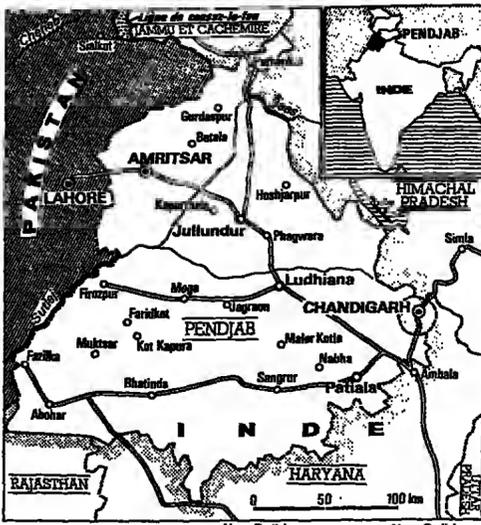
La lutte pour un « pouvoir sikh »

Il y a quelques années, la poignée d'extrémistes sikhs présentait plutôt à sourire. Mais, en 1983, leur détermination politique nourrie de ferveur religieuse, au parfum de révolution iranienne, fit prendre très au sérieux les attentats qu'ils commettaient. Le gouvernement central devait faire face au défi lancé par les fondamentalistes faisant allégeance à Sant Jarnal Singh Bhindranwale, l'illuminé, et par le parti autonomiste sikh modéré, l'Allah dal, du Sant Harmandir Singh Longowal, qui avait toujours joué la carte parlementaire mais ne voulait pas être déborcé dans la lutte pour un « pouvoir sikh ».

Le sikhisme est une religion monothéiste au confluent de l'hindouisme et de l'islam, fondée au XVI^e siècle par le gourou Nanak qui prêchait la tolérance - et la non-violence. Ses adeptes - ils sont environ 12 millions en Inde - se signalent par le port d'un turban, de la barbe et, en principe, d'un poignard. Ils luttent, en fait depuis l'indépendance de l'Inde, pour que leur spécificité soit reconnue, et ce combat s'est radicalisé ces dernières années. Et ils possèdent de redoutables qualités martiales.

Est-ce parce qu'elle occupe une place dans la nation indienne sans commune mesure avec son importance numérique, qu'elle est principalement installée dans l'Etat du Pendjab, dans le nord-ouest de l'Inde où le revenu par habitant est le plus élevé du pays - que la communauté sikh a ainsi déféré le pouvoir central? Elle est en effet particulièrement entreprenante non seulement dans l'agriculture - le Pendjab est le fief de la révolution verte et un grenier à blé, - mais étale également sa réussite dans diverses branches, y compris l'armée et la police.

A la vérité, les facteurs socio-économiques, politiques (la lutte d'influence entre radicaux et modérés) et religieux sont étroitement mêlés dans les préoccupations des sikhs, majoritaires, quoique faiblement, au Pendjab. Indira Gandhi ne pouvait céder en tous points à leurs revendications religieuses et politiques sans déclencher une spirale à la surenchère - dans d'autres communautés, créer un dangereux précédent et menacer l'unité indienne. Elle accepta cependant le principe d'une révision constitutionnelle afin que le sikhisme ne soit plus considéré par le loi fondamentale comme une dépendance de l'hindouisme. Elle était prête, semble-t-il, à accepter que Chandigarh, la ville réalisée par Le Corbusier, devienne la capitale du



seul Pendjab et non pas à la fois de cet Etat et de l'Haryana. En revanche, le pouvoir fédéral n'était pas prêt à concéder à la ville religieuse d'Amritsar - La Mecque du sikhisme où se trouve le Temple d'or - un statut d'extraterritorialité.

En fait, ennemi du communalisme - l'antagonisme entre membres de communautés ethniques et religieuses différentes - et très soucieuse du sort des hindous (minoritaires au Pendjab, où ils n'entendent pas faire les frais d'un quelconque « pouvoir sikh », mais majoritaires dans l'ensemble du pays), Indira Gandhi avait repoussé l'idée de la création d'une entité sikh autonome au Pendjab, le Khalistan. Aussi bien New-Delhi tenta-t-elle à plusieurs reprises d'amener les modérés à se désolidariser des actes de terrorisme.

Les fanatismes exacerbés

En Inde, la religion, le sentiment de caste, la misère sont exacerbés tous les fanatismes. Le Pendjab s'engage en fait cette année dans un cycle de vengeance et de représailles. Des lieux du culte, comme le Temple d'or, furent érigés en arsenaux, puis en citadelles.

Pour la première fois devant une crise politique majeure, Indira Gandhi s'était trouvée à court de solutions, ou plutôt d'issues politiques. Il est vrai que chaque fois qu'une issue paraissait proche dans une négociation,

l'Allah dal se dérobait, rompait les ponts, se livrait à la surenchère de crainte de perdre la face auprès des populations sikhs. Le premier ministre n'ignorait pourtant pas qu'en faisant intervenir l'armée - et avec quelle vigueur! - elle risquait de provoquer des réactions en chaîne incontrôlables.

Dès février 1984, le gouvernement central, doté déjà de pouvoirs spéciaux pour administrer directement le Pendjab, s'était déclaré déterminé à « écraser irrémédiablement le terrorisme ». Mais sa détermination ne mit pas fin à l'agitation, marquée notamment par l'assassinat de personnalités modérées sikhs et hindoues. Le 6 juin, les forces armées, conduisant une véritable opération militaire, pénétra d'assaut le Temple d'or où étaient réfugiés le sant Bhindranwale et plusieurs de ses lieutenants armés jusqu'aux dents. Ils furent tués dans l'opération. Celle-ci fit quelque six cents victimes et laissa de profondes blessures morales parmi les sikhs puisqu'un assaillant notamment, quelques jours plus tard, à des milliers de sikhs dans l'armée. Dernièrement, le pouvoir semblait être rallié les modérés. L'assassinat d'Indira Gandhi, qui souhaitait que sikhs et hindous vivent en harmonie, fut le plus tragique de la façon la plus tragique que les fanatismes entretenaient encore de profondes rançunes.

G. V.

Face à la montée des extrémismes

par MARIE-FRANCE GARAUD

Vendredi dernier, à New-Delhi, j'ai rencontré M^{me} Gandhi. Notre entretien s'est, dans un premier temps, déroulé en tête-à-tête, puis Indira Gandhi m'a souhaité que certaines de ses déclarations soient rendues publiques.

Tout au long de nos entretiens, Indira Gandhi, tout en manifestant une grande courtoisie et une totale ouverture d'esprit, m'est apparue grave, comme si elle portait déjà le poids invisible des conséquences de ses propres décisions. Après m'avoir fait part de ses préoccupations relatives à la jonction possible des problèmes extérieurs et intérieurs de l'Inde, elle a analysé et précisé les positions de son pays sur les grands problèmes internationaux.

Le premier ministre a bien voulu reconnaître, et même se féliciter à

certains égards, des convergences « objectives » entre la politique soviétique et la politique indienne, non seulement en Asie, mais dans d'autres parties du monde concernées par la désécologisation. Mais elle a justifié cette convergence par le fait que l'URSS a toujours soutenu l'Inde lorsqu'elle a été menacée. De plus, elle considérait que en Chine et en URSS le nationalisme compte davantage que l'idéologie totalitaire. Plus profondément encore, elle estimait que le non-alignement était sans doute la politique étrangère qui devait lui permettre, après qu'elle eut permis à Nehru, son père, de conforter les structures de l'Etat indien dans son unité, sans être impliqué dans les conflits entre les super-

puissances. Mais ne peut-on pas se poser la question de savoir si, de ce point de vue, le non-alignement ne recouvre pas la même illusion que la détente?

Indira Gandhi s'est montrée préoccupée par l'évolution de la situation afghane. En ce qui concerne le Pakistan, elle fit preuve de certaines prudence. Toutefois, les éventuelles évolutions politiques scribes de ce pays semblaient l'inquiéter davantage que les incidents quotidiens qui se produisent à la frontière indo-pakistanaise.

J'ai été frappée de ce que M^{me} Gandhi ait volontairement écarté toute remarque sur d'éventuelles actions de déstabilisation menées de l'extérieur et qui s'appuieraient sur les dissensions religieuses ou sociales de l'Inde. Pour elle, la montée des idéologies fanatiques à base religieuse représentait le danger le plus immédiat, l'Inde y étant particulièrement exposée par sa diversité ethnique, linguistique et religieuse. Indira Gandhi m'a précisé que le fait part de son inquiétude à propos de la montée des extrémismes, facilitée par le caractère archaïque, voire archaïque, de certaines populations.

Une voie moyenne

Sur un plan géopolitique, Indira Gandhi pensait que l'apparition d'une nouvelle stratégie de l'espace pourrait aboutir à la création de zones d'influence mutuellement vulnérables et risquant de rendre obsoletes les systèmes de dissuasion de pays à pays. Mais elle n'était pas certaine que la compétition actuelle entre les superpuissances ait un vainqueur ou un vaincu. En effet, elle considérait qu'il fallait tenir compte de facteurs humains et financiers qu'on ne peut complètement appréhender aujourd'hui. Visiblement, ces problèmes ne semblaient l'aborder ceux que pose le développement économique et social de l'immense population indienne. M^{me} Gandhi souligna com-

bien la pauvreté et la mise en œuvre de programmes de développement décentralisé se heurtaient à d'immenses facteurs négatifs, tels que la croissance démographique accélérée et l'absence de motivations de millions de jeunes sans emploi régulier. Elle déplorait que, trop souvent, on abordât, dans son pays, comme dans beaucoup d'autres, le vingt et unième siècle avec une mentalité et des méthodes qui trouvent leur origine dans les problèmes dépassés du vingtième, voire du dix-neuvième siècle.

Depuis des années déjà, et après le traumatisme causé par la partition, l'Inde a cherché à définir cette voie moyenne faite de tolérance et de reconnaissance mutuelle. Les forces obscures remontent à la surface de cet immense bouillonnement de peuples, de religions, de cultures, originaires d'une Asie qui représente les deux tiers de l'humanité. Indira Gandhi était parfaitement consciente de tout cela, d'autant plus que le mahatma Gandhi, ami et inspirateur de son père, avait été assassiné par des extrémistes de sa propre religion. Dans les pays voisins du Bangladesh, Mujiburrahman, héros et libérateur de la patrie bangladaise musulmane mais essentiellement non violent, a été abattu avec toute sa famille par de jeunes officiers fanatiques. Oui, la crainte de M^{me} Gandhi était fondée. Les extrémistes de droite et de gauche se rejoignent dans le fanatisme, par et pour la terreur et la destruction. Indira Gandhi, méditative, se savait contestée, puisqu'elle avait voulu faire face aux tenants de la destruction et de la négation de l'unité nationale.

Celle-ci était son obsession. En 1958, à André Malraux qui lui demandait quel était le plus grand problème que l'Inde avait à résoudre, le pendit Nehru répondit: « Nous vivons dans l'obscurité ». Vingt-six ans plus tard, à la même question que je lui posais, Indira Gandhi répondit: « Les faire vivre ensemble! »

* L'interview accordée par Indira Gandhi à M^{me} Marie-France Garaud sera publiée à la mi-novembre dans le n° 7 de la revue Géopolitique.

Un destin identifié à celui de la nation

Plus de quinze ans à la tête d'un pays de plus de sept cent millions d'habitants... La mort a le mérite, si l'on peut dire, de remettre un destin en perspective.

Tout a été dit, sans qu'il y ait lieu aujourd'hui d'en rien retrancher, sur les dangereux travers d'Indira Gandhi. Les plus inquiétants sont aujourd'hui les plus lourds de conséquences. Personnage hors série, elle a fait le vide autour d'elle dans le monde politique indien. C'est elle-même qui, dans le plus grande démocratie du monde, a tout fait pour que son fils Rajiv - après la déposition de son cadet Sanjay - soit désigné pour lui succéder. Si l'on a pu parler, après Malraux, des « frères égaux » de la fille de Nehru, celles de ce jeune quadruplaire, entré en politique il y a à peine quatre ans, paraissent elles aussi bien fragiles. Dynastie ne fait pas loi. Si de Gaulle a pu évoquer en son temps le trop grand nombre de candidatures qui se présenteraient pour prendre sa succession, in même genre d'humour politique n'était pas de mise à New-Delhi.

Avec de Gaulle, pourtant, le rapprochement n'est pas déplacé. Peu de personnalités, pour le meilleur et pour le pire, se sont autant identifiées dans leur destin à celui de leurs nations respectives. Une certaine intransigence, la conviction incarnée d'une « légitimité » qui pouvait, à l'extrême, les placer au-dessus des lois, ont fait que l'un comme l'autre, sur des continents différents mais sur le même planètes, ont marqué leur temps, ont littéralement engendré une force politique.

Car c'est sans doute à partir d'aujourd'hui, du fait de son absence, que l'on va pouvoir mesu-

rer de quel poids cette ferme exceptionnalisme a pesé sur les affaires du monde.

A cette échelle, Indira Gandhi aura notamment mis à part un incontestable progrès de l'économie indienne - accompli deux choses. La mention d'abord, fit-elle au prix de manœuvres discutables, d'une unité nationale dont seuls les griffes politiques peuvent envisager de gâler de cœur qu'elle éclate. L'héritage de l'époque coloniale, n'est déplaçable aux Britanniques, était miné. Nehru, en son temps, n'avait tant bien que mal parvenu à le gérer. Sa fille ne lui a pas fait, et qu'elle soit finalement tombée victime du sectarisme sikh montre assez clairement sur quel front elle menait son principal combat.

Force est de reconnaître, en second lieu, qu'Indira Gandhi était parvenue à faire admettre aux grandes puissances une conception préparant à l'indienne » de son comportement en matière de relations internationales. « Pourquoi craindre les grandes puissances, nous disait, il y a une dizaine d'années, un des meilleurs diplomates indiens, puisqu'elles sont plusieurs? » Et de fait, l'évidence s'impose qu'à Washington, à Moscou comme à Pékin, on déplore aujourd'hui la disparition du premier ministre de l'Inde. Rare unanimité - sincère pour une fois - qui, au-delà de la condamnation d'un acte terroriste, rend hommage à une femme dont l'énergie avait su transformer le poids d'une population en proie à tous les maux du sous-développement en une force politique internationale dont chacun devait tenir compte.

ALAIN JACOB.

Le Monde
5, RUE DES ITALIENS, 75477 PARIS CEDEX 09
CCP. 4287-23 PARIS - Tél. MONDOPAR 69672 F
Tél. : 246-72-23
PRIX DE VENTE A L'ÉTRANGER
ABONNEMENTS
FRANCE
341 F 665 F 859 F 1080 F
TOUTS PAYS ÉTRANGERS PAR VOIE NORMALE
661 F 1 245 F 1 619 F 2 368 F
ÉTRANGER (par mandat)
L. - BELGIQUE-LUXEMBOURG PAYS-BAS
381 F 665 F 879 F 1 240 F
S. - SUISSE TUNISIE
464 F 830 F 1 137 F 1 530 F
Par voie aérienne: tarif sur demande.
Les abonnés qui paient par chèque postal (tous virements) voudront bien joindre un chèque à leur demande.
Changements d'adresse définitifs ou provisoires (deux semaines ou plus): nos abonnés sont invités à formuler leur demande sous sept jours un mois avant leur départ.
Joindre la dernière bande d'envoi à toute correspondance.
Veuillez avoir l'obligeance de rédiger tous les noms propres en capitales d'imprimerie.

APRÈS LA MORT DE M^{me} GANDHI

Le nouveau premier ministre M. Rajiv Gandhi : modeste et discret

Lorsqu'il lui fut demandé, il y a exactement deux ans, si elle ne serait pas heureuse que son fils Rajiv lui succède, Indira Gandhi répondit qu'elle aimerait naturellement qu'il puisse faire quelque chose d'utile pour son pays. Mais elle ajouta : « Pour ce qui est de ma succession, il appartient à mon parti et au pays d'en décider ». La paroi, le gouvernement - l'un et l'autre, avec quelle rapidité ! - mais, surtout, les circonstances ont tranché. Malgré son inexpérience, M. Rajiv Gandhi incarne une légitimité certaine et la continuité. Dans la phase actuelle, pour tous les dirigeants indiens, c'est son capital. Du même coup, la succession dans la dynastie des Nehru-Gandhi se trouve assurée. Sans surprise.

M. Rajiv Gandhi est entré en politique plutôt contraint et forcé, après la mort accidentelle, en juin 1980, de son frère cadet Sanjay. Pilote bien noté de la compagnie aérienne intérieure indienne, aujourd'hui âgé de trente-neuf ans, M. Rajiv Gandhi abandonna son métier pour ses premières armes dans le sérial, comme Indira Gandhi régnera auprès de son père Nehru, le premier chef de gouvernement de l'Inde. « Je ne ferai de politique que si ça peut aider maman », déclarait-il alors modestement.

Moderne effectivement, calme, fuyant les projecteurs de l'actualité, aimant la vie de famille (il est marié à une indienne, Sonia, qu'il a rencontrée à Cambridge, et à deux enfants), il n'a rien de la personnalité tumultueuse et les manières abruptes de Sanjay. Et, visiblement, il est soucieux de ne pas commettre les erreurs de son frère. Aussi bien prendra-t-il très à cœur son travail d'homme politique. D'abord en remplacement de son père dans la Chambre du peuple, d'Armedhi, dans le grand État de l'Uttar Pradesh, qu'occupait auparavant Sanjay. Durant la campagne électorale, Indira y était venue « en tant que mère », chercher l'appui des électeurs « pour son fils », selon sa formule. Le rôle de la mère dans la famille et la mythologie hindoues sont des facteurs à prendre aussi en compte dans la succession qui s'installe à New-Delhi.

Quoi qu'il en soit, M. Rajiv Gandhi a passé, également avec succès, son second examen politique : le 2 février 1983, il est élu à l'un des cinq postes de secrétaire général du parti du

Congrès-Indira, la formation gouvernementale. C'est un tournant et un marche-pied vers le titre de président du parti auquel il devait être désigné et qui est lié à la fonction de premier ministre. Au secrétariat général du Congrès, M. Rajiv Gandhi a employé à remettre un peu d'ordre dans un mouvement singulièrement secoué par le passage de Sanjay aux responsabilités dans l'appareil, et à préparer la formation aux prochaines échéances électorales. Cette expérience est indispensable pour connaître l'énorme machine du Congrès, les hommes sur lesquels un pouvoir central fortement centralisé et personnalisé s'appuie pour contrôler les États régionaux. Rajiv assume toujours avec discrétion ses responsabilités dans l'ombre d'Indira Gandhi et dans sa ligne politique.

Si ses déclarations politiques sont relativement peu nombreuses et désuètes de charnières, on ne peut dire qu'elles soient dépourvues d'intérêt. Ainsi se déclare-t-il attaché à la démocratie, soucieux de l'indépendance de son pays et de l'unité des États-Unis à son égard. « Je ne comprends pas très bien l'attachement des Américains, écrit l'Éthiopie, ce pays soutient la liberté et la démocratie, mais, dans les faits, il soutient les dictatures » (allusion notamment au Pakistan).

Au cours de sa période probatoire, il a découvert les villages, la pauvreté et l'ampleur des efforts à faire ; il s'est prononcé pour des réformes dans l'administration, la justice, pour le contrôle des salaires et de l'initiative privée. Il voudrait hâter la modernisation de l'Inde, il a manifesté, comme sa mère, son aversion pour le communisme (mais il est conscient de l'importance des relations de l'Inde avec l'URSS) et le « communisme ». Récemment, une société de relations publiques avait été chargée d'organiser son séjour final en France, édifiant finalement annulé en France.

C'est un homme jeune, pragmatique, considéré dans l'opinion comme intégré, débarrassé de ses candeurs mais auquel il manque cependant l'expérience du gouvernement, qui accéda aujourd'hui au pouvoir. Un homme d'une autre génération d'ant beaucoup des politiciens de l'opposition, mais aussi du Congrès, vont quitter les premiers, faux pas.

GÉRARD VIRATTE.

(Suite de la première page.)

Si nous sommes - ou plutôt paraissons - prosoviétiques, disent les Indiens, c'est parce que l'URSS est notre alliée naturelle contre la Chine et ses visées, et qu'elle nous aide à tenir à distance l'influence de l'autre superpuissance américaine. Si l'on ajoute à cela que l'Union soviétique est un important fournisseur d'armements et un marché facilement accessible aux produits manufacturés indiens, les raisons avancées sont en effet convaincantes.

Or cette situation convient parfaitement à l'Union soviétique. Vus de Moscou, l'Inde est, tout comme la Chine à l'est, un pays trop pauvre, trop étranger et trop surpeuplé pour être un objet de conquête ou de convoitise. Elle ne peut être qu'un obstacle à neutraliser ou à encadrer si son comportement est hostile - comme l'a été longtemps celui de Pékin, - ou un partenaire à cultiver s'il est amical, ce qui est le cas de l'Inde. On serait tenté de dire, bien que les deux pays n'aient pas de frontière commune, que l'Inde est le voisin idéal de l'URSS et vice versa.

Surmonter les risques de déchirement

(Suite de la première page.)

Chacun l'espère. Le problème c'est que, en 1948, derrière le « grand élan », il y avait l'illustre Nehru, le père fondateur de la nation. Aujourd'hui, trente-six ans plus tard, tandis que le corps de sa fille unique est exposé aux larmes du peuple, son petit-fils, devenu premier ministre par la seule grâce de son nom, semble aussi seul qu'incertain.

Pour l'assister dans la tâche qui l'attend, Rajiv Gandhi a gardé autour de lui des ministres choisis par sa mère, des hommes de valeur sur lesquels l'héritier devrait pouvoir compter. S'il sait utiliser auprès des foules - ce qui reste à prouver - la magie dynastique attachée à son prénom, il renforcera ses chances de conduire l'Inde au-delà de la tourmente qui l'assaille.

Le danger extérieur le plus important à l'esprit des Indiens (si non le plus réel), une agression pakistanaise, semble, si l'on en juge par les réactions tout à fait épatantes de l'Inde à la mort de M^{me} Gandhi, un motif temporairement écarté. Le général Zia Ul Haq, qui a fort à faire pour maintenir sa jeune majorité au pouvoir, souhaite apparemment la paix. Il s'est fait en tout cas un devoir d'être parmi les tout premiers à condamner l'attentat et à présenter téléphoniquement ses condoléances au nouveau chef du gouvernement.

Tous les regards cependant sont tournés vers l'intérieur. Ce dernier, l'Inde ébranlée, l'Inde politique, l'Inde des décideurs, et avec elle la communauté internationale dans son

L'inquiétude des puissances

empire soviétique : ce qui se trouve entre les deux, ou bien ne devrait pas exister, ou bien devrait être partagé entre les sphères d'influence de l'un et de l'autre.

Bien entendu, les dirigeants de New-Delhi ne seraient pas particulièrement réjouis de voir l'empire soviétique s'installer à leur porte : la présence d'un Pakistan même peu amical et allié de fait aux États-Unis leur paraît probablement préférable. Mais la tendance globale du Kremlin n'est pas pour leur déplaire, dans la mesure où elle maintient la pression sur l'« on-ne-peut-rien-faire » de l'ouest.

Sans doute l'URSS s'est-elle profitée de ce bon climat indien pour infiltrer de nombreux agents d'influence, dont le rôle semble non négligeable, en particulier au niveau des médias. Il s'agit que les institutions du pays et les traditions britanniques soient chies par les principes de Gandhi

ont aidé l'Inde à rester « la plus grande démocratie du monde », comme l'ancien président Carter l'avait rappelé lors de sa visite à la Nouvelle-Delhi en 1977, peu après, précisément, la fin de l'état d'urgence des deux années précédentes. Il est vrai que les adversaires d'Indira Gandhi lors du pouvoir paraissent plus proches qu'elle des États-Unis, que le langage « tiers-mondiste » tenu à l'égard de l'ouest était devenu moins militant. Mais Washington n'était très vite accommodé du retour de la fille de Nehru au pouvoir et, d'une manière générale, d'une politique étrangère indienne qui ne les gênait guère qu'à l'occasion dans les toutes oratoires à l'ONU : le prossoviétisme de la Nouvelle-Delhi et même les fournitures militaires de l'URSS ne tiraient pas à conséquence dans la mesure où l'Inde ne devenait pas une base soviétique, dans la mesure aussi où les pressions contre l'allié pakistanaise pouvaient être contenues. Il avait fallu les circonstances exceptionnelles de la guerre lancée contre le Pakistan en 1971 pour que la diplomatie américaine se désolât, sous l'impulsion d'Henry Kissinger et en

core non sans réticences, à faire « tilt » en faveur d'Islamabad. Depuis lors, les États-Unis ne souhaitent rien d'autre que de ne pas se trouver devant un choix aussi net.

La Chine, elle aussi, grande rivale de l'Inde en Asie, avait fini par s'accommoder de la situation. Sans doute Pékin ne pouvait-il plus songer à renouveler l'humiliation infligée par Mao à Nehru, lorsque les troupes chinoises s'étaient offertes, en 1962, une promenade militaire dans les régions contestées de l'Himalaya. Sans doute aussi lui avait-il fallu se résigner à une « montée en puissance » de l'Inde, qui aura finalement mieux passé que la Chine le test du développement d'un pays arriéré et surpeuplé, et dont les industries de pointe sont de loin plus impressionnantes.

Même l'antissoviétisme récent des communistes chinois était pour New-Delhi l'occasion d'un bon coup de maître : pas qu'après tout l'Inde avait été plus conséquente dans son non-alignement en refusant de se lier à l'URSS à un moment (entre 1949 et 1959) où Mao, lui, s'appuyait entièrement sur Moscou pour son développement. Toujours est-il que les dirigeants chinois ont dû composer avec le pays qui n'est, sur leur frontière sud, qu'un grand rival à ménager, nullement l'adversaire de plus en plus satellisé par l'URSS que devient le Vietnam.

Et puis, le franc-parler d'Indira Gandhi arrageait bien des choses. Tout le monde savait que cette femme n'était ni communiste ni américaine, mais une pure nationaliste indienne, aussi fermement décidée à défendre son indépendance que la cohésion de son empire à l'intérieur. Et c'est cette fermeté, cette crédibilité, qui risquent de faire défaut aujourd'hui, ce qui pourrait conduire à une déstabilisation. Non pas que l'URSS ou la Chine, ou les États-Unis, en profitent soudain pour changer de politique envers l'Inde, mais parce que chacune de ces puissances va redouter que des désordres provoqués dans ce pays n'ouvrent la voie à des évolutions dont une autre pourrait bénéficier.

L'équilibre triangulaire dont l'Inde était le centre était si bien assuré qu'on ne se rendait pas compte à quel point il était l'œuvre personnelle d'Indira Gandhi, de sa forte personnalité et de son talent diplomatique. Son fils, comme d'ailleurs la majorité des forces politiques indiennes, entend très certainement maintenir le même équilibre. Mais il n'est pas sûr qu'il y parvienne aussi bien.

PATRICE CLAUDE.

MICHEL TATU.

PARIS : les risques de déstabilisation du sous-continent

L'inquiétude née de l'incertitude pesant sur l'avenir du sous-continent indien après l'assassinat d'Indira Gandhi a rendu très discrets les milieux officiels français. Au cours du conseil des ministres de mercredi, M. Mitterrand a rendu hommage au chef de gouvernement disparu, puis a demandé à ses ministres de se garder de tout commentaire.

Poursuivant un mouvement qui avait été déjà lancé sous le septennat de M. Giscard d'Estaing, les relations franco-indiennes ont été élargies et intensifiées depuis 1981. Indira Gandhi a rendu hommage en Paris, et M. Mitterrand avait fait un voyage officiel en Inde en novembre 1982. En tant que chef de file des non-alignés, l'Inde était appelée à jouer un rôle important dans la diplomatie de la gauche française, première version. On songait alors à une coopération étroite avec l'axe Mexico-Alger-New-Delhi pour rompre le face-à-face Est-Ouest, relancer le dialogue Nord-Sud et imposer aux États-Unis réticents un nouvel ordre économique international. Dans cette perspective, les relations franco-indiennes devaient être un « modèle de coopération Nord-Sud ».

Le retour à une politique étrangère plus classique de la part de M. Mitterrand eut raison de ce qui était apparu toujours à beaucoup comme des chimères (le Monde du 12 octobre). Si l'inquiétude est aujourd'hui perceptible, ce ne sont

donc pas les rapports bilatéraux qui sont en cause.

Plus profondément, les interrogations portent sur la déstabilisation éventuelle de l'Inde, le déferlement d'une violence débridée débouchant dans la pire des hypothèses sur l'éclatement de la fédération. Personne ne peut assez M. Rajiv Gandhi pour être sûr qu'il aura, comme sa mère, la capacité et le pouvoir de résister aux forces centrifuges.

Les interrogations concernent aussi les relations de l'Inde avec l'autre puissance régionale. Les premières réactions venues du Pakistan laissent à penser que nul ne songe à exploiter l'assassinat d'Indira Gandhi pour relancer les hostilités. Mais lors de la révolte des sikhs d'Amritsar, les Indiens n'avaient-ils pas accusés les Pakistanais d'encourager les menées séparatistes ?

Une déstabilisation « interne » de l'Inde ou une détérioration brutale des rapports entre New-Delhi et Islamabad ouvrirait la voie à toutes sortes de manœuvres de la part des puissances étrangères à la région et notamment à la plus présente d'entre-elles, l'Union soviétique, qui n'a fait de l'Inde un des points d'appui de sa stratégie en Asie. C'est à conjurer ces risques que la diplomatie française devrait être particulièrement attentive dans les mois qui viennent.

D. V.

M. Mitterrand : « Une patriote intrinsèque »

Le président Mitterrand a rendu hommage, mercredi 31 octobre, à M^{me} Indira Gandhi, « une patriote intrinsèque, un premier ministre illustre, une championne des droits du tiers-monde ».

Le gouvernement, par la voix de son porte-parole M. Roland Dumas, a, de son côté, « salué la mémoire d'un premier ministre illustre qui aura marqué la vie de sa nation par sa détermination, son courage et sa fierté ».

À l'Assemblée nationale, où les députés ont observé une minute de silence, M. Louis Mermaz, et le premier ministre, M. Laurent Fabius,

ont exprimé tout à tour leur émotion.

La plupart des personnalités politiques françaises de toutes tendances - MM. Chirac, Jospin, Marchais, notamment - ont rendu hommage à la mémoire du premier ministre indien.

« Après tant d'autres, écrit pour sa part M. Francis Dore, président de l'Association économique franco-indienne, l'assassinat d'Indira Gandhi nous interpelle tous sur ce qui doit être notre combat essentiel et permanent : la lutte contre le sectarisme haineux, la bêtise armée et meurtrière ».

Du socialisme à la modernisation

par JEAN-JOSEPH BOILLOT (*)

Quand M^{me} Indira Gandhi arrive aux affaires, en janvier 1966, l'âge d'or du socialisme industriel de son père, Nehru, s'écroule. Le modèle, conçu à partir des secteurs de base comme l'éclair, ne parvient plus à faire progresser le taux de croissance au-delà de 3,5 %, ce qui est bien faible pour arracher à la pauvreté une population qui croît de 2 à 2,5 % par an.

Dans l'agriculture, en outre, par-delà des fluctuations permanentes liées aux moussons, le Parti du Congrès n'est pas arrivé à mettre en œuvre une réforme agraire, jugée cependant nécessaire pour redistribuer les terres à des millions de travailleurs agricoles dont le travail dépend des brambantes, peu préoccupés de rationalité économique. Enfin, la fermeture au commerce mondial par des barrières tarifaires et réglementaires infranchissables a fortement réduit le usage de manœuvre extérieure d'un pays dont la part dans les exportations mondiales décline inexorablement au-dessous de 1 %, y compris pour des secteurs traditionnellement exportateurs comme le textile ou le jute.

Ainsi, l'Inde ne réduit son déséquilibre que grâce aux transferts massifs d'organismes internationaux, comme la Banque mondiale. Elle reçoit ainsi la moitié des prêts accordés aux pays en développement par l'Agence internationale de développement (IDA) à des taux (3,5 %) et des durées (cinquante ans) défilant toute concurrence. Au total, plus de 30 milliards de dollars lui ont été attribués depuis 1947.

M^{me} Gandhi va affronter ces limites du modèle indien, que d'anciens jugent alors très proche du modèle soviétique. Il s'agit, notamment, le 6 juin 1966, de la dévaluation de 57 % de la roupie vis-à-vis du dollar pour tenter de réduire le déficit extérieur et l'hémorragie des réserves en or. Cette dévaluation, imposée par la Banque mon-

diale, s'accompagne de mesures de libéralisation interne et d'orientation vers les variétés agricoles à haut rendement, au détriment de la réforme agraire. Surtout deux sécheresses dramatiques, en 1965-1966 et 1966-1967, vont contribuer à donner au monde l'image d'un « socialisme de la faim ».

À la fin des années 60, la priorité est donnée à l'agriculture avec la fameuse « révolution verte », dont le bilan encore contesté permet néanmoins de porter la production de céréales de 60 millions de tonnes en 1964 à 100 millions de tonnes dix ans après. Ce résultat permet tout juste de maintenir la ration alimentaire par tête au-dessus de 400 grammes, alors que la population compte deux cents millions d'habitants supplémentaires.

Au bord de la faillite

L'Inde était en voie de redressement quand la décennie 70 accumule les échos extrêmes : guerre avec le Pakistan en décembre 1971, qui voit affluer des millions de réfugiés et gonfle les dépenses militaires ou d'assistance au Bangladesh ; nouvelle sécheresse la même année avec des prix agricoles qui augmentent de 50 % de 1971 à 1973 ; choc pétrolier de 1973 à 1974, alors même que la « révolution verte » avait entraîné une forte hausse des importations de pétrole qui absorbent environ les deux tiers des recettes d'exportation contre 10 % auparavant.

Le pays est menacé par la faillite, ce qui paraît justifier en partie l'adoption de l'état d'urgence, le 1^{er} juillet 1975. Le socialisme reste l'objectif, tandis que le gouvernement est décidé à combattre l'inflation démographique par tous les moyens. Un programme volontariste doit permettre de recouvrer l'indépendance énergétique, d'abord avec

le charbon, dont les réserves sont considérables (quatrième rang mondial), puis avec le pétrole, découvert en 1977 dans la baie de Bombay avec l'aide du groupe français Thal.

Enfin, l'agriculture, couplée avec l'industrie artisanale, figure parmi les priorités du régime dans le cadre du V Plan (1974-1979).

C'est paradoxalement en pleine reprise économique qu'interviennent les élections de mars 1977. Mais la coalition du Janata ne profitera guère des réserves record de céréales et de devises pour élaborer une autre stratégie, et ses divisions laissent l'économie indienne à la dérive. Le retour de M^{me} Gandhi au pouvoir en janvier 1980 se traduit par un tournant.

Ouverture sur l'extérieur

Le capitalisme d'État devient un capitalisme mixte plus ouvert sur l'extérieur. Le rapport Tandon, remis en décembre 1980, définit une stratégie d'exportation pour la décennie et met l'accent sur la concurrence. La même année, le fils de M^{me} Gandhi, Sanjay, crée l'entreprise automobile Maruti Udyog Limited, après trente-cinq ans d'immo-

bilisme dans ce secteur. Nationalisée après sa mort, Maruti signe en 1981 un accord de joint venture et de transfert de technologie avec la firme japonaise Suzuki, un grand dam du groupe Renault.

Fin 1983, les premiers modèles rouge et blanc de Maruti sortent de l'usine de Gurgaon, près de Delhi, au rythme de quarante mille unités par an.

C'est le signe d'une ouverture dans tous les secteurs et avec tous les pays, plus particulièrement le Japon, avec lequel les accords sont passés depuis 1981 de 27 à 51 puis 58 en 1982 et 80 en 1984 (contre 90 avec la France pour les trois dernières années). Il est difficile de dire dans quelle mesure la nouvelle politique économique de M^{me} Gandhi résultait d'une idée claire. En fait, le pragmatisme paraît avoir été son meilleur atout.

Le nouveau compromis visait à satisfaire tout à la fois la classe économique indienne, petite comme grande, les Indiens non-résidents, dont les rapatriements de capitaux sont utiles pour diminuer le déficit des paiements, les organismes internationaux qui insistent depuis des années pour des mesures de libéralisation et surtout la masse indienne, dont on espère relever le bas niveau de revenus grâce à une industrie moderne. Le pari demeure : « garibi hatao » (éliminons la pauvreté). De ce point de vue, le bilan des vingt dernières années est assez mince : presque la moitié de la population vit encore en dessous du seuil de pauvreté fixé à 2 400 calories par jour. Avec un revenu par tête inférieur à 300 dollars, la progression a été de 1,3 % seulement de 1960 à 1982. Tel est le contraste entre une politique économique avec laquelle il faut compter (dix millions de tonnes d'acier) et un niveau de vie parmi les plus bas du monde.

(*) Chercheur associé au CEPII (Centre d'études prospectives et d'informations internationales).

INDE



Le nouveau premier ministre M. Rajiv Gandhi est entré en politique plutôt contraint et forcé, après la mort accidentelle, en juin 1980, de son frère cadet Sanjay. Pilote bien noté de la compagnie aérienne intérieure indienne, aujourd'hui âgé de trente-neuf ans, M. Rajiv Gandhi abandonna son métier pour ses premières armes dans le sérial, comme Indira Gandhi régnera auprès de son père Nehru, le premier chef de gouvernement de l'Inde. « Je ne ferai de politique que si ça peut aider maman », déclarait-il alors modestement.

la nation

LES RÉACTIONS APRÈS LA MORT DE M^{me} GANDHI

L'annonce de l'assassinat de M^{me} Indira Gandhi a provoqué dans le monde entier une indignation et une consternation générales, en particulier dans les pays appartenant au mouvement des non-alignés, où le prestige du premier ministre indien, qui en était le président en exercice, était grand. Une incertitude quant à l'avenir est également perceptible dans de nombreuses réactions.

● A Islamabad, où un deuil officiel de trois jours a été décrété à la suite d'une réunion extraordinaire du cabinet, le général Zia Ul Haq, chef de l'Etat pakistanais, a condamné « l'atroce acte de violence » qui a frappé le premier ministre indien. Dans un message de condoléances au président indien, M. Giani Zail Singh, le général Zia écrit : « Indira Gandhi a joué un rôle crucial dans l'évolution des relations indo-pakistantaises et a apporté une contribution décisive au processus de normalisation des relations entre ces deux pays. Le général

Zia a indiqué son intention d'assister, samedi, à New-Delhi, aux funérailles de M^{me} Gandhi.

● A Dacca, le général Ershad, s'est déclaré bouleversé et a condamné l'attentat qu'il a qualifié d'« acte lâche ».

● A Sri-Lanka, un deuil national a été décrété jusqu'au jour des funérailles.

● Au Vatican, Jean-Paul II a exprimé son « horreur » et sa « stupeur » devant l'attentat, qui est, a-t-il dit, la dernière en date d'une longue série d'atrocités commises dans le monde. Il a exprimé l'espoir que l'Inde réagisse avec « dignité et sagesse » face à cette « terrible épreuve ».

● En Yougoslavie, où la fille de Nehru s'était rendue dès la fin des années 50 avec son père et où elle était très connue, un porte-parole a exprimé son « choc profond » et sa « douleur devant ce tragique événement ».

● Dans les pays communistes, les réactions de tristesse sont unanimes. M. Husak, président tchécoslovaque, a rendu hommage à M^{me} Gandhi, « avocate résolue de la paix dans le monde », tandis que à Berlin-Est, M. Honecker a exprimé sa « profonde consternation » après cette « perte irréparable ».

Le général Jaruzelski a déclaré pour sa part, à Varsovie, que le premier ministre assassiné avait « apporté une grande contribution à la sauvegarde de la paix et de la coopération internationale ». A La Havane, le président Fidel Castro a déploré « la mort terrible de l'amie du mouvement progressiste ».

● Dans les pays arabes, la disparition de M^{me} Indira Gandhi a provoqué également la consternation. En Algérie, le président Chadli Bendjedid, dans un message adressé au chef d'Etat indien, déclare : « M^{me} Gandhi restera l'exemple du courage, du patriotisme et de la promotion des

Etats nouvellement indépendants. » A Tunis, le président Habib Bourguiba, a souligné la gravité de la perte subie « pour la nation indienne, le mouvement non aligné et les peuples éprouvés de justice ». Les mêmes sentiments ont été exprimés par le président égyptien Hosni Moubarak, le roi Hussein de Jordanie, le colonel Kadafi en Libye, le président Hafez El Assad à Damas et le gouvernement du Koweït, où M. Arafat, président de l'O.L.P., a affirmé que le peuple palestinien se souviendra du soutien de M^{me} Gandhi.

En Europe de l'Ouest, des hommages attribués ont été rendus à Indira Gandhi par le président du conseil italien, M. Craxi, le chancelier ouest-allemand, M. Kohl, le président portugais, le général Spínola, le premier ministre grec, M. Papandréou, ainsi que par le gouvernement espagnol.

WASHINGTON : vers une amélioration des rapports avec New-Delhi ?

Washington. — M. Reagan s'est déclaré, mercredi 31 octobre, « choqué, révolté et attristé par l'assassinat brutal » de M^{me} Indira Gandhi, à laquelle il a rendu un hommage dont la chaleur contraste avec la médiocrité qui marquait depuis de nombreuses années les relations entre l'Inde et les Etats-Unis.

Parlant d'une « grande tragédie », M. Reagan a notamment salué le « leadership global » qu'exerçait la fille de Nehru tant comme « première ministre de la plus grande démocratie du monde » qu'en tant que présidente du mouvement des pays non alignés. Il a ajouté : « Ses efforts déterminés pour promouvoir la paix, la sécurité et le développement économique en Asie du Sud et à travers le monde constituent un rappel constant de l'engagement de M^{me} Gandhi de protéger les valeurs que partagent les pays démocratiques ».

De notre correspondant

Bien que décrits comme « chaleureux », la visite officielle que M^{me} Gandhi avait effectuée aux Etats-Unis durant l'été 1982 n'avait pas permis de réel changement. Il semble cependant que Washington, qui ne se satisfait pas de cette situation et aimerait parvenir à mieux concilier ses relations avec l'Inde et le Pakistan, ait récemment souhaité tenter un rapprochement avec New-Delhi. Le sous-secrétaire d'Etat adjoint, M. Richard Murphy, se trouvait ainsi, la semaine dernière, dans la capitale indienne, et selon le Washington Post, M. Reagan aurait dé-

claré, à la fin de l'été, de faire ouvrir des conversations secrètes avec l'Inde en vue d'une éventuelle livraison de haute technologie américaine à application militaire potentielle.

L'avenir de ces fragiles ouvertures apparaît maintenant plus incertain encore aux dirigeants américains, dans la mesure où ils ne font pas mystère, officiellement, de l'ignorance dans laquelle ils sont de la personnalité des intentions et des possibilités politiques du nouveau premier ministre indien. Certains responsables pensent que cette succession dramatique pourrait être l'occasion, mais pas à court terme, d'un tournant « pragmatique » de l'Inde, tandis que d'autres se disent moins optimistes. Outre la volonté américaine de condamner le terrorisme partout où il frappe, les hommages rendus à M^{me} Gandhi paraissent avant tout relever, dans ces conditions, du désir de Washington de se montrer prêt à une amélioration des relations avec New-Delhi.

UN SIKH D'AMÉRIQUE : « UN HITLER EST TOMBÉ »

Washington (AFP). — Un « Hitler des temps modernes est tombé », a déclaré mercredi 31 octobre M. Hardam Singh Azad, président de l'Association sikh d'Amérique, après l'assassinat d'Indira Gandhi. « Nous remercions Dieu que ce soit arrivé et que justice ait été faite », a-t-il dit. « Nous sommes heureux », a-t-il dit encore, « que M. Gandhi incarne un rôle dynamique dans les affaires internationales ». Son assassinat, a-t-il dit encore, est un « acte méprisable » et une « perte tragique » qui « choque et indigné » les Etats-Unis.

M. Mondale, pour sa part, estime que la mort de M^{me} Gandhi « portait un coup à la cause de la démocratie dans le monde entier ».

Contrairement à l'usage, ce n'est pas le vice-président Bush, retenu aux Etats-Unis par l'élection présidentielle, qui représentera son pays aux funérailles du premier ministre, mais le secrétaire d'Etat M. George Shultz, pour qui M^{me} Gandhi incarnait « une force importante dans le mouvement mondial grâce à son rôle dynamique dans les affaires internationales ». Son assassinat, a-t-il dit encore, est un « acte méprisable » et une « perte tragique » qui « choque et indigné » les Etats-Unis.

M. Mondale, pour sa part, estime que la mort de M^{me} Gandhi « portait un coup à la cause de la démocratie dans le monde entier ».

MOSCOU : la main de l'étranger

De notre correspondant

Moscou. — L'assassinat de M^{me} Gandhi est une très mauvaise nouvelle pour l'URSS, qui avait beaucoup mis sur la personne même du premier ministre disparu (laisant de côté les relais du PC indien). Les dirigeants soviétiques ne paraissent pas très sûrs des intentions de son fils Rajiv. Pour une fois, l'agence Tass a annoncé très rapidement l'événement, qui fit l'objet d'une longue séquence au début du journal télévisé du soir.

De notre correspondant

Pravda dénonçait, le 30 août dernier, à la fois un danger extérieur (le Pakistan, « encouragé » par les Etats-Unis), et les mouvements séparatistes. La presse soviétique n'a cessé de condamner les tentatives de créer un Etat sikh indépendant, voyant toujours dans ces projets la main de Washington.

M. Tchernenko évoque, outre l'amitié entre les deux pays, consacré par le traité de 1971, leur « coopération multiforme ». Cette expression désigne notamment l'aide militaire. L'Inde en est en effet le principal client de l'URSS dans ce domaine, et son armée est pour l'essentiel équipée de matériel soviétique.

New-Delhi dispose ainsi de chars modernes T-72 à côté des anciens T-54 et T-55, et de missiles sol-air Sam-6, 7 et 9. L'armée de l'air possède des Mig-21, 23 et 27. Au cours de sa visite en Inde, en mars dernier, le maréchal Oussinov, ministre de la défense, avait accepté la fourniture du dernier modèle, le Mig-29. Le ministre indien de la défense, M. Chavan, était arrivé mardi à Moscou pour développer encore la coopération militaire et accélérer notamment la livraison de cet appareil très performant. Il a regagné précipitamment New-Delhi mercredi, sans qu'on sache si sa mission avait abouti sur ce point précis.

Une aide militaire

Tass s'est d'ailleurs livré ces derniers jours à une campagne d'insinuations. Sans jamais accuser directement la CIA d'être derrière les assassins d'Indira Gandhi, l'agence soviétique a consacré pratiquement une dépêche sur deux au « terrorisme d'Etat » auquel, selon elle, se livrerait l'Administration Reagan dans le monde entier. Elle a estimé opportuna de fournir une « chronique non exhaustive des crimes perpétrés par la CIA, ses émissaires mercenaires et complices », depuis les assassinats de Patrice Lumumba en 1961 de Maurice Bishop à la Grenade en 1983, en passant par Che Guevara et Salvador Allende. Citant l'agence indienne PTI, Tass estime que le meurtre d'Indira Gandhi « résulte d'une conjonction minutieusement préparée » et le relate en termes vagues à la présence « de terroristes envoyés de l'étranger sur le territoire indien pour liquider physiquement d'éminentes personnalités politiques ».

De notre correspondant

L'Inde est un enjeu de première importance pour l'URSS, un de ses principaux alliés au sein du tiers-monde non aligné. Ces dernières années, New-Delhi a fourni à Moscou un appui précieux à propos de l'Afghanistan et du Cambodge. Malgré son désaccord de principe avec l'intervention soviétique, l'Inde s'est montrée plus préoccupée par sa rivalité traditionnelle avec le Pakistan que par le sort du peuple afghan. Elle est d'autre part un des rares pays non alignés à avoir reconnu l'actuel gouvernement de Phoum-Phou.

Le Kremlin souhaite donc le maintien d'une Inde stable et puissante, capable de faire entendre sa voix. Dans un article intitulé « Qui menace l'unité de l'Inde ? » la

LES PERSONNALITÉS ATTENDUES AUX OBSÈQUES

Le premier ministre britannique, M^{me} Margaret Thatcher, et le secrétaire général des Nations unies, M. Javier Pérez de Cuellar, sont parmi les personnalités attendues le 3 novembre à New-Delhi aux obsèques d'Indira Gandhi.

La délégation américaine sera conduite par le secrétaire d'Etat George Shultz. La délégation soviétique sera dirigée par le premier ministre, M. Mikhaïl Tikhonov. Le Japon sera représenté par le premier ministre, M. Yasuhiro Nakasone, et le ministre des affaires étrangères, M. Shintaro Abe. Le président yougoslave Veselin Jovanovic, le premier ministre grec, M. Andreas Papandréou, et le président du conseil italien, M. Bettino Craxi sont également attendus.

A Islamabad, on a annoncé jeudi, de source autorisée, que le chef de l'Etat pakistanais, le général Mohammed Zia Ul Haq, dirigera en personne la délégation pakistantaise aux obsèques de M^{me} Gandhi. New-Delhi a annoncé la présence de M. Mitterrand.



Bagdad
Tous les jeudis.

Choisissez la qualité !
En Première classe comme en classe Touriste, Austrian Airlines vous offre un service de haut niveau. Et le confort de ses DC9.

AUSTRIAN AIRLINES
Austrian Airlines, Orly-Sud.
Réservations : 266.34.66

PÉKIN : poursuivre les contacts

La Chine est choquée « d'apprendre la regrettable nouvelle » de la mort de M^{me} Gandhi, « un chef d'Etat hors du commun qui a contribué de façon utile à l'amélioration et au développement des relations sino-indiennes », a déclaré à Pékin un porte-parole du gouvernement.

Par les risques de déstabilisation intérieure et d'affaiblissement, fut-il momentané, de la position diplomatique de New-Delhi qu'elle comporte, la disparition brutale d'Indira Gandhi ne peut être accueillie qu'avec inquiétude par la Chine. Sans être encore d'une très grande densité, les rapports entre les deux grands pays asiatiques ont suivi, depuis trois ans un cours ascendant, dont témoigne la signature, en août dernier, d'un accord commercial. Il s'agit là du premier document de ce genre mis au point par les dirigeants chinois et indiens depuis le rétablissement de leurs relations diplomatiques en 1976.

Sur le plan politique, une amélioration est également en cours. Il y a six semaines se tenait à Pékin la cinquante-septième série de conversations sur le contentieux frontalier dans l'Himalaya hérité de la présence britannique en Inde jusqu'en 1947, et alimenté plus tard par des conséquences de la guerre sino-indienne de 1962. Engagées en décembre 1981, ces discussions ont permis à ce jour un rapprochement des points de vue, sans toutefois éliminer toutes les divergences existantes.

Lors de la quatrième série de conversations en octobre 1983, une avancée avait permis de penser que le contentieux pourrait être apuré dans un délai relativement bref. Les Chinois avaient, en effet, accepté l'approche du problème sectoriel par secteur proposé par les Indiens et les négociateurs décidèrent, à cette occasion, d'adopter une méthode qui tiendrait compte des « liens historiques, culturels et traditionnels » propres à chaque portion de territoire contesté. Sans le dire ouvertement, les dirigeants de Pékin se contentèrent, au fond, de voir élargir le statu quo, leur priorité étant de maintenir au maximum le contrôle sur la zone, stratégiquement importante, de l'Akshi-Chin

dans le secteur occidental. Pour les Indiens, la question est toutefois très délicate pour des raisons religieuses, un célèbre lieu de pèlerinage de l'hindouisme se trouvant de l'autre côté de l'actuelle ligne frontalière.

L'évolution en cours risque-t-elle d'être remise en cause par la mort d'Indira Gandhi ? La décision des deux pays de s'engager sur la voie de la normalisation découle, principalement, de deux facteurs — l'invasion soviétique de l'Afghanistan et la volonté d'apaisement à ses frontières de la Chine. Ces facteurs demeurent. Dans le passé, Pékin a su surmonter des mouvements d'humeur momentané, comme ce fut le cas lors de la reconnaissance par New-Delhi du régime cambodgien de Heng Samrin. A un moment où s'échauffait le processus de la discussion frontalière avec Pékin, ce geste du gouvernement indien était apparu comme particulièrement mal venu. Mais, en fin de compte, la visite que devait faire à New-Delhi le ministre chinois des affaires étrangères de l'époque, M. Huang Hua, n'en avait été retardée que d'un an.

Malgré les liens privilégiés qu'elle entretient avec l'URSS, l'Inde ne peut se satisfaire d'une présence soviétique durable en Afghanistan, pays qu'elle considère comme appartenant, et depuis des siècles, à sa zone d'influence. Sa position, en tant que membre éminent du mouvement des non-alignés, est d'autant plus inconfortable qu'elle n'a obtenu jusqu'à présent aucune assurance d'un retrait à terme prévisible des forces russes installées à Kaboul, alors même qu'elle estime urgent de rechercher une solution politique au problème.

Tout en maintenant des rapports étroits avec son ami pakistantais, la Chine, pour sa part, ne devrait pas trouver, dans les circonstances dramatiques que traverse l'Inde, de raison de modifier sa stratégie visant à l'établissement ou au maintien de bonnes relations avec les pays du Sud. La poursuite des contacts engagés avec New-Delhi devrait donc dépendre, en premier lieu, de la rapidité avec laquelle les successeurs d'Indira Gandhi sauraient maîtriser la situation dans leur pays et assurer à la diplomatie indienne les moyens de ses ambitions.

MANUEL LUCBERT.

LONDRES : entre les deux « dames de fer » du respect mais des divergences

De notre correspondant

Londres. — L'assassinat de M^{me} Indira Gandhi a eu un impact particulièrement fort en Grande-Bretagne, où vit une importante communauté indienne et où tout ce qui touche à l'Inde — le « bygone de l'Empire » — suscite un grand intérêt.

M^{me} Thatcher a reporté la visite qu'elle devait effectuer à Bonn de façon à pouvoir se rendre samedi aux obsèques du premier ministre indien. Elle sera accompagnée de M. Kinnock, leader du Parti travailliste, tandis que la reine Elizabeth sera probablement représentée par la princesse Anne, qui se trouvait en Inde au moment de l'attentat.

De notre correspondant

« Une vision incomparable : le Commonwealth n'a perdu l'une de ses personnalités les plus importantes et les plus redoutables. » M^{me} Thatcher a réagi par ailleurs qu'après l'attentat de l'IRA à Brighton, elle avait reçu un message de M^{me} Gandhi dans lequel le chef du gouvernement indien condamnait « toutes les formes de terrorisme et de violence ».

M^{me} Thatcher avait rencontré M^{me} Gandhi pour la dernière fois en février dernier aux obsèques de l'ancien ministre des affaires étrangères, M. Lord Avon. A ce moment, elle s'était rendue à trois reprises en Inde. Le respect que les deux « dames de fer » éprouvaient l'une pour l'autre ne les empêchait cependant pas d'avoir des vues opposées sur un grand nombre de questions. Ainsi, tandis que M^{me} Gandhi souhaitait transformer l'Océan Indien en

une « zone de paix » d'où les grandes puissances seraient exclues, M^{me} Thatcher défendait l'idée d'une forte présence navale occidentale dans cette région. Alors que le premier ministre indien entretenait de bonnes relations avec les Soviétiques, sa collègue britannique adoptait une attitude plus que froide à l'égard du Kremlin. Durant la conférence du Commonwealth de 1983, toutes deux exprimèrent des opinions fort différentes au sujet d'un « nouvel ordre économique mondial ».

Aux divergences diplomatiques s'ajouta le différend sur la législation déstabilisante de nouveaux critères de citoyenneté britannique. Cette législation a été jugée « discriminatoire et raciste » par les Indiens qui, par ailleurs, ont dénoncé les « traitements humiliants » infligés à certains d'entre eux à leur arrivée en Grande-Bretagne.

(Intérim.)

La « joie » des sikhs de Southall

De notre correspondant

Londres. — Une proclamation se félicitait de la mort de M^{me} Gandhi, punaissée sur un tableau d'affichage entre des avis en pendeloque et des coupures de presse relatives à l'attentat du temple d'Amritsar, donne une idée de la réaction des sikhs de Southall.

A Southall, un quartier de l'ouest de Londres, baptisé « Petit Pendlo », est concentrée une forte proportion des quatre cent mille sikhs de Grande-Bretagne. Les bobbiés qui y ont pris position n'ont pas eu à intervenir, car les sikhs, qui se veulent respectueux des lois locales, ne souhaitent pas importer dans leur pays d'accueil les violences que leur opposent les hindous. A Southall, les relations entre les deux communautés sont, au pire, indifférentes, au mieux amicales. « C'est au gouvernement de Delhi que nous en voulons, pas aux hindous », dit M. Shullia, un professeur au collège, spontanément choisis comme porte-parole par les hommes rassemblés devant le temple. Hormis un patriarche à la

De notre correspondant

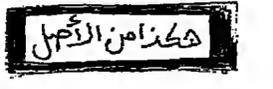
barbe et à la tunique blanche, ils sont habillés à l'euro-pennane, mais tous portent la barbe et le turban.

« A l'annonce de la mort de M^{me} Gandhi, dit M. Shullia, nous avons émis un grand cri de joie. Pour nous, c'est une grande victoire contre celle qui refusait d'accorder l'indépendance à notre peuple, qui a profané le Temple d'or et tué des centaines d'innocents. » Les hommes qui entourent le professeur — des petits commerçants, un chômeur, un menuisier — approuvent chacune de ses paroles. Y compris lorsqu'il affirme que « la lutte des sikhs continuera jusqu'à la victoire, même si cela signifie plus de meurtres, d'assassinats, de sabotages ».

De notables, aux barbes très fourrées allant du noir au blanc, sont habillés de blanc de neige, descendant sous une photographie du temple d'Amritsar. L'un d'eux, Sachitar Singh, secrétaire général du conseil suprême des sikhs du Royaume-Uni, affirme que les sikhs de Southall « sont reconnaissants aux assassins de M^{me} Gandhi d'avoir vengé la profanation du Temple d'or ».

D'autres responsables de la communauté sikh de Grande-Bretagne ont cependant condamné l'assassinat de M^{me} Gandhi, dans lequel l'un d'eux a vu l'œuvre d'un « lâche », et déploré que certains membres de leur secte aient manifesté leur joie en affirmant des faux d'origine et en buvant des bouteilles de mousseux dans la rue. Pendant que ceux-ci étaient à la mort du premier ministre indien, les hindous du Royaume-Uni bénaissent le rideau de fer de leur boncoeur et célébraient un office religieux à la mémoire de leur leader disparu.

(Intérim.)



L'ASSASSINAT DE GRÉGORY VILLEMEN

Graphies suspectes

De notre envoyé spécial

Epinal. - Un couple est gardé à vue, depuis le mercredi après-midi 31 octobre, dans le cadre de l'enquête sur l'assassinat du petit Grégory Villemén, quatre ans et demi, jadis, pieds et poings liés, dans la

de M. Jean-Marie Villemén, père de Grégory. Sa mère, décodée en lui donnant naissance, était la sœur de la grand-mère de Grégory. M. et M^{me} Laroche, un fils, Sébastien, sensible, du même âge que la petite victime, Sébastien, qui souffre d'une hydrocéphalie, a été récemment opéré, mais il ne serait que légèrement handicapé.

C'est après avoir eu connaissance, par téléphone, des résultats des expertises graphologiques, réalisées par des procédés infrarouges à Sarrebruck (RFA), que les enquêteurs vossiens ont d'abord interpellé M. Laroche, considéré comme l'auteur des lettres anonymes, adressées de novembre 1981 à mai 1983, aux parents de Grégory, et surtout comme le « corbeau », qui a écrit, juste après le mort du petit garçon, à M. Jean-Marie Villemén : « Te voilà content avec ton pognon. Ton fils est mort, et je me suis vengé ».

CONDAMNATION D'UN MÉDECIN ACCOUCHEUR

Bordeaux. - Un médecin accoucheur a été condamné, mercredi 31 octobre, à un an de prison avec sursis et à 10 000 F d'amende par le tribunal correctionnel de Bordeaux. Le 6 mars 1979, il avait été appelé pour une urgence dans une clinique où il assure un service en supplément de son cabinet personnel. Il était intervenu pour pratiquer une césarienne avec un retard important d'environ une heure trois quarts.

Le nouveau-né souffrait de graves lésions qui, selon les rapports d'expertise, sont dus au retard du médecin accoucheur. L'enfant, aujourd'hui âgé de cinq ans, est handicapé à 100 %, aveugle, épileptique et débile profond. Sa famille a obtenu 2 millions de francs au titre de l'incapacité physique permanente, 600 000 F pour le préjudice esthétique, de douleur et d'agrément, une rente mensuelle de 8 000 F pour la tierce personne, 150 000 F à chaque parent et 70 000 F pour chaque enfant, au titre du préjudice moral. (Cortez)

La fondation des rumeurs

De notre correspondant régional

Nice. - Des commerçants juifs soupçonnés de se livrer à la traite des Blancs, l'immense d'une pénurie de sucre, la présence de scorpions dans des jous en peluche à Nice, ou de serpents venimeux dans des réfrigérateurs dans des régimes de bananes à Mulhouse, l'organisation d'inhumations clandestines de Chinois à Paris, autant de rumeurs sans fondement qui se sont propagées ces derniers années en France avec des conséquences sociales ou économiques, parfois importantes.

Pour mieux connaître ce phénomène de société et, si possible, en limiter la nocivité, un groupe d'experts en sciences humaines constitués sur l'initiative et sous la présidence d'un jeune professeur de communications à l'École des hautes études commerciales, M. Jean-Noël Kapferer, vient de créer une Fondation pour l'étude et l'information sur les rumeurs (FERI). Dans un premier temps, ce nouveau organisme a concentré ses efforts sur l'approfondissement d'un rumeur exemplaire, dite « de Villejuif », qui, depuis 1975, consiste à accrédiiter l'idée que de nombreux additifs alimentaires autorisés par les pouvoirs publics seraient cancérogènes.

Baromètre

A l'origine, un tract anonyme énumérant une série d'additifs pernicieusement dangereux - dont le très banal acide citrique E 330 - et faussement couvert de l'autorisation du Centre anti-cancérogène de Villejuif. En huit ans, ce tract a touché, selon les estimations de la fondation, sept millions de personnes. La plupart et même de nombreux médecins généralistes ont été abusés par son apparente crédibilité.

DEUX JUGEMENTS

On peut traiter M. Le Pen d'« adepte de Hitler » mais pas le représenter faisant le salut fasciste

M. Jean-Marie Le Pen a perdu, mercredi 31 octobre, le procès qu'il avait intenté au Courrier picard et son président pour la somme du Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples (MRAP). Dans une interview publiée le 28 février par le quotidien à l'occasion de la venue du président

du Front national à Abbeville (Somme), M. Jean-Pierre Garcia, le responsable du MRAP, avait déclaré que les propos de M. Le Pen sont en permanence « une incitation au racisme, à l'antisémitisme et au nazisme » et que le président du Front national était « un adepte de Franco et de Hitler ».

CARNET

Naissances

- Evryne GAVERIN et Marc GIRARDON sont heureux d'annoncer la naissance de Olivia, le 14 octobre 1984, 361, rue Lecourbe, 75015 Paris.

Mariages

- M. et M^{me} ENEL-POIZOT, M. et M^{me} FOURNIER, ont le plaisir d'annoncer le mariage de Corinne et Laurent, samedi 3 novembre, à Desvres (62), Bayenghem (62), Vandœuvre (54).

Décès

- M^{me} Daniel Drode, Muriel et Frédéric, font part du décès de M. Daniel DRODE, survenu au Havre, le 22 octobre 1984, 66, rue Gabriel-Moore, 76600 Le Havre.

Remerciements

- La famille Et les amis de Pierre KAST remercient sincèrement tous ceux qui se sont associés à leur peine.

Irène

- M^{me} Cécile Podvin, Les docteurs Vital et Madeleine Elakim, Agnès, Philippe et Florence, remercient tous ceux qui se sont associés à leur deuil à l'occasion de la perte cruelle de leur petite-fille, fille et sœur, Irène.

Communications diverses

- Une conférence de presse ayant pour thème « Les Européens déportés en URSS » est organisée le lundi 5 novembre, à 10 h 30, Salle des Ingénieurs, 9 bis, avenue de Paris-16^e. Sous la présidence de M^{me} Simone Vell, y participeront notamment MM. Pierre Rigoulot, auteur du livre Des Français au goulag (1917-1984), les historiens Alain Besançon et Emmanuel Le Roy Ladurie, et le philosophe André Glucksmann.

Les Vosges en Papouasie

(Suite de la première page.)

Encore ne parle-t-on là que des Vosges. La Côte-d'Or, la Haute-Saône (5 000 hectares de forêts ravagées, trente communes sinistrées), la Meurthe-et-Moselle et la Moselle ont payé leur tribut.

Des villages - quatre-vingts sinistrés - ont la malchance de se trouver sur le parcours de cette tornade, de ces cumulo-nimbus type « Soudraire » et à l'horizontale. Certains furent totalement détruits, ils en sont, comme victimes d'un bombardement. Il faut avoir vu ce qu'il reste d'Éclé, un petit pays de trois cent quatre-vingt six habitants, pour comprendre : les maisons écroulées, certaines ayant imposé comme un téléviseur, l'église, la mairie, l'école, détruites, 8 millions de francs de dégâts, peut-être 10, en huit minutes, pour ce seul village.

Bref, un cauchemar. Mais jusqu'à, si l'on ose dire, rien que de très anormal. Un Etat ne saurait garantir ses citoyens contre tout, y compris les cumulo-nimbus ravageurs. La presse ne saurait rendre compte des cyclones encore à venir. C'est après que la question se pose. Pourquoi, comment, ce court-circuit national, au point que les Vosgiens ont pu éprouver, après un sentiment de catastrophe, celui de l'abandon.

Ce bois dont on fait les discours

Il ne s'agit pas, répétons-le, de polémiquer. Les élus locaux ont polémiqué tout l'été. M. Serge Balthère, député socialiste des Vosges, dénonçait dès le 13 juillet la carence et le lentateur des secours. M. Haroun Tazieff, secrétaire d'Etat à la prévention des risques naturels et technologiques majeurs, a polémiqué, lui aussi, estimant dans un rapport adressé au premier ministre que « le sentiment d'oubli des populations locales causé par des difficultés d'organisation des secours fut aggravé par les élus, dont le parti appartenait à l'opposition ».

Ce qui vaut évidemment une verte réplique de M. Philippe Seguin, député RPR et maire d'Épinal, demandant au premier ministre « un rappel à l'ordre, au sens de la mesure de M. Haroun Tazieff, avant que la fureur de la tornade n'incombe à l'opposition ». Le tribunal d'Amiens, présidé par Mlle Marie-Victoire-Ducharme, a estimé que les propos de M. Garcia, « flétrissent par le Courrier Picard », ne visaient nullement M. Le Pen, homme privé, mais le chef de file d'un courant de pensée politique. Dès lors, souligne le jugement, le président du Front national « ne peut s'offusquer de faire l'objet d'appréciations critiques et d'attaques, même vives, de la part de ceux qui récuser ses options politiques ». Se référant à divers témoignages et affiches du Front national, le tribunal ajoute : « Force est de constater que les slogans, les formules choc du Front national, suscitent spontanément les mêmes réflexions et les mêmes associations d'idées - du genre « Deux millions de chômeurs, c'est deux millions d'immigrés en trop ».

M. Le Pen a eu plus de chance, mercredi 31 octobre, avec M^{me} Jacqueline Clavery, présidente de la XVII^e chambre correctionnelle de Paris. Le tribunal a condamné Michel Polac, producteur à TF 1 de l'émission « Droit de réponse », pour diffamation et injures publiques envers le président du Front national, lors d'une audience mouvementée, le 3 octobre. M. Le Pen avait reproché à Michel Polac et aux dessinateurs Siné, Loup et Cabu de l'avoir assimilé à un fasciste et à un raciste (Le Monde du 5 octobre). Six caricatures présentées dans la rubrique Rebut de presse de l'émulsion avaient incriminé le président du Front national. On l'y voyait coiffé d'une casquette du Kn Klux Klan ou bien à côté d'un Hitler, qui disait à propos des succès électoraux de Front national : « Ah ! ça me rappelle mes débuts ».

Michel Polac a été déclaré coupable de diffamation pour un des dessins du 21 janvier dernier, suggérant que M. Le Pen avait tenu des propos racistes lors d'un meeting à Lyon. Il a été condamné pour injures publiques à propos de dessins diffusés le 17 décembre 1983, le 21 janvier 1984, le 6 février 1984 et le 18 février 1984. Sur l'un de ces dessins, on voyait M. Le Pen faisant le salut fasciste. Le président du Front national recevait 5 000 francs de dommages-intérêts et Michel Polac devra payer 3 000 francs d'amende.

SPORTS

Gérard Larrousse quitte Renault pour Ligier

Gérard Larrousse, directeur général de Renault-Sport, depuis le 1^{er} janvier 1976, a rendu publique sa démission, mercredi 21 octobre. Cette démission intervient au terme d'une saison où, pour la première fois depuis 1979, les voitures de la Régie nationale n'ont pas remporté la moindre victoire dans le championnat du monde de Formule 1, un seul et unique vainqueur, Alain Prost, n'ayant obtenu qu'un seul point au Brésilien Nelson Piquet.

« Je reste persuadé que Renault a le potentiel pour réaliser ses ambitions », a indiqué Gérard Larrousse. « Je ne mets pas en question les structures ni les hommes. Le moteur n'est pas mort, bien au contraire, et notre équipe choisie est loin d'avoir démerlé. Je trouve qu'il n'aurait pas été honnête de rester à la tête de Renault-Sport, plus par habitude que par passion ».

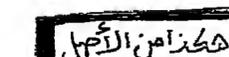
PDG de Renault-Sport, Max Mangelon a de son côté affirmé qu'il « regrettait très profondément cette démission ». « Renault, a-t-il ajouté, doit lui trouver rapidement un successeur pour qu'il soit opérationnel avant le 15 novembre. Il sera certainement Français. Renault a toujours les mêmes objectifs : remporter des courses et le titre mondial. Pour atteindre ces objectifs, Renault devrait bénéficier en 1985, d'un nouveau commanditaire qui pourrait être Max ».

Yannick Noah n'ira pas en Afrique du Sud. - Yannick Noah qui devait effectuer son retour à la compétition au tournoi de Johannesburg (19 au 25 novembre), pour lequel il avait été désigné par le Conseil du tennis professionnel, a décidé de renoncer à ce déplacement, après de multiples pressions provenant aussi bien des milieux politiques africains et français que du Conseil national de sport africain et du propre père du tennisman.

Coupe d'Europe de basket-ball. - En match aller du deuxième tour de la Coupe d'Europe des clubs vainqueurs de Coupes, Villeurbanne a été imposé devant l'Alvik de Stockholm, 91 à 77. En Coupe Korac, le Stade Français a battu l'équipe israélienne de Ramat Gan, 96 à 83. En revanche, Le Mans a été battu à Marcinbourg (Belgique), 88 à 76, tout comme Aulnay à Sanja Coloma (Espagne), 88 à 72.

Bons débuts des Français au tournoi de tennis de Stockholm. - Guy Forget s'est qualifié, mercredi 31 octobre, pour les quarts de finale du tournoi de Stockholm, doté de 250 000 dollars, en battant l'Espagnol Higueras, 6-2, 6-3, après avoir éliminé au premier tour le Brésilien Motza, 7-6, 6-4. Henri Leconte qui a battu au premier tour le Suédois Simonsson, 6-2, 6-3, affronte au deuxième l'Américain Comoros.

nouveau drouot Hôtel des ventes, 9, rue Drouot, 75009 Paris Téléphone : 246-17-11 - Télex : Drouot 642260 Informations téléphoniques permanentes : 770-17-17 Compagnie des commissaires-priseurs de Paris Les expositions auront lieu la veille des ventes, de 11 à 18 heures sauf indications particulières * Exposition le matin de la vente MARDI 6 NOVEMBRE S. 2. - Table mod. anc. Livres. Objets. Beaux meubles 18^e. M^{me} BINOCHÉ, GODEAU. S. 4. - Poupées, mob. de poupée. Fourneaux. M^{me} LAURIN, GUILLOUX, BUFFETAUD, TAILLEUR, M^{me} Daniel, exp. S. 7. - Bijoux, argenterie. M^{me} OGER, DUMONT. S. 11. - Objets de vitr., ameubl. M^{me} PESCHETEAU, BADIN, FERRIEN. S. 13. - Antiquités néo-classiques et américaines. M^{me} COUTURIER, NICOLAY, M. Rosillon, exp. S. 14. - Louis XV, XVIII^e, peintre de Barbizon. M^{me} DELAVENNE, LAFARGE. S. 16. - Bons meubles, obj. mob. M^{me} ADER, PICARD, TAJAN. MERCREDI 7 NOVEMBRE S. 2. - 14 h Après Epinal, biens de la Sté F., plus de 700 TAPIS D'ORIENT, exp. de 11 h à 13 h 30. Frais légers 10,674 %. M^{me} LABAT. S. 5. - 14 h à 30 : Impe table mod. anc., meubles obj. d'art. Expo le 6, 11 h-18 h, 21 h-23 h. M^{me} CORNETTE DE SAINT-CYR. S. 6. - Instruments de musique. M^{me} ADER, PICARD, TAJAN. M^{me} Denis de Granddizier, M. Vazior, exp. JEUDI 8 NOVEMBRE S. 4. - Bibliothèque de Port-Carrot. M^{me} LAURIN, GUILLOUX, BUFFETAUD, TAILLEUR, M^{me} Vidal Mégrat, exp. S. 8. - Tableaux, bibelots. M^{me} BOISGIRARD. S. 10. - Mob. provincial prov. d'une propriété : grav., table, bib. meubles 18^e, 19^e s. M^{me} AUDAP, GODEAU, SOLANET. VENDREDI 9 NOVEMBRE S. 2. - Tableaux modernes, argenterie ancienne, meubles d'époque. M^{me} CARDINET. S. 4. - 14 h Après liquid. biens de la Sté F., plus de 700 TAPIS D'ORIENT, Expo 11 h à 13 h 30. Frais légers 10,674 %. M^{me} LABAT. S. 5. - Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, fonds scientifique : mathématiques, astronomie, histoire naturelle, médecine. M^{me} ADER, PICARD, TAJAN, MM. Brieux, Guérin et Courvoisier, exp. S. 6. - Art déco, art nouveau. M^{me} LAURIN, GUILLOUX, BUFFETAUD, TAILLEUR, M. Mercilhac, exp. S. 8. - Dentelles. M^{me} BOISGIRARD. S. 11. - Tableaux, livres, meubles anciens. M^{me} BINOCHÉ, GODEAU. S. 15. - Bon mobilier. M^{me} LANGLADE. ÉTUDES ANNONÇANT LES VENTES DE LA SEMAINE ADER, PICARD, TAJAN, 12, rue Favart (75002), 261-90-07. AUDAP, GODEAU, SOLANET, 32, rue Drouot (75009), 770-67-68. J.-C. BINOCHÉ, GODEAU, 5, rue La Boétie (75008), 742-78-01. BOISGIRARD, 2, rue de Provence (75009), 770-81-36. CARDINET, 14, quai de la Mégisserie (75001), 236-89-12. CORNETTE DE SAINT-CYR, 24, avenue George-V (75008), 720-15-94. COUTURIER, NICOLAY, 51, rue de Bellechasse (75007), 555-85-44. DELAVENNE, LAFARGE, 12, rue Grange-Batelière (75009), 824-71-80. LABAT, 10, rue Grange-Batelière (75009), 824-70-18. LANGLADE, 12, rue Desnoes (75011), 227-00-91. LAURIN, GUILLOUX, BUFFETAUD, TAILLEUR (anciennement REIMS-LAURIN), 12, rue Drouot (75009), 246-61-16. OGER, DUMONT, 22, rue Drouot (75009), 246-96-95. PESCHETEAU, PESCHETEAU-BADIN, FERRIEN, 16, rue de la Grange-Batelière (75009), 770-88-38.



Pompes Funèbres Marbrerie CAHEN & Co 320-74-52

AMÉRIQUES

États-Unis

Les trois leçons de l'expérience Reagan II. - Regarder le chômage en face

Dans le précédent article (le Monde du 1^{er} novembre), Paul Fabra a expliqué une des premières leçons que l'on peut tirer de l'expérience Reagan : l'inflation n'est pas une fatalité insurmontable. Voici la deuxième : il y a une façon plus réaliste d'engager la lutte contre le chômage.

D'autres pays que les États-Unis, à commencer par la Grande-Bretagne de M^{me} Thatcher, ont connu une déflation aussi spectaculaire de l'inflation que les États-Unis. Ce n'est pas par ce côté que l'expérience Reagan se distingue de toutes les autres, mais on ne dira jamais assez que sans ce premier résultat, si précieuse et inconnue qu'il soit encore, rien de ce qui a été accompli aux États-Unis depuis deux ans, en matière de croissance et de résorption du chômage, n'aurait été possible.

On est encore loin, cependant, d'une véritable stabilisation. Il est dangereux de compter sur une monnaie surévaluée pour peser sur les prix intérieurs ; on ampute les profits des entreprises qui ont subi au troisième trimestre une baisse plus forte que celle qui était prévue par Wall Street ; on prépare la voie, pour le jour où la conjoncture sera retournée à une forte hausse des capitaux (au taux actuel du change, l'achat de dollars américains et de bons du Trésor, ne serait-il pas un bon risque ?). En l'absence d'un dollar surévalué la hausse de l'indice des prix, estime-t-on, pourrait être supérieure de deux points environ à ce qu'elle est actuellement, c'est-à-dire qu'elle serait proche de 7%. C'est le pourcentage d'augmentation des prix des seuls services qui comptent pour la moitié environ dans la pondération de l'indice du coût de la vie. Si celui-ci se comporte avec plus de vigueur, cela s'explique, en partie par l'incidence dépressive (déflationniste) exercée par la baisse en valeur absolue des cours du pétrole et de ses dérivés ou des produits agricoles. La quasi-totalité du coût de l'alimentation est, pour partie, un reflet du marasme, voire, dans plusieurs régions du Middle West, de la dépression qui frappe le secteur de l'agriculture.

Ce qui marque l'originalité de la politique Reagan et constitue son plus bel argument est le renversement de la situation de l'emploi. Comme il arrive souvent dans le cas d'un événement longtemps attendu, la façon dont il survient est tellement banal qu'on a du mal à s'en rendre compte. Les observateurs extérieurs se surprennent à être déçus. De cette première expérience de recul massif du chômage depuis le déclenchement d'une crise qui n'en finit pas, on devrait plutôt, au contraire, tirer un enseignement qui n'a du reste rien de nouveau : le décalage qui existe entre la façon dont on prend pour terme de la comparaison le point le plus bas de la récession atteint en novembre 1982, alors que M. Reagan était déjà installé à la Maison Blanche depuis onze mois. Le nombre des personnes pourvues d'un emploi était, à cette époque, de 100 millions, tombé à 88,67 millions. A la faveur de la reprise, il est monté au niveau record de 94,5 millions (août 1984). La différence entre ces deux chiffres donne bien une augmentation proche de celle qui avait été prévue à la fin de la récession.

Cependant, l'action menée par M. Reagan forme un bloc : avant de relancer l'économie, il a commencé par encourager la poursuite et l'accentuation de la sévère politique monétaire de restriction que la FED (l'institut d'émission), sous la conduite de M. Paul Volcker, avait déjà mise en place au moment du départ de M. Jimmy Carter. Aussi, avant de voir se créer des emplois, on en a d'abord vu disparaître, à partir de l'été 1981. C'est en juillet de cette année-là qu'il avait été enregistré le précédent record avec 91,46 millions de résidents au travail. Ce dernier chiffre, précisons-le encore, n'était pas très éloigné de celui de janvier 1981 (90,91 millions) correspondant à la situation qu'avait prise M. Reagan au moment où il prit les commandes. Ne serait-il pas à la fois plus logique et plus juste de calculer le nombre des nouveaux emplois créés par rapport à ces dernières statistiques ? Il en résulterait encore un gain de plus de trois millions d'emplois nouveaux. A l'échelle de la France, qui depuis l'arrivée à l'Élysée de M. François Mitterrand, élu sur un programme de lutte contre le chômage, en a perdu plus de 600 000, cela représenterait une augmentation nette de quelque 700 000 à 750 000 emplois.

Il n'empêche qu'est en train de se développer tout un courant d'opinion, s'appuyant notamment sur un certain nombre de déclarations de syndicalistes, pour minimiser la portée des résultats obtenus aux États-Unis. Les emplois créés, dit-on, sont

en majorité des emplois dans des activités de services, souvent mal protégés (entendez : pas syndicalisés), à rémunération peu élevée, et, argument favori, requérant peu ou pas du tout de qualification. (Voir l'article de François Renard dans le Monde du 30 octobre.)

Tout se passe en somme comme si l'on réussissait par avance toute victoire contre le chômage obtenue autrefois par les moyens habituellement mis en œuvre, mais les divers stades de formation que M. Laurent Fabius promet désormais à tous les jeunes Français qui n'ont pas été embauchés. Or, les effets de tels mesures sont des plus limités, cela dans tous les pays et depuis de longues années. La vérité est que les hommes politiques et leurs conseillers sont devenus très sceptiques : « Dans ce domaine, nous n'avons aucune certitude et nous avançons à tâtons », nous disait l'un d'eux en juillet dernier, au moment du changement de gouvernement. Cependant, il est tentant de continuer à faire croire que là se trouve la solution, car l'épreuve du chômage, pour douloureuse qu'elle soit, peut alors apparaître comme une étape à partir de laquelle on accéderait à une société de qualité supérieure, où, grâce aux avantages réels ou supposés de la technologie, chacun se verrait offrir un travail correspondant à la « formation » plus ou moins hâve qu'on se propose de lui dispenser. Comme, simultanément, on laisse espérer un allongement du temps de loisir, on fait l'impression sur toutes les professions (décrites) susceptibles d'améliorer « la qualité de la vie » pendant les heures de loisir, services de restaurant et d'hôtellerie par exemple.

En résumé, on ne voudrait voir le chômage résorbé qu'en faisant entrer tous les candidats à un emploi « par la grande porte ». On a, bien sûr, raison d'insister sur l'importance de la formation professionnelle, mais quels que soient les efforts entrepris dans ce domaine, il

restera qu'un grand nombre d'hommes et de femmes cherchant du travail auront peu ou pas de qualifications particulières (ce qui est le cas même de ceux et de celles qui ont terminé leurs études secondaires et sont allés un ou deux ans au-delà). Que les nouveaux emplois créés aux États-Unis le soient « en bonne partie dans les services (santé, restauration, loisir) et occupent une grande place » est un fait, mais c'est un fait auquel on devrait s'attendre. Ne pas l'accepter, c'est implicitement condamner des dizaines de milliers de personnes de tout âge au chômage. Sur ce terrain au moins, M. Reagan n'aura pas été un illusionniste ; il aura contribué à poser l'angoissant problème du chômage dans des termes plus réalistes et à commencer à le résoudre. C'est la deuxième leçon que l'on peut tirer de son expérience.

Il y a quelques années, les Américains nourrirent encore sur la « haute technologie », qu'il conviendrait évidemment, faut-il le dire, de développer au maximum, certaines des illusions qui ont encore cours en Europe. Le gouverneur de l'État agricole du Iowa avait alors fait imprimer des affiches et des placards publicitaires dont le souvenir fait encore rire aujourd'hui aux États-Unis : « Installez-vous dans l'Iowa, un pays de cervelles » (State of minds). Il voulait, par attirer de nouvelles industries, suivre le brillant exemple du Massachusetts qui, au cours des quinze dernières années, a surmonté la crise de désindustrialisation (les industries traditionnelles allaient s'installer dans le Sud) en devenant un des hauts lieux de la technologie. Il n'y a pas si longtemps ce petit État, avec 2,5 % seulement de la population totale des États-Unis, représentait à lui seul 25 % de tous les investissements de venture capital.

Depuis, comme nous l'explique l'économiste de la Banque de Boston, M. Wayne Ayers (lui-même originaire du Michigan), l'expérience n'est guère transposable. La

fameuse route 128 est raccourcie à la longue tradition industrielle de la Nouvelle-Angleterre. Cela n'est pas suffisant : « Indispensable, ajoute M. Wayne Ayers, est la présence d'un réseau dense d'universités, d'instituts de recherches, de laboratoires ». En résumé, la haute technologie a les plus grandes chances de s'épanouir dans les milieux historiquement préparés pour en devenir le creuset. Le Massachusetts n'échappe pas pour autant aux lois économiques : le chômage y est très bas (inférieur à 4 % de la population active), mais les salaires y sont inférieurs à la moyenne des États-Unis.

Autre considération aussi importante : la haute technologie ne se substitue pas aux industries traditionnelles. A quoi servirait les robots s'il n'y a plus d'industrie automobile, et les ordinateurs, s'il n'y a plus, par exemple, d'usines de chaussures pour les utiliser ? Il est vrai que les commandes militaires peuvent constituer un volant de sécurité (dont les États-Unis de M. Reagan abusent).

Donner toute la place nécessaire aux techniques les plus avancées, tout en remettant ces dernières à leur place, c'est un peu ce que font les Américains aujourd'hui, alors que la « politique industrielle » prônée par les supporters de M. Mondale rappelle par certains côtés l'hymne à « la technologie, la croissance et l'emploi » qui constituait, on s'en souvient, l'essentiel du message roflant que le président Mitterrand voulait faire passer au sommet de Versailles.

En prenant de la distance vis-à-vis des activités de pointe dans lesquelles ils excellent, les Américains donnent comme une utile leçon de réalisme. Celle-ci pourrait bien ne pas servir longtemps si les actualités de M. Reagan sur l'incontournables déficits devaient se perpétuer...

Prochain article : LE TEST

Nicaragua

L'important pour nous est que les élections aient lieu nous déclare M. Ramirez, candidat des sandinistes à la vice-présidence

Managua. - Membre de la junte de gouvernement du Nicaragua, M. Sergio Ramirez est le candidat du Front sandiniste à la vice-présidence de la République aux élections du 4 novembre. Exilé au Costa-Rica pendant les dernières années du régime de Somoza, il a appartenu, à San-José, à ce qu'on a appelé le « groupe des douze », chargé de soutenir et d'expliquer la politique du Front.

M. Sergio Ramirez a, en particulier, mené des négociations difficiles avec les représentants des États-Unis, résignés en 1979 à la chute de Somoza, mais soucieux de favoriser la formation d'un gouvernement aussi pluraliste et équilibré que possible. Il n'appartient pas à la direction collégiale du Front (les neuf « commandants » qui prennent effectivement toutes les décisions importantes) ; mais il est un peu, depuis cinq ans, l'homme des relations publiques de la junte de Managua.

De notre envoyé spécial pour convaincre si ses amis de la Coordination ni la Contra. Nous avons donc maintenu la date du 4 novembre.

Le Parti libéral indépendant de Virgilio Godoy o lui aussi renoncé, alléguant le manque de garanties. Le Parti conservateur démocrate menace d'être un peu seuls le 4 novembre.

J'ai l'impression que le renoncement du PLI de Virgilio Godoy est passé presque inaperçu aux États-Unis ; on s'y était brisé sur la candidature de Cruz. Pour eux, Godoy était un « fantôme sandiniste ». En fait nous avons commis des erreurs avec les amis de Godoy, qui a été un très bon ministre du travail. Nous ne les avons pas informés de nos pourparlers avec Cruz. Ils n'ont rien su de la renouance de Rio. En outre, libéraux du PLI et conservateurs du PCD sont soumis à de vives pressions des États-Unis pour se retirer. Tout cela n'est pas important. Les partis membres de la Coordination n'ont pas beaucoup de force, à l'exception peut-être du Parti social chrétien, qui dispose d'une certaine base. L'important, c'est que les élections aient lieu, que le peuple vote massivement et que le Front l'emporte. Selon nos sondages, il y aura un taux de participation de l'ordre de 85 % de des inscrits et le Front devrait recueillir environ 65 % des suffrages.

Tout est donc déjà réglé ? - Ce n'est pas si simple. Ce ne sont pas des élections à la française. Ce sont les premières vraies élections dans ce pays sous-développé, pauvre et agressé par une grande puissance. Le facteur capital, c'est que nous sommes en guerre. Les petits partis font campagne comme si nous étions dans les années 50, comme s'il n'y avait pas une agression. Ils promettent le paix, mais ils ne disent pas comment ils vont l'obtenir. En remettant le pays aux Yankees ? Qui que nous fassions, nous sandinistes, nous ne parviendrons jamais à faire des élections qui plaisent aux Américains... sauf si nous les perdions.

Le 4 novembre, il y aura peut-être beaucoup d'électeurs, mais sûrement peu de partis. Ça ne nous gêne pas ? - Ça ne nous effraie pas. Encore une fois, l'important pour nous est que les élections aient lieu. Ne pas les faire aurait fait le jeu de Reagan. Nous serions tombés dans le piège. Le 5 novembre, il y aura un nouveau cadre : un Parlement élu qui s'installera en janvier ; un président et un

vice-président élus par le peuple. L'important sera certain en Amérique latine, où notre légitimité ne sera pas discutée. C'est ça qui nous intéresse. Et c'est déjà pour nous un triomphe de ne pas encore avoir été détruits par l'impérialisme. Chaque aube qui se lève au Nicaragua, c'est une nouvelle journée de victoire qui commence. Le Front sandiniste est bégayonnant, c'est vrai ; il n'est pas totalitaire.

Felipe Gonzalez, le premier ministre espagnol, a dit qu'il était déçu par le sandinisme. - Il n'a pas dit cela ! C'est la presse qui le lui a fait dire. Nous, nous ne sommes pas déçus par Felipe, ni par Mitterrand. Nous ne croyons pas que l'un ou l'autre puissent faire ce type de déclaration.

Qu'est-ce qui va se passer après votre victoire annoncée ? - La relance du dialogue avec l'opposition et avec tous les secteurs représentatifs du Nicaragua. Les partis conserveront l'espace politique qu'ils ont obtenu. La liberté de la presse sera maintenue, avec les restrictions de la situation de guerre. Nous n'allons sûrement pas fermer la porte. Simplement il y aura de nouvelles règles du jeu.

Vous pouvez aussi bien être entraîné par la tentation totalitaire ? - Nous avons le peuple avec nous, pour nous, nous le savons. Le 4 novembre ne changera rien à cette certitude. Le peuple va ratifier la révolution, et le 4 novembre ne changera rien à la guerre. C'est une longue épreuve, complexe, qui est loin d'être réglée. Ce qui va changer, c'est le cadre politique. D'abord en raison des élections. Mais aussi parce que nous avons accepté le plan de Contadora pour la paix en Amérique centrale. Les Américains s'efforcent de le modifier en faisant pression sur leurs alliés. Mais nous, nous avons dit oui. Ensuite, il y a le débat interne aux États-Unis sur le rôle de la CIA, et, enfin, il y a la défection de la Contra.

Mais le gouvernement annonce régulièrement que l'offensive de la Contra se développe ? - Il y a des milliers de soldats dans le pays, c'est vrai. Ils usent chaque jour des militaires et des civils. Ils mettent le feu aux silos à grains, enlèvent et tuent les paysans. Mais ils ont échoué, car leur but n'est pas de saboter l'économie du Nicaragua ; il est de prendre le pouvoir. Ils ne font pas la guerre pour empêcher la prochaine récolte de café, mais pour nous chasser. C'est leur stratégie, et elle est en échec. - Propos recueillis par MARCEL NIEDERGAANG.

EUROPE

Espagne

Limogeage d'un militaire de haut rang hostile à la politique marocaine de M. Gonzalez

De notre correspondant

Madrid. - Le gouvernement espagnol a destitué, de ses fonctions, le mercredi 31 octobre, le capitaine-général de la région militaire de Saragosse, le lieutenant-général Manuel Alvarez Zalta, vingt-quatre heures à peine après des déclarations explosives de ce dernier.

Le lieutenant-général Alvarez, qui devait en tout état de cause prendre sa retraite le 4 novembre, avait exprimé sans détour, mardi, son opinion sur un thème virtuellement tabou à Madrid : les conséquences pour l'Espagne du traité d'union conclu en août dernier entre le Maroc et la Libye. Contredisant ouvertement les déclarations du président du gouvernement, M. Felipe Gonzalez, il avait affirmé que « ce traité affecte beaucoup notre pays et est sans doute à l'origine de la décision (du gouvernement) d'élaborer un nouveau plan stratégique national ». Analysant les conséquences du traité en fonction du problème de Ceuta et de Melilla, les deux enclaves espagnoles sur la côte nord-africaine revendiquées par le Maroc, il ajoutait : « Nous n'avons pas de forces suffisantes pour défendre ces deux villes de l'intrusion face à une occupation marocaine. Nous ne pourrions le faire qu'en attaquant nous-mêmes ».

Le lieutenant-général Alvarez n'allait pas s'en tenir là. Les États-Unis, poursuivait-il, « n'appuieraient certainement pas l'Espagne en cas de conflit avec le Maroc, avec lequel ils ont un traité ». D'ailleurs, précisait-il, ils ne nous ont pas permis d'utiliser nos chars M-48 durant le Marche vert (au Sahara occidental en 1975), ce qui nous a obligés à acheter ces fous (sic) AMX-30 (français).

En livrant ainsi le fond de sa pensée, le capitaine-général de Saragosse (qui avait déjà en maille à

partir avec le pouvoir civil en 1977 pour s'être opposé publiquement à la légalisation du Parti communiste) connaissait certainement le sort qui l'attendait. Tout porte donc à croire que, à quatre jours de la retraite, il a choisi consciemment de quitter la scène avec fracas en portant sur la place publique les préoccupations de nombre de ses pairs.

Le moment choisi ne pouvait être plus mauvais pour le gouvernement, qui multiplie ces derniers temps les gestes de bonne volonté à l'égard du Maroc. Le ministre de la défense, M. Narcis Serra, a entamé le mercredi 31 octobre une visite officielle à Rabat, où se trouve déjà le chef d'état-major de l'armée de l'air, le lieutenant-général José Santos Peralba. M. Serra n'a pas exclu que l'Espagne et le Maroc puissent mettre à point un accord militaire bilatéral « dans le futur ». Les deux pays effectuent par ailleurs, pour la première fois, des exercices nautiques conjoints dans la zone du détroit de Gibraltar.

Cette « offensive de charme » de Madrid auprès du roi Hassan II semble avoir pour objectif de contrebalancer les effets de l'accord entre le Maroc et la Libye. Malgré les déclarations officielles rassurantes, le gouvernement espagnol craint en effet que le colonel Kadhafi ne persuade son nouvel allié de revendiquer avec plus de vigueur Ceuta et Melilla, considérées comme un « vestige du colonialisme européen ». Le gouvernement socialiste sait qu'il ne peut se permettre d'être accusé de faiblesse par les forces armées sur cette question. Les propos du lieutenant-général Alvarez, si bessel en était, sont venus le lui rappeler.

THERRY MALINIAK.

Pologne

Les obsèques du Père Popieluszko auront lieu samedi à Varsovie

L'opposition va créer des commissions de défense des droits de l'homme

Varsovie (AFP, Reuter). - Les Polonais ont entendu l'appel à « ne pas manifester » lancé le mardi 30 octobre par M. Walesa après l'annonce de la découverte du corps du Père Popieluszko. L'« aumôlier de Solidarité », assassiné par des membres de la police politique. Ils ont vécu dans le calme leur première journée de deuil, mercredi, et aucun rassemblement n'a eu lieu en dehors des messes célébrées dans de nombreuses églises. La présence policière a cependant été considérablement renforcée dans deux bastions du syndicat dissous, Gdansk et Wrocław. Les ouvriers des aciéries de Varsovie, dont le Père Popieluszko était l'aumôlier, avaient, dans la nuit de mardi à mercredi, débranché symboliquement les machines dix minutes toutes les heures, mais ils ont quitté l'usine sans manifester. Le douleur et la colère contenue étaient également sensibles dans la paroisse du Père Popieluszko, Saint-Stanislas, au nord de Varsovie, où les fidèles sont venus déposer autour de l'église des milliers de petites bougies à la mémoire du mort et un amoncellement de fleurs et de banderoles.

Les funérailles, qui auront lieu samedi à Varsovie, devraient rassembler plusieurs centaines de milliers de Polonais et se dérouler, comme l'a souhaité M. Lech Walesa, dans un silence de deuil et d'espérance. Un différend oppose le cardinal primat de Pologne, Mgr Glemp, au curé et aux fidèles de la paroisse Saint-Stanislas, à propos de l'endroit où doit être enterré le défunt. Cinq mille fidèles de la paroisse ont signé, mercredi, une pétition demandant que le corps du prêtre puisse reposer en l'église où il exerçait son sacerdoce. Le cardinal Glemp au contraire souhaite que l'enterrement

ait lieu au cimetière de Powaski, le plus grand de la capitale, où reposent toutes les grandes personnalités polonaises.

Rien n'a filtré jusqu'à présent des résultats de l'enquête et on ignore toujours si les recherches pour trouver les « complices ou commanditaires éventuels » des policiers ravisseurs ont donné des résultats. Deux anciens dirigeants de Solidarité clandestine, MM. Vladyslaw Frasnuk et Josef Pinior, qui sont sortis de prison mercredi, après deux mois de détention pour « tentative de troubler l'ordre public », ont dénoncé, dans un communiqué commun, « le sentiment d'impunité » dans la police qui a rendu possible l'assassinat du Père Popieluszko. Cet « assassinat barbare n'est pas le premier de ce genre », ont affirmé les deux hommes, qui ont rappelé le cas de Grzegorz Przemyski, le lycéen battu à mort dans un commissariat de Varsovie, en mai 1983, et celui de Piotr Bartoszek, un militant de Solidarité rurale, trouvé mort en rase campagne en juillet dernier. Ces morts, estiment les deux anciens militants, « prouvent la nécessité d'un contrôle social sur ceux qui sont chargés de faire appliquer la loi et qui la violent systématiquement ». L'ancien porte-parole de Solidarité, M. Janusz Onyszkiewicz, a déclaré pour sa part, mercredi, que des commissions de défense des droits de l'homme, actuellement à l'étude, contrôleront les activités des autorités communistes et de la police. Vingt-quatre intellectuels et ouvriers de Wrocław ont déjà annoncé leur intention de constituer une telle commission dans la semaine qui vient. C'est la première initiative ouverte de l'opposition en vue de créer des groupes organisés depuis l'interdiction de Solidarité en décembre 1981.

Le PCF et la Turquie. - M. Georges Marchais a adressé au premier ministre, le mercredi 31 octobre, une lettre dans laquelle il lui demande d'exiger l'expulsion de la Turquie du Conseil de l'Europe, après la récente exécution du militant extrémiste de gauche Hidir Aslan. Le secrétaire général du PCF souligne que « vingt-huit condamnés à mort peuvent être pendus dans les jours qui viennent, leur dossier étant en instance de ratification » par l'Assemblée nationale turque.

Le Monde
RÉALISE CHAQUE SEMAINE
UNE ÉDITION
INTERNATIONALE
spécialement destinée à ses lecteurs
résidant à l'étranger
Exemplaires spécimen sur demande

ASIE

Japon LE NOUVEAU GOUVERNEMENT SE PRÉSENTE SOUS LE SIGNE DE LA CONTINUITÉ POLITIQUE

Le troisième cabinet Nakasone, formé mercredi 31 octobre, à la suite de la réélection du premier ministre au poste de président du Parti Libéral Démocratique (PLD) pour une durée de deux ans, se présente sous le signe de la continuité politique et d'un dosage de portefeuilles correspondant au rapport de forces entre les diverses factions du mouvement conservateur. Le clan de l'ancien premier ministre Kakuei Tanaka, éminence grise de la politique japonaise et principal allié de M. Nakasone conserve une influence prépondérante avec six postes ministériels sur vingt et un, indique notre correspondant à Tokyo, R.-P. Farrington.

Premier ministre, Yasuhiro Nakasone ; Justice, Hitoshi Shimazaki ; Affaires étrangères, Shintaro Abe (*) ; Finances, Noboru Takeuchi (*) ; Education, Hikoichi Matsunaga ; Santé et bien-être, Hiroyuki Masuoka ; Agriculture, forêts et pêche, Moriyoichi Sato ; Commerce extérieur et industrie, Keijiro Murata ; Transports, Tokuro Yamashita ; Postes et télécommunications, Megumu Sato ; Travail, Toshio Yamaguchi ; Construction, Yoshiaki Kibe ; Affaires intérieures, Toru Furuya ; Secrétaire du cabinet, Takao Fujimami (*).

Ministres d'Etat
Agences de gestion et de coordination, Masaharu Gotoda ; Agence de défense, Koichi Kari (*) ; Agence de planification économique, Ipei Kaneko ; Agence de l'environnement, M^{me} Shigeru Ishimoto ; Agence de la science et de la technologie, Reiji Takeuchi ; Agence nationale de la terre, Kazuko Kawamoto ; Agence de développement d'Okinawa, Toshio Komoto (*) et chargé de l'intérim du premier ministre.

(*) Conserve ses fonctions.
(**) Occupait d'autres fonctions dans le précédent cabinet.

Algérie DANS SON DISCOURS A LA NATION Le président Chadli a rendu hommage au FLN « l'un des mouvements les plus importants de l'histoire de la décolonisation »

De notre correspondant

« La position de l'Algérie sur le problème du Sahara occidental ne varie pas ».

La question que se posaient ces jours-ci les petits cercles algériens s'intéressant de près à la politique nationale avait trait à un retour éventuel, pour le 1^{er} novembre, de certains cadres politiques, affairés jusqu'au début de la semaine par l'attribution de décorations à quelques absents.

Bien que les autorités algériennes disent que M. Ben Bella, jamais condamné par les tribunaux, est libre, il est exclu que celui-ci se rallie au régime. Il en va de même pour M. Bouafika, ancien ministre des affaires étrangères. Bien qu'il ait été contacté par des émissaires, M. Mohamed Harbi restera en Europe. M. Hocine Bah Ahmed, un des chefs historiques du FLN, n'est pas attendu non plus par ses amis dans les jours qui viennent.

Autou de ces hommes ne figure parmi ceux auxquels ont été décernées les nouvelles décorations pour leur participation au combat national. En revanche, une autre personnalité vivante à l'étranger, M. Bachir Boumazza, membre du premier gouvernement de l'Algérie indépendante, plus tard membre du conseil de la révolution formé par Boumedienne, s'est vu attribuer la médaille de résistant. M. Boumazza nous a sollicité par téléphone depuis Lausanne qu'il avait appris cette distinction, dont il est heureux, en sortant d'un studio de la télévision française à Paris sans en avoir été informé au préalable par les autorités algériennes. Sans préjuger l'avenir, M. Boumazza, qui est « souvent en voyage », nous a dit qu'il n'avait pas été invité aux cérémonies du 1^{er} novembre au moment où il nous parlait.

Parmi les contestataires vivant en Algérie, M. Ali Yahia, avocat ayant défendu de nombreux accusés, arrêté lui-même en novembre 1983 et libéré en mai 1984 n'est pas décoré avec ses compagnons de combat, bien que membre fondateur de la centrale syndicale UGTA et détenu dans les prisons françaises de 1957 à 1962. L'avocat devait faire, dans la soirée de mercredi, une conférence sur les droits de l'homme à l'université de Tizi-Ouzou. Des orphelins de guerre vivant en Kabylie viennent d'écrire au président Chadli pour lui exprimer leur « grande satisfaction » devant ses initiatives récentes, mais aussi pour lui demander « d'étendre les mesures de grâce amnistieuse à tous les exilés et détenus politiques algériens ».

JEAN DE LA GUÉRIÈRE

(1) Arrêté en juin 1957 au domicile de Maurice Audin, assistant à la faculté des sciences d'Alger, Henri Alleg raconte son arrestation et son internement au camp d'El Biar dans un livre intitulé « La Question », qui révèle l'usage de la torture en Algérie. Condamné à dix ans de travaux forcés en juin 1960, Henri Alleg s'évade de la maison d'arrêt de Rennes en octobre 1961 et réussit à regagner Alger en avril 1962. En février 1973, il est devenu membre de la rédaction du journal « Humanité ».

Arrêté à Alger lors d'opérations de maintien de l'ordre, Maurice Audin est mort le 21 juin 1957, après plusieurs interrogatoires accompagnés de tortures. Evadé et disparu selon les autorités militaires de l'époque, Maurice Audin aurait été, selon divers témoignages, étranglé par un officier. Aucun tribunal n'a jamais en à connaître le fond de l'affaire en raison de diverses péripéties et de l'amnistie.

Alger. — Le représentant de l'Inde, parmi les quelques cent cinquante délégations officielles arrivées à Alger pour les cérémonies du 1^{er} novembre, a regagné New-Delhi mercredi après l'annonce de l'assassinat d'Indira Gandhi, présidente du mouvement des non-alignés, qui a jeté une ombre sur un anniversaire que les autorités entendaient célébrer dans la liesse générale.

Le président Bourguiba et un grand nombre de ministres étrangers assistent néanmoins ce jeudi à un important défilé militaire sur l'ancienne « route moutonnaire », au bord de la mer, qui devrait être suivi de réjouissances populaires et d'une réception officielle de tous les invités.

M. Claude Cheysson a été un des derniers à arriver à Alger mercredi soir en compagnie de M. Claude Estier. Il avait été précédé par M. Lionel Jospin, représentant le Parti socialiste, et par M. Gaston Plissonnier, délégué par le Parti communiste. Le ministre des relations extérieures devrait regagner Paris vendredi, après avoir déposé une gerbe à l'ancien cimetière européen de Saint-Eugène, imitant en cela le geste de M. Barre, invité à Alger quelques jours plus tôt.

Parmi les nombreux Français invités personnels de l'Algérie, il y a M. Henri Alleg, la veuve de Maurice Audin (1) et plusieurs avocats du FLN.

L'Afrique et les pays arabes sont venus en force. M. Yasser Arafat est à la Libye, avec laquelle Alger est pourtant en froid, a dépêché le commandant Jalloud, numéro deux libyen. Le Maroc, en raison de son aide passée aux nationalistes algériens, pouvait difficilement bouder l'événement. Il a envoyé son ministre des affaires étrangères, M. Be-

lakiz, sans qu'on sache mercredi si celui-ci accepterait de citer le numéro un du Front Polisario, M. Mohamed Abdelaziz, accompagné d'une délégation militaire.

L'URSS est représentée par M. Guilachevili, vice-président du Soviet suprême. Les États-Unis par M. Hodel, secrétaire à l'Assemblée.

Ces délégations ont pu trouver à leur arrivée dans le quotidien « El Moudjahid » un discours à la nation prononcé, ce n'était pas un hasard, mardi par le président Chadli, devant l'Assemblée nationale populaire. Le chef de l'Etat a exalté la mission du FLN.

« Parce que celui-ci était l'incarnation du peuple, a dit M. Chadli, il a pu détruire à la base la présence française en Algérie, formant ainsi une véritable marée montante représentant l'un des mouvements les plus importants de l'histoire de la décolonisation, qui a ébranlé l'ensemble des systèmes sur lesquelles s'appuyaient les instruments de la colonisation en Afrique ».

L'indépendance de l'Algérie, avec ses frontières héritées de l'ère coloniale, « n'est due ni à la générosité de quiconque ni à l'abandon par un quelconque pays. La victoire a été acquise grâce à l'unité des serres et aux sacrifices consentis par le peuple, au point qu'il n'existe pas un pouce de la terre algérienne qui n'ait été arrosé du sang des martyrs, ou qui n'ait été le théâtre d'une scène de torture ou de combat ».

Le président Chadli a rendu hommage à la Tunisie et au Maroc, « qui ont manifesté à notre égard une solidarité dont nous garçons à jamais le souvenir ». Mais il a ajouté que

AFRIQUE

République sud-africaine TROIS ADOLESCENTS NOIRS ONT ÉTÉ TUÉS DANS LA RÉGION DE PORT-ELIZABETH

La nouvelle flambée de violence qui a éclaté mardi 30 octobre dans la région de Port-Elizabeth a fait au total trois morts parmi les manifestants noirs.

Un adolescent de seize ans a été tué à New-Brighton, un autre, âgé de quatorze ans, a été retrouvé mort dans une ruelle de Grahamstown ; le troisième, âgé également de quatorze ans, avait été mortellement blessé à Kwa-Zakhele. Dans ces trois localités, les forces de l'ordre sud-africaines sont intervenues pour disperser des manifestants, tirant des balles de caoutchouc.

Dans la seule matinée de mercredi, la police a déclaré être intervenue à six reprises dans les cités-dortoirs implantées autour de la ville portuaire de Port-Elizabeth.

D'autre part, le ministre français des relations extérieures a fait savoir mercredi que la France ne peut étudier les demandes d'asile et d'assistance des six dirigeants anti-apartheid - dont trois sont encore réfugiés au consulat de Grande-Bretagne à Durban - tant que les recours judiciaires n'ont pas été épuisés.

Cette décision du Quai d'Orsay fait suite à une annonce par les avocats de six dirigeants du Front démocratique uni selon laquelle la France a rejeté les demandes d'asile qui lui ont été présentées fin septembre (le Monde daté 28-29 octobre). - (AFP, Reuter.)

PROCHE-ORIENT

Liban POUR L'ÉVACUATION DES TROUPES ISRAËLIENNES

Des négociations s'ouvriront le 5 novembre entre Jérusalem et Beyrouth

Nations Unies (New-York) (AFP) - Les négociations israéliennes et libanaises entamerées jeudi prochain, 5 novembre, en terrain neutre, et sous l'égide de l'ONU, des négociations sur le retrait des forces israéliennes du Liban du Sud et sur des accords de sécurité entre les deux pays, a annoncé mercredi soir, 30 octobre, un porte-parole de l'ONU.

Ces pourparlers, dont le secrétaire général de l'ONU, M. Javier Perez de Cuellar, a pris l'initiative, se dérouleront au quartier général de la force intermédiaire des Nations unies au Liban du Sud (FINUL) à Nabhoura, près de la frontière libano-israélienne.

Le communiqué annonçant l'initiative de M. Perez de Cuellar, qui a été approuvée par les gouvernements libanais et israélien, est resté volontairement vague dans sa formulation. Les deux parties n'ont en effet pas le même point de vue sur les modalités des pourparlers, dont on ignore encore à quel niveau exact ils se dérouleront. De source informée à l'ONU, on s'attend à ce qu'Israël et le Liban envoient des officiers supérieurs à Nabhoura.

Une telle éventualité aurait pu entraîner un vide dangereux au Liban du Sud. Selon les mêmes sources, cette menace volée aurait pesé lourd dans la décision libanaise de Damas, croit-on savoir - d'accepter les négociations dans le cadre proposé par l'ONU.

LES RÉACTIONS

L'Association des combattants de l'Union française (anciens d'Indochine et d'Afrique du Nord), que préside le colonel Jean Gardes, a adopté le 28 octobre, une motion déclarant : « Comme elle l'avait manifesté en 1979, lors du vingt-cinquième anniversaire de « la Toussaint sanglante » en Algérie, l'Association des combattants de l'Union française exprime sa plus vive indignation devant la décision du gouvernement de s'associer, par la présence d'un de ses membres, aux festivités nationales du 1^{er} novembre 1984 à Alger ».

Désaccord chez les socialistes néo-rocardiens sur le voyage de M. Cheysson. — La prise de position de M. Alain Richard, membre du comité directeur du PS, député du Val-d'Oise, membre du courant AGIRS (néo-rocardiens) selon lequel le voyage de M. Cheysson « n'est pas nécessaire » et constitue « une indécence », (le Monde du 30 octobre), suscite des remous au sein de ce courant du PS. M. Marc Chesnot, membre du comité directeur, estime que cette déclaration « va à l'encontre du sentiment de la grande majorité des militants d'AGIRS ». M. Joseph Menga, député néo-rocardien de Seine-Maritime, est lui aussi en désaccord avec M. Richard.

M. Joseph Ortiz, président de la Fédération pour l'unité des réfugiés et des rapatriés (FUR) estime que la participation de M. Cheysson aux cérémonies d'Alger « est non seulement une provocation et une grave injure à l'égard des Français d'Algérie de toutes confessions mais encore une atteinte à la dignité de la France ».

Tchad TRIPOLI AFFIRME QUE SES TROUPES ONT ÉVACUÉ FAYA-LARGEAU ET FADA

L'agence de presse libyenne Jana a annoncé, mercredi 31 octobre, que « les éléments de soutien libyens au GUNT » qui étaient demeurés à Faya-Largeau et Fada ont maintenant quitté les deux grandes palmiers du nord du Tchad. Jana ne précise pas si les unités de Tripoli ont simplement évacué ces deux localités ou si ce retrait concerne aussi les autres bases situées au nord du seizeième parallèle (une douzaine en tout). L'agence officielle libyenne pas non plus si cette évacuation concerne à la fois les troupes de l'armée régulière libyenne et celles de la légion islamique, qui était présentes dans la région.

Tripoli a, d'autre part, accusé le président tchadien, M. Hissène Habré, d'être responsable de l'échec de la conférence de Brazzaville. L'agence Jana a rendu public un communiqué du bureau populaire libyen pour les liaisons extérieures, le 29 octobre, dans lequel elle démentait notamment : « Toutes les tentatives qui sont faites en faveur de la réconciliation nationale au Tchad se heurtent au refus et à l'obstination du rebelle Habré et de sa clique ». Enfin, à Paris, M. Roland Dumas, porte-parole du gouvernement, a déclaré mercredi, à l'issue du conseil des ministres, que la France « n'a pas de rôle à jouer » dans la situation intérieure au Tchad, où le désengagement des forces en présence se poursuit « de façon à peu près normale ».

M. Henu maintient la thèse officielle sur l'attentat contre le poste français du Drakkar à Beyrouth

A l'Assemblée nationale, le ministre de la défense, M. Charles Henu, s'en est tenu, mercredi 31 octobre, en réponse à la question d'un député socialiste, à la version officielle sur les circonstances de l'attentat du Drakkar, cet immeuble de Beyrouth dans lequel cinquante-cinq soldats français ont trouvé la mort, il y a un an, à la suite d'une explosion.

Sans le citer nommément, le ministre s'en est pris à un témoignage, paru dans le Figaro-Magazine, du père de l'un des victimes, selon lequel le gouvernement français, à l'époque, a menti en affirmant que l'attentat avait été causé par un terroriste conduisant un camion piégé. Selon ce témoignage (le Monde des 27-28-29 octobre), il se pourrait que le Drakkar ait été au préalable miné par les services secrets syriens et que l'explosion ait été commandée à distance.

« J'ai eu à connaître de trois enquêtes », a précisé M. Henu, deux diligentées par les autorités judiciaires françaises et la troisième par le commandement français. « Ces trois enquêtes aboutissent à la même conclusion. Nos soldats ont été lâchement assassinés le dimanche 23 octobre 1983, quel-

ques instants après des soldats américains. Les mêmes agresseurs ont employé les mêmes moyens au même moment. Une camionnette chargée de 250 à 300 kilos d'explosifs est venue exploser au bas de l'immeuble du Drakkar, qui s'est effondré. Il y a eu des témoins oculaires qui ont déposé sous serment, et des coups de feu ont été entendus. J'ajoute que les attentats ont été revendiqués et que les noms des auteurs présumés ont été publiés dans la presse de l'époque », a conclu le ministre de la défense, après avoir indiqué qu'il se refusait à se prêter « à l'exploitation indigne à laquelle certains se livrent et qui les déconcentre ».

À Palais-Bourbon, le RPR avait annoncé la veille son intention de demander, si possible en accord avec l'UDF, la constitution d'une commission d'enquête parlementaire pour que soit recherché la vérité. Le porte-parole du gouvernement, M. Roland Dumas, avait alors fait « ce comportement, qui est d'attente plus déplorable que la haine politique peut être aveugle au point de sembler ignorer l'événement lui-même pour en poursuivre l'exploitation ».

Israël M. UZI BARAM A ÉTÉ ÉLU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU PARTI TRAVAILLISTE

(De notre correspondant.)

Jérusalem. — Le Parti travailliste israélien s'est choisi un nouveau secrétaire général. M. Uzi Baram, quarante-sept ans, l'a emporté de justesse, mercredi 31 octobre, par 358 voix contre 352, sur son principal concurrent, M. Michael Harish. Les deux autres candidats qui briguaient les suffrages du comité central, M. Gideon Ben Israël et Shaul Ben Shimon, sont largement distancés. Ils représentaient la centrale syndicale Histadrout.

M. Baram est un proche de l'ancien président M. Navon, qui le soutenait officiellement, et passe pour un « colombe ». Dirigeant du Parti travailliste à Jérusalem, il ne semble pas bénéficier du soutien du premier ministre M. Shimon Peres. Tout en conservant une attitude d'neutralité, ce dernier était plutôt favorable à M. Harish. Le nouvel élu remplace à son poste M. Haim Bar Lev, secrétaire général pendant six ans et ministre de la police dans l'actuel gouvernement d'union nationale.

J.-P. L.

Soudan Les tractations pour la libération de deux otages français continuent

Paris, en compagnie « d'autres gouvernements concernés », avait déployé « depuis de longs mois, avec opiniâtreté », des efforts pour trouver une solution au problème, ajoutant que « toutes les voies ont été et seront systématiquement explorées ».

D'avantage que la discrétion, la société des Grands Travaux de Marseille (GTM) préfère observer une certaine forme de mutisme. « Dans l'intérêt même des otages (qui étaient employés par GTM), affirme un communiqué diffusé le 31 octobre, il est préférable de ne faire aucun commentaire dans les circonstances actuelles ».

[M^{me} Jacques Mégeard, avocat des deux otages français - MM. Michel Dupire et Yves Parisse, - qui déplore « le mur de silence » qu'a élevé la GTM, se félicite de la loquacité de M. Steven Bank, porte-parole des rivaux, les militaires de l'Armée populaire de libération du Soudan. Ce dernier a révisé à Londres, le mercredi 31 octobre, qu'une réunion aura lieu à la mi-novembre à Addis-Abeba entre les représentants de son mouvement et ceux de la GTM. La société française refuse de confirmer ou d'infirmer cette nouvelle, somme toute encourageante dans la mesure où elle indique que les tractations se sont pas dans l'impasse. - E.R.]

La France déploie tous ses efforts pour amener la libération de deux Français enlevés au Soudan du Sud, a indiqué, le mercredi 31 octobre, le porte-parole du ministère des relations extérieures. Il a précisé que le Quai d'Orsay « n'a pas cessé d'être en contact avec les épouses des deux Français, qui travaillent pour les Grands Travaux de Marseille quand ils ont été enlevés par des opposants armés au régime du président soudanais Gaouf Nemsiry ».

« La situation est extrêmement difficile et délicate (...) et nous n'avons cessé de prendre les contacts les plus divers et d'explorer toutes les voies appropriées dans les domaines diplomatique, politique, humanitaire et personnel », a souligné le porte-parole, sans toutefois donner d'autres détails sur ces contacts. Il a aussi insisté sur la « discrétion » qui doit être observée pour mener à bien cette affaire « douloureuse et difficile ».

M. Jean-Michel Baylet a, lui aussi, insisté sur la nécessité d'observer dans cette affaire la « discrétion condition même de l'efficacité ». Répondant, à l'Assemblée nationale, à une question posée par M. Charles Miossec (RPR-Fédération), le secrétaire d'Etat auprès du ministre des relations extérieures a déclaré que

A TRAVERS LE MONDE

Égypte

LE SORT DE CHENOUDA III. — Selon l'hebdomadaire de gauche « Al-Ahali », le patriarche Chenouda III serait libéré et rétabli dans ses fonctions de chef de l'Église copte orthodoxe, à la mi-novembre. Mis en résidence surveillée dans un monastère, en septembre 1981, après avoir été accusé par l'ancien président Sadate d'avoir incité à la « haine intercommunautaire », Chenouda III aurait été informé cette semaine de l'intention du président Mubarak d'émettre un décret pour le réhabiliter. - (UPI.)

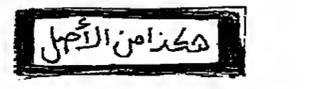
Grande-Bretagne

ÉCHEC DES NEGOCIATIONS AVEC LES MINISTRES. — Les négociations entre le syndicat des mineurs britanniques (NUM), en grève

international de la Croix-Rouge (CICR) a annoncé, mercredi 31 octobre, que le docteur Markus Müller, de nationalité suisse, et trois touristes (un couple d'Américains et une Britannique), faits prisonniers par les maquisards du Front populaire de libération du Tigre (FPLT) depuis le 19 octobre, ont été libérés mercredi. Ces quatre personnes, ainsi que six autres Occidentaux - qui restent prisonniers des maquisards éthiopiens - avaient été capturés lors de la prise de la ville de Lalibela (située à 450 kilomètres d'Addis-Abeba) par le FPLT. - (AFP, Reuters, AP.)

URSS

M. GROMYKO A RECU L'AMBASSADEUR DES ÉTATS-UNIS A MOSCOU. M. Hartman, mercredi 31 octobre, à la demande de ce dernier. L'entretien, qui a porté sur « les relations soviéto-américaines et certains problèmes internationaux », selon l'agence Tass, est le premier contact à ce niveau entre les deux pays depuis la visite de M. Gromyko à Washington en septembre. - (AFP.)



16. Le feuilleton de Bertrand Poirot-Delpech : « l'Aventure littéraire du vingtième siècle », d'Henri Lemaître. 14. Lettres étrangères : les fables d'Erich Fried, maître à penser des jeunes Allemands. 15. Enquête : en bibliobus sur les routes de l'Ardèche ; à l'hôpital, la guérison par les livres. 16. Essais politiques : les chemins de Michel Jobert ; les soupirants de l'Elysée.

Le Monde des livres

L'éclat secret de Jean Paulhan Les mystères de la raison

Il y a cent ans, naissait Jean Paulhan. Cette éminence grise de nos lettres conjugait l'état d'alerte et l'état de merveille.

Par Roger JUDRIN

Ni la religion, ni la philosophie, ni la science, ni la sagesse, ni la poésie, ni le roman, ni la politique, ni la peinture, ne fixèrent le dard oblique et patient de l'abeille sans ruche que fut Jean Paulhan. Mais il nous a laissés de sa longue vie le miel sauvage de sa curiosité.

Paulhan songea, dès ce moment, à se passer quelquefois des auteurs pour penser à ce qu'ils avaient dit tout autrement qu'ils avaient pensé le dire.

Le cercle magique

Le bureau de la Nouvelle Revue française devint le creuset de cette inépuisable étude.

Il était donc né pour la critique. Elle serait facile si elle n'était un art et l'un des plus difficiles. Car mieux on comprend, plus on s'étonne d'avoir cru comprendre. La clarté est assez mystérieuse pour n'étonner que les gens d'esprit; et obéir à l'esprit, c'est ne jamais se contenter du sien.

Paulhan n'était point du tout le Père Joseph d'un Richelieu de théâtre. L'ascendant qu'il eut, par degrés et par moments, sur le Versailles des lettres ne relevait pas des sortilèges. Il était le bourreau d'un travail dont on ne voyait jamais la victime. C'était un lecteur assidu, ponctuel et rapide. Exact et court, il ne parlait guère que par la plume. Il persévérait dans la netteté de ses jugements et il revenait rarement sur une opinion qu'il s'était faite, mais jusque dans ses billets, il assaisonnait de grâce et de politesse la nécessité des refus.

Jean Paulhan naquit de lui-même et des proverbes madécasses. Il était tombé de Paris dans une île - Madagascar - où, comme chez les bergers de Virgile, l'a-propos du joueur le plus habile à jeter des adages à son adversaire valait par les mots la querelle. La nouveauté de ces duels et l'extraordinaire autorité des phrases faites engageaient le jeune Français à les traduire, c'est-à-dire à en rafraîchir le sens par la nudité du détail. Jean Paulhan s'aperçut que la beauté des fleurs dépendait beaucoup moins d'elles-mêmes que du bou-

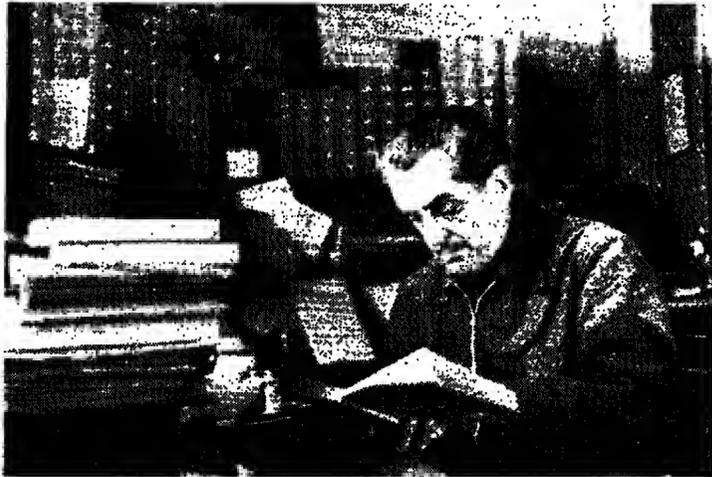
Ce n'était pas assez que d'être laborieux et taciturne pour gouverner avec élégance une cour de bons bœufs. Paulhan n'était pas leur rival. Il ne publiait que de petits livres et de peu d'écho. Il avait cinquante-sept ans lorsque

l'un d'eux fit du bruit. Le gros du troupeau considérait son berger comme un lecteur qu'on ne lisait pas. Or les hommes s'attachent à des maîtres qui sont à leur dévotion. Ils révérent dans Paulhan, sous le nom d'éminence grise, une importance qui ne brillait pas trop. Les charmes de la personne effaçaient presque l'auteur. On attendait de sa discrétion qu'elle opérât des miracles.

La revue devait alors sa force à son schisme clandestin. Elle n'était pas la boutique de la maison qui la payait. Elle était libre de ne pas l'être avec excès. L'empire indiscret de Camus et de Malraux ne jetait pourtant pas la faux dans la moisson de contrebande, et dans la collection partielle, où s'exprimait le quant-à-soi des sectateurs.

Il est vrai que la doctrine de Paulhan n'était pas favorable à la courte vue des gagners d'argent. Puisque, disait-il, les bons livres se vendent mal et que les mauvais sont passagèrement lucratifs, le profit rapide qu'apportent les rogatons doit financer le garde-meuille des chefs-d'œuvre à débit tardif.

Paulhan avait la patience de ne pas trop vouloir ce qu'il voulait et de monter en croupe derrière lui-même. Point d'idée pure qui ne s'enfonçât dans un sentiment qu'elle se dissimule en qu'elle nous cache. Les logiciens accomplis, faute de la tâche obscure qui nous permet de voir, sont conduits comme Anguste



HENRI CARTIER-BRESSON (Magnum)

Comte à perdre quelquefois la tête. Les feux d'artifice ont besoin de l'obscurité, comme un grand poème a besoin de son ombre.

Paul Valéry avait souhaité réduire la poésie à la poétique. Jean Paulhan eut l'ambition de réduire les idées à leur gram-maire.

Il fut un peu guéri de son outrecuidance dogmatique moins par une aversion bugenote que par une infatigable curiosité qui ne rejetait rien de ce qui l'avait surpris. De là nous devons conclure à la liste incroyablement hétéroclite des auteurs dont Paul-

han fut l'éperon ou le frein, le prophète ou l'accoudeur. L'étude du langage le sollicitait à écouter toutes sortes de voix.

l'amant des mots d'avec l'amoureux des idées.

Ainsi, tant par son goût hospitalier que par sa conduite flexible et sévère à l'égard des ouvrages, Paulhan fut une manière de Fénelon, cependant que par la fermeté ingénieuse de sa phrase, il fut l'un de ces écrivains dont Boileau disait qu'ils sont toujours plus beaux, plus ils sont regardés. S'il habillait des jeux ironiques de la modeste son goût violent de scandale, il n'a que par boute-feux interposés déclaré la guerre aux formes reçues du langage.

(Lire la suite page 13.)

L'homme séduit par la lune

Par J. M. G. LE CLEZIO

Ce voyageur discret et secret, que le temps cherche à nous cacher davantage, peut-être le plus secret de nos écrivains, voici qu'il sait nous surprendre encore, dans sa légende d'éternelle jeunesse. Ceux qui l'ont approché et aimé, qui ont lu avec passion ses textes courts, moqueurs, violents, en même temps éclairés d'une tendresse si fine, d'une si sincère compassion, ceux qui ont entendu sa drôle de voix d'oiseau, qui ont senti son regard mobile, inquiet, ceux-là ne peuvent croire à l'éloignement du temps (à l'oubli), et ils voudraient penser à Jean Paulhan comme à l'incarnation de l'éternelle jeunesse.

Oui, c'est ainsi qu'apparaît vraiment Endymion, l'homme séduit par la lune, comme l'appelle Robert Graves. Rêveur avant tout, comme les amoureux et les accablés, mais avec pourtant cette violence irréfléchie, cette folie qui fait courir derrière des chimères, qui conduit vers l'inconnu, vers un nouveau langage que les autres hommes ont difficulté à comprendre.

Il y a chez Jean Paulhan ce goût adolescent pour l'exploration. Pour lui, l'art, la poésie ne sont pas différents des autres mystères du réel. Ce sont des domaines à découvrir, pour en rapporter, comme Cendrars voulait, l'or qui fait rêver et vivre les hommes. Aussi

par désir du nouveau, pour jouir le premier de l'émerveillement que donne ce que l'on ne connaît pas encore. C'est dans la poésie que Paulhan trouve cet émerveillement, dans la parole presque mythique de Lautréamont, mais aussi dans la force pure du langage tel qu'il est donné à chacun à sa naissance.

L'émotion tremble derrière chaque mot

C'est ce Paulhan que j'aime et qui m'émotionne, celui qui avec une sorte de nonchalance respectueuse (pour ne pas troubler notre émotion par sa ferveur) nous donne à entendre les Hain-tenys, qui sont les plus beaux poèmes du monde. Nous donne à entendre ce qu'est la vraie poésie, non pas son rôle ni ses recettes esthétiques, mais sa force, son pouvoir.

La recherche de Paulhan est celle d'un langage. Si, avec moquerie, il s'en prend aux truquages et aux artifices des rhétoriciens « écrivains », comme à l'a-peu-près des expressions populaires, c'est pour mieux discerner ce qu'est la poésie pure. L'émotion tremble derrière chaque mot, chaque image du réel, et seule une magie peut la révéler. Nous rendre attentifs, nous guérir de notre surdité et de notre courte vue. Ce qui est admirable chez Paulhan, c'est comme il dit tant en si peu de paroles; il y a quelque chose d'oriental (c'est-à-dire de parfait) chez cet adolescent impatient qui scrute le monde.

Georges Perros (dans la belle Correspondance avec Paulhan) parle bien d'un « Hokusai malgache », et c'est en effet ce que nous fait voir la lumière des Hain-tenys : le monde violent, bref comme un éclair dans la nuit.

La passion de Paulhan, c'est également le scepticisme, ce regard ironique qu'il porte sur la société humaine, sur ses petits travers, sur ses grands crimes. C'est ainsi que j'imagine le regard d'Endymion, baigné de froide clarté lunaire, loin déjà du monde terrestre, mais sachant qu'il « n'existe rien de simple. La vérité a une part de faux comme le bon parfum une part de skatol, comme les bonnes mathématiques une part d'absurdité ».

Malgré son scepticisme, Paulhan reste un explorateur de poésie. Pour cela, il est un homme amoureux, l'homme séduit par la lune. Il garde en lui ce charme (la magie lunaire), et c'est toujours la passion qui le porte vers les autres hommes, vers Perros, vers Thomas. Peu d'hommes ont montré pareille fidélité, aux autres et à soi-même. Fidélité à une idée haute du langage et de la littérature. Fidélité à l'esprit de la NRF. Fidélité à la vérité, à une recherche. Pour cela, comme Bousquet et comme Queneau, Paulhan est parmi nous, il ne nous quitte pas. La jeunesse de l'homme séduit par la lune est éternelle, elle nous fait voir la nouveauté et la passion, qui sont en nous, comme un autre monde.

Gomez Arcos

Et Gomez-Arcos créa la femme... au plus sombre de l'âme humaine, avec une écriture qui renverse par sa puissance visionnaire, par sa charge enragée.

André Clavel / Le Matin

75 F

S E U I L

A LA VITRINE

NOUVELLES

Le premier texte

d'André de Richaud

En 1927, alors âgé de dix-huit ans, André de Richaud publiait son premier livre, *Comparses*, que rééditant, aujourd'hui, les éditions Le temps qu'il fait. On retrouve, sans surprise, dans cette nouvelle, les qualités d'écriture et les interrogations meurtries de cet écrivain qui fit de son corps une écriture.

Dans un village de Provence, la femme chargée d'annoncer les morts a été surnommée « la Paix » par les villageois. La vie, rythmée par les exigences des saisons, y serait sereine sans la présence d'un jeune aveugle que « le laideur des choses » n'atteindra jamais.

L'adolescent passe ses journées à retracer dans sa mémoire « les miettes de vie qu'il a pu saisir, comme ces enfants qui colorient la même image jusqu'à ce qu'elle ne soit qu'une tache boueuse et imprécise ».

André de Richaud poussait la vérité dans ses écrits jusqu'à décrire les personnages qu'il avait modélisés à son image. La mort, seule, trouvait grâce à ses yeux. Ce poète savait gré à la « grande fauchée » de ne manifester aucune répugnance devant ceux qui s'offrent à elle. — P. D.

* *COMPARSE*, d'André de Richaud, Le temps qu'il fait (20, rue de Cloc, 16100 Cognac), 76 pages, 45 F.

ROMANS

Ecartèlements

Essayiste, variété pamphlétaire, désireux de tout dire, Grégoire Dubreuil sacrifie parfois un peu trop dans ce premier roman à son penchant au déclin d'une belle histoire. Celle d'un homme revenu de tout, qui veut un Ailleurs et se débat entre le néant et Dieu, les délices de la solitude et les voluptés de la vie à deux ; un homme de notre temps écartelé entre la nostalgie de son passé et son impuissance à construire l'avenir.

Bien campés, authentiques dans leurs faiblesses ou leurs quêtes, pittoresques sans être caricaturaux, les personnages de Grégoire Dubreuil nous donnent une fidèle image de nos troubles, qu'on se sente individu ou citoyen. Quand il résistera à son érudition, l'auteur sera sans doute un romancier à ne pas négliger. Bien des pages de ce récit d'un voyage au bord du gouffre de la mort le prouvent. — P.-R. L.

* *LA JEUNESSE EST LENTE A MOURIR*, de Grégoire Dubreuil, La Table ronde, 244 p., 79 F.

Dans le sillage

de Stefan Zweig

Un joli tour de force, celui que vient de réussir une psychanalyste parisiennaise, Jacqueline Rousseau-Dujardin, et qui consiste à transposer de nos jours la palpante nouvelle de Stefan Zweig : *Vingt-Quatre Heures de la vie d'une femme*.

« Je quitte ici mon terrain habituel d'écriture et m'aventure dans la fiction », annonce trop modestement Jacqueline Rousseau-Dujardin avant d'explorer sa reconquête à Zweig. Gageons que rien n'aurait autant intrigué l'illustre romancier autrichien que cet écho lointain et féminin d'un récit qui, déjà, fascine Freud. — R. J.

* *L'EXCURSION*, de Jacqueline Rousseau-Dujardin, éditions Anabier, 120 p., 42 F.

Maréchal

nous voilà !

La mort du bien-aimé maréchal Staline laisse, en 1953, des dizaines de millions d'orphelins désespérés. Sans la présence du « Grand Pédagogue », l'avenir redouté s'annonçait bien sombre !

Ont collaboré à cette rubrique : Bernard Allot, Mameïce Arrouy, Alain Bosquet, Geneviève Briseac, Pierre Drachlins, Roger-Pol Droit, Claudine Escoffier-Lambotte, Frédéric Gaussen, Gilette Gaitard-Arniste, Roland Jaccard, Serge Koster, Pierre-Robert Leclercq et Raphaël Sorin.

Joanna Andressco se sert de cet événement pour faire souffler un vent de dérision dans son roman. L'héroïne de *Discours sentimentale* habite un pays de l'Est indéterminé dans lequel, tous les matins, elle antonnie avec ses camarades l'hymne de l'Union de la jeunesse des villages.

« Avec le parti en campagne Nous fracassons les montagnes Notre parti sans faille Nous dirige vers l'avenir. »

Le décès du dictateur permettra à la population de se défaire sous l'œil attentif du responsable au *chagrin*, à qui le Parti reprochera plus tard de ne pas avoir indiqué à ses ouailles si elles devaient exprimer leur peine en criant ou en se taisant !

Joanna Andressco dépeint ironiquement ces régimes dans lesquels les larmes se planifient. — P. D.

* *DISCOURS SENTIMENTAL*, de Joanna Andressco, La Table Ronde, 215 p., 79 F.

Un livre

pour deux plaisirs

Scénario tiré d'un roman, et vice versa, on connaît. Ce qu'André Stil annonce comme un nouveau genre ne prête cependant pas à confusion. Ni roman ni scénario, son télé-roman est, dans la forme, vraiment une innovation. Et pas seulement parce que les deux verticales traditionnelles (dialogues et mise en scène) sont une unique horizontalité, surtout parce que, but et réussite de l'entreprise, on voit. Placé derrière la caméra, complice et parfois confident des comédiens, le lecteur porte en effet un regard neuf sur le récit et l'écriture, cette dernière forte de la conviction obligée et rituelle, ici, du patois de Ch'Nord.

Ceux qui se souviennent de l'émouvante et zélonnée histoire du gars des corons devenu boxeur (sur Antenne 2, en 1973) la retrouveront, très vivante et imagée par le mot ; les autres la découvriront en s'offrant, par la trachéotomie du livre, le double plaisir d'une bonne « soirée-télé » et d'un bon « moment-roman ».

* *LE PETIT BOXEUR*, d'André Stil, Messidor temps Actuels, 116 pages, 60 francs.

Un chef-d'œuvre

érotique

Guillaume Apollinaire, aidé par Blaise Cendrars, traduit l'un des sommets de la littérature érotique, les *Mémoires d'une chanteuse elle-même*. On le vendait autrefois sous le manteau, à Genève, il a été souvent réédité. Les éditions Encre en donnent une version complète, revue et corrigée, avec la préface d'Apollinaire et une présentation de Joëlle Losfeld.

L'auteur inconnu des *Mémoires* avait-il (ou elle) lu les romans de Sade ? Moins intellectuelle que Juliette, l'héroïne de ces aventures où brilla « l'incandescence de la chair » (Jean Schuster), brûle aussi la morale commune. « Au royaume de l'amour et de la volupté », la chanteuse tire

de ses hurlements de plaisir des leçons sans équivoque. — R. S.

* *LES MÉMOIRES D'UNE CHANTEUSE ALLEMANDE*, Encre, 221 p., 98 F.

L'humour

de Lionel Rocheman

Comédien et chanteur, Lionel Rocheman manifeste dans ses livres la même humeur tendre que sur les scènes des théâtres. Après avoir recueilli les souvenirs de sa mère (1), cet auteur raconte, aujourd'hui, dans *Le Belle Age*, les aventures, pendant l'occupation nazie, de Joseph Schenkel, un adolescent juif dont la vie recoupe sur bien des points la sienne.

Le narrateur, qui se définit comme un « joyeux pessimiste », est autant préoccupé par son éducation sentimentale que par la présence des troupes allemandes à Paris. Lionel Rocheman suggère l'horreur plutôt qu'il ne la décrit. Sa plume grince mais ne gémit pas !

L'auteur excelle dans les portraits, mais se montre moins à l'aise quand il évoque des faits historiques ou les personnalités de Laval et de Pétain.

L'ombre du père de Lionel Rocheman plane sur tout le livre. Ce père « inachevé », mort à Auschwitz en 1942, à qui il dédie tous ses éclats de rire. — P. D.

* *LA BELLE AGE*, de Lionel Rocheman, Encre, 340 p., 75 F.

(1) *Devenir Cécile* (Ramsay).

Gérard Bonal

et la jalousie

Deux femmes, autour d'Alain, et une absence. A la première, éphémère et paralysée, Alain parle, se parlant à soi-même et s'interrogeant, tout en invoquant son enfance auprès de cette grand-mère charmante, une ancienne cocotte plaine de fantaisie. Avec la seconde, sa mère, forte personnalité, il joue au chat à la souris. C'est à celui qui gagnera, disent les moins possible, deux pudiques affrontés qui s'aiment, ont besoin l'un de l'autre, mais se feraient arracher la langue plutôt que de l'avouer.

L'absence, qui n'apparaît qu'en creux, dans le seul esprit du narrateur, c'est la dernière maîtresse en date, le dernier fruit d'une cueillette abondante, un fruit qui, cette fois, ne se laisse pas croquer tout entier. « Elle » a un autre amant. C'est à celui qui gagnera, disent les moins possible, deux pudiques affrontés qui s'aiment, ont besoin l'un de l'autre, mais se feraient arracher la langue plutôt que de l'avouer.

* *LE PETIT BOXEUR*, d'André Stil, Messidor temps Actuels, 116 pages, 60 francs.

DERNIÈRES LIVRAISONS

● *DE SARTRE A FOUCAULT*, tous ceux qui comptent dans la vie intellectuelle, artistique, politique, ont eu l'occasion d'être interviewés par le *Nouvel Observateur*. La célèbre hebdomadaire a réuni près d'une cinquantaine de ces entretiens. Une dernière collaboration de la maison (venue de *France-Observateur*) fait les présentations. Parmi tous les noms prestigieux qui figurent au sommaire, celui qui lui paraît le mieux symboliser le combat mené par le *Nouvel Obs* de Jean Daniel est sûrement Soljenitsyne. (*De Sartre à Foucault. Vingt ans de grands entretiens dans le Nouvel Observateur*. Hachette, 430 p., 88 F.)

● *PIERRE JAKEZ-HÉLIAS* publie un nouveau recueil de quarante-cinq récits et légendes bretonnes qui fait suite au *Pays bigouden* et à *Vivre en Cornouaille*. Il y invite le lecteur à écouter « la sottise du sage ou le sagesse du fou ». (Pierre Jakez-Hélias : *Cortes du vrai et du semblant*; illustrations originales de Pierre Péron. Julliard, 282 p., 120 F.)

● *STERNE*, salué en son temps par Voltaire, est considéré comme l'un des écrivains les plus originaux du dix-huitième siècle. Jean-Claude Dupas, à la lecture du *Voyage sentimental en France et en Italie*, montre que seule la posture du *vis-à-vis* convient à son écriture et met en évidence tous les jeux qu'implique cette opération. (Jean-Claude Dupas : *Sterne ou le vis-à-vis*. Presses universitaires de Lille, 126 p., 65 F.)

● *CELLE QUI FUT L'ÉPOUSE DE MAO ZEDONG* et mit en œuvre sa révolution culturelle est aujourd'hui en prison où alla confonction des poupées de chiffons. Ross Terrill, sinologue à Harvard, a brosse une biographie de la terrible Jiang Qing, pour laquelle il a obtenu des témoignages directs et bénéficié de dossiers inédits d'Edgar Snow. (Ross Terrill : *Madame Mao*, traduit de l'américain par Claude Yelnick. Ramsay, 398 p., 99 F.)

● *IL ME SEMBLE AVOIR LA POLOGNE AGRIPPÉE A LA TÊTE DU PLUS LOIN OUE REMONTENT MES PROPRES SOUVENIRS...*, écrit Annie Daubenton. Journaliste, elle a suivi les événements polonais depuis août 1980. Elle publie, à partir de témoignages oraux, une contre-histoire qui invite autant à réfléchir sur la société polonaise que sur l'Occident. (Annie Daubenton : *La Pologne, un pays dans la tête*. Encre, 214 p., 79 F.)

● *LA FRESQUE TRAGIQUE ET SUBLIME DU PROCHE-ORIENT ACTUEL*, avec ses sectes d'un autre âge et ses conflits politiques ou armés bien de notre temps, nous est restituée par Hamid El-Chaoui, chercheur irakien qui a choisi depuis vingt ans de travailler en France au CNRS. Avec sa femme, la journaliste Annie Chabry (dont il a pris le nom pour pseudonyme : Laurent Chabry), il publient le fruit de leurs travaux. (Annie et Laurent Chabry : *Politiques et minorités au Proche-Orient : les raisons d'une explosion*. Meisnonneuve et Larose, 358 p., 125 F.)

● *POUR JEAN-PIERRE PÉRONCEL-HUGOZ*, « le processus qui, en un quart de siècle, a réalisé la quasi-éradication des Arméniens de leur sol ancestral est en marche au Liban, depuis 1975, pour les chrétiens de ce pays ». Notre collaborateur apporte des informations inédites en France sur ce drame d'une livre qui se veut aussi un plaidoyer en faveur du Liban. (Jean-Pierre Péroncel-Hugoz : *Une croix sur le Liban*. Lieu commun, 224 p., 75 F.)

● *CHRISTIAN BERNADAC*, pour mieux faire comprendre la réalité de l'horreur de la guerre dans les territoires de l'Est, a établi un dossier à partir d'interrogatoires, de témoignages et de documents de Nuremberg et d'autres procès de criminels nazis (Christian Bernadac : *Les Assassins, le Front de l'Est*. Editions France-Empire, 576 p., 88 F.)

● *RÉTRO L'ADULTÈRE ?* Il faut croire que non, puisque le journaliste branché André Halimi a ressenti la nécessité d'en faire l'apologie. Pour lui, l'adultère est une hygiène de l'âme et du corps, qui permet d'éviter l'encroûtement des désirs et la ruine de l'amour. Un remède contre le vieillissement. C'est aussi une façon de sauver le mariage, car, paraît-il, « de la même façon que l'homme a besoin de pain et de sel, il a besoin du mariage et de l'adultère ». (André Halimi : *Apologie de l'adultère*. Plon, Collection « Tribune libre », 178 p., 55 F.)

Nous savons que ces utopies toujours recommencées s'accomplissent dans des bains de sang. Nostalgique d'éternité, Cham s'échoue jusqu'à la mort à « montrer les limites de la puissance de Dieu ». Exilé de l'amour des siens et voué à la solitude du témoignage, il est peut-être le premier dissident scandaleux de notre mythologie. — S. K.

* *CHAM OU L'APPEL DES ORIGINES*, de Michel Anthoz, Flammarion, 228 p., 75 F.

Les signes de la fin

Antonin, Gaspard, Ondine... de tels patronymes annoncent le récit bucolique, les charmes sylvestres, les nymphes diaphanes et, en effet, on trouve dans ce livre « l'établissement voluptueux de la rivière » et « les ruzes entassées de givre ». Mais on y trouve aussi Hortense, musicienne fascinante à son lutrin ; Bjorn, villa atlantique et arsenal nucléaire ; Altamir étrange horloger dont la demeure est encombrée d'aquariums pleins d'anguilles, de vipères et de tritons. Mais on y trouve encore l'approche du troisième millénaire et la statue d'une Vierge réceptacle des catastrophes prochaines.

Pour lier cet hétéroclite ensemble, l'histoire d'un cinéaste venu pécher les extérieurs de son film et son amitié avec Gaspard le romancier de son amie Ondine. Pas négligeable, cette anecdote, mais moins importante que le propos : la montée des signes de la Fin, moins que l'admirable écriture — une des plus sensuelles qui soient — au service d'une histoire qui a sa part de fantastique, sans tomber dans l'irréel, et qui est non seulement une marche vers un drame inéluctable, mais également un chant aux corps, à l'amour sauvage et à la nature en équilibre avant l'ouverture des portes... pour un nouveau départ ? — P.-R. L.

* *LES PORTES DE L'APOCALYPSE*, de Philippe Le Guillou, Mercure de France, 250 p., 78 F.

APHORISMES

Les sarcasmes

de Philippe Bosser

Philippe Bosser est homme de tradition. Tous les deux ans, ce dresseur de mots nous régale, désormais, de ses réflexions et dégoûts. Chacun de ses livres est un bulletin de santé. Après les *Réveries de la phrase cédébatoire* (1) et la *Chanterelle* (2), cet écrivain « mortellement tempéré » nous propose *Miséricordes*, un petit volume de sarcasmes et de saillies.

Philippe Bosser pratique, avec délectation, « l'art d'être malheureux » mais se réserve, fort heureusement, dans ses aphorismes, les traits les plus rudes. Persuadé qu'il mourra à vingt ans alors qu'il confesse avoir dépassé la trentaine, ce Narcisse chagrin collectionne les ruptures et se considère comme un « missionnaire du néant ». « La grande peur du désespéré », écrit-il joliment, « c'est de se voir naturalisé par un suicide. »

Un savoureux « Dictionnaire hypnagogique » cité l'ouvrage. On y apprend que la rotule est le « casque d'or du genou féminin » et le pyjama « la tenue de combat de l'insomnieux ».

« Pas même Sacré ne viendrait à bout d'un Jacques Vaché », affirme Philippe Bosser qui écrit pour coloniser son ennui. — P. D.

* *MISÉRICORDES*, de Philippe Bosser. Le temps qu'il fait (20, rue de Cloc, 16100 Cognac), 68 pages, 54 francs.

(1) *Plasma*. (2) *Calligrammes*.

POÉSIE

Les entretiens

de Jacqueline Tanner

Née à Genève en 1943, Jacqueline Tanner est connue des spécialistes pour ses deux recueils de poèmes, *dancers*, *farvents et directs*, *Aurora pétrifiée* et *Mélanie la nuit*. Elle publie maintenant un ouvrage qui tient à la fois du roman et du poème, de l'aphorisme et de l'évocation un peu évasive, *la Maryssée*, c'est-à-dire l'odyssée de Maria, qui en est le personnage principal. On trouve ici une jeune femme qui, dans le monde des sensations, va à la découverte d'elle-même, des autres et d'un paysage. Comme elle tient de la fois, du symbole et aussi de l'être humain plus tangible, on ne peut — et on ne doit — la situer de manière définitive.

Pour bien nous persuader que Maria est une apparition symbolique — at post-symboliste — Jacqueline Tanner emploie un langage bien à elle : des fragments poétiques sans transition entre eux, pareils à des vers isolés, mais aussi des exclamations, des blancs, des points de suspension, tout un appareil destiné à la fois à entrevoir Maria et à la repérer au coin d'une phrase inachevée. La succession de ces ruptures donne une étrange impression de présence et d'absence, de réel et d'irréel, de sorte que, à travers les entretiens — concept qui convient ici et qui date de 1890 lorsque les symbolistes jouaient à soustraire aux lecteurs ce qu'ils leur présenteraient, à la manière de Mallarmé, — nous sommes condamnés à sans cesse nous interroger.

Nous découvrons véritablement Maria devant l'espace, la campagne, le cours d'eau, un lieu choisi. Nous le situons aussi face au drame de la vie et de la mort, de la paix et du tourment. Surtout, nous savons qu'elle aime Vior et qu'il va transformer sa vie.

Ce livre tout en filigrane, en allusion et en raccourcis lyriques, vibre d'une sorte de plénitude ajournée. Il ne ressemble à aucun autre et traduit une harmonie rare. — A. B.

* *LA MARYSSÉE*, de Jacqueline Tanner. Éditions de l'Air (2, avenue J.-J.-Mercier, Lausanne), 286 p., 95 F.

PHILOSOPHIE

Le parcours

de Michel Foucault

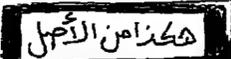
Malgré son importance, les travaux consacrés à l'œuvre de Michel Foucault demeurent relativement peu nombreux. La cause en est aisément repérable : derniers des ouvrages majeurs dont on saisit bien l'enjeu en les prenant l'un après l'autre, la cohérence de l'ensemble ou la courbe de l'évolution ne sautent pas aux yeux.

On lira avec d'autant plus d'intérêt ce volume dû à deux chercheurs américains, qui s'attachent de façon explicite à reconstruire, chronologiquement et conceptuellement, la psychologie de Michel Foucault. Ils situent son originalité dans une combinaison critique de l'herméneutique et du structuralisme, tout en esquissant les rapports de sa pensée avec celles de Nietzsche, de Heidegger ou de Wittgenstein.

Le volume est complété par deux brefs essais de Michel Foucault sur le sujet et la pouvoir et un entretien entre le philosophe et les auteurs à Berkeley en avril 1983.

Quelques semaines après la diffusion de ce grand penseur, il semble qu'on tienne sur son itinéraire intellectuel un ouvrage de référence. — R.-P. D.

* *MICHEL FOUCAULT. UN PARCOURS PHILOSOPHIQUE*, de Hubert Dreyfus et Paul Rabinow, traduit de l'anglais par Fabienne Durand-Bognart, Calligramme, Bibliothèque des sciences humaines, 370 p., 137 F.



DU LIBRAIRE

LA VIE LITTERAIRE

HISTOIRE

Retour de l'Ancien Régime

L'Ancien Régime, de Pierre Goubert, paru dans l'austère collection « U » d'Armand Colin...

Ces deux beaux volumes intitulés les Français et l'Ancien Régime...

Si la société d'Ancien Régime est morte de ne pas se transformer...

LES FRANÇAIS ET L'ANCIEN REGIME: tome I: La Société et l'Etat...

SCIENCES

D'aimables monstres mathématiques

En 1975 paraissait un livre étrange, où l'on dessinait des courbes bizarres...

Moins connu qu'un de ses oncles qui enseigna autrefois au Collège de France...

Les fractales ont fait leur chemin. Elles sont l'outil de travail des fabri-

cants d'images synthétiques, elles éclairent des travaux sur la catalyse chimique...

Une seconde édition de l'ouvrage vient de paraître. L'auteur a procédé à quelques coupes et adjonctions...

LES OBJETS FRACTALS, de Benoît Mandelbrot...

Un manuel différent

Les manuels ont un défaut. Ils se ressemblent, et souvent parce qu'ils sont copiés les uns sur les autres...

Richard Feynmann avait autrefois montré la voie; nos auteurs la débroussaient et la rendent très carrossable...

QUANTIQUE - RUDIMENTS, de Jean-Marie Lévy-Leblond...

MEDECINE

Difficultés d'une politique

Jean-Charles Souriau, ancien directeur général de la santé, poursuit son analyse lucide et prospective...

Après la Médecine gaspillée - Ces maladies que l'on fabrique, qui ont un grand retentissement, son nouvel ouvrage montre les contradictions conceptuelles et factuelles...

L'UTOPIE DE LA SANTE, de Jean-Charles Souriau...

Litanies

d'écrivains

La revue l'Infini publiée dans son numéro 7, à côté de textes signés notamment par Gérard Guégan...

En voici quelques-unes: « Argon pilant les troncs », « Hugo perché sur son rocher »...

Comme pour le fameux Ja me souviens de Georges Perec, chacun peut jouer avec les litanies de Jude Stefan...

MICHEL CONTAT. * Demot, 128 p., 58 F.

70 écrivains

à la Fête de la rose à Marseille

A l'occasion de la Fête de la rose, organisée les 3 et 4 novembre par la fédération des Bouches-du-Rhône...

Aux côtés d'écrivains depuis longtemps consacrés: H. Bazin, J.-P. Chabrol, M. Gallo, R. Jean, J. Lacouture, J. Laurent, J. Champion, S. Prou, B. Poirot-Delpech, M. Ragon, R. Sabatier, A. Stil, on relève le nom de P. Cautin, R. Deforges, M. Hattar, F. Tristan, G. Wolinski, encastrant des valeurs en hausse...

EN BREF

LE COMITÉ FÉMINA vient d'arrêter sa dixième liste, avec cinq noms, pour son prix qui sera décerné le lundi 19 novembre...

A signaler aussi l'article « Sartre et ses musiques » d'un auteur inconnu, Michel Cronzet, dans Commentaires, n° 27, automne 1984...

est le Chinois Yao Xueyin, qui préside l'Association des artistes et écrivains de la province du Hubei...

JEAN CONTRUCCI

Un inconscient deux cultures et quelques polémiques

On peut s'interroger sur le contenu d'un concept, se demander, par exemple: quelle est la définition du cercle? On peut, d'autre part, chercher si quelque chose correspond dans le réel à un concept déjà défini...

La philosophie britannique Alesdair Mac Intyre publiée à Londres, en 1988, une analyse du concept d'inconscient qui relève de la première démarche...

Il est paru, il y a quelques semaines, aux Presses universitaires de France dans la collection « Perspectives critiques », dans une traduction due à Gabriella Nagler (135 p., 65 F.)...

« Préface mathématique », « Compte rendu saugrenu » du livre qu'elle prétend présenter... Ces amabilités se lisent sous la plume de Vincent Descombes...

Pan-déjà l'anecdote, il suffit de lire les textes concernés pour se convaincre de deux ou trois évidences. Les idées circulent moins vite en Europe que les excédents laitiers...

ROGER-POL DROIT:

Le « Fou »

ne parlera plus

Après huit ans d'efforts, le Fou parlé doit s'arrêter, annonce un communiqué de la revue. L'aide apportée depuis deux ans par l'éditeur André Balland a permis de repousser l'échéance...

En huit ans, Le Fou parlé a publié trente numéros auxquels ont participé près de six cents personnes: écrivains, peintres, dessinateurs, parmi les plus représentatifs de notre époque...

Un dernier numéro (numéro double 29/30) est en vente début novembre avec notamment des textes de Jean Vautrin, Razvan, Bryan Brysonbach, Jacques Stephen Alexis, Rafael Pridal, André Ruello, Roland Topor, Michel Cassé, Paul Caro, etc., et plus de trente illustrateurs...

* Tous les numéros sont encore disponibles aux Editions André Balland, 33, rue Saint-André-des-Arts, (75006 Paris) avec une offre exceptionnelle: 10 numéros: 150 F.; 20 numéros: 270 F.; 30 numéros: 350 F.

Georges Ambrosino ou le savoir encyclopédique

Né en 1912, agrégé de physique, Georges Ambrosino vient de mourir. Chef de travaux, puis directeur du laboratoire des

rayons X de Maurice de Broglie, il avait participé aux travaux du CEA à Brétigny, ainsi qu'à des études variées, avec le professeur Tubiana pour le Musée du Louvre.

Physicien et philosophe, Georges Ambrosino laisse le souvenir d'un esprit encyclopédique activement tourné vers les savoirs de son temps. Les « samedis » qu'il a organisés pendant une quinzaine d'années réunissaient, pour des conférences et des débats, des scientifiques, des chercheurs et des philosophes de tous horizons (René Chénon, Eric Weil, Louis Dumont, Alan Blum...).

Avec ses camarades de « taupé » au lycée Chaptal, le chimiste André Barel et le mathématicien René Chénon, Georges Ambrosino (à la suite d'un vote) s'était engagé au début de l'année 30 dans le groupe de René Souvarine, la Critique sociale (par deux voix contre une pour les surréalistes). Avec Georges Bataille qu'il vient de rencontrer, il a lancé dans le mouvement Contre-Attaque, fondé en sa compagnie et celle de Pierre Klossowski la société secrète Acéphale (juin 1936), et signe au juillet 1937 le note inaugurale du Collège de sociologie (Ambrosino, Bataille, Caillois, Klossowski, Libra, Monnerot).

Il rédige après la guerre plusieurs articles de physique pour Critique et participe activement aux recherches d'économie générale qui conduisent Bataille à la rédaction de la Part maudite. Le Ce livre, est-il écrit en remerciement, est aussi pour une part importante l'œuvre d'Ambrosino. Par l'étendue de ses savoirs et la qualité de ses interventions (il avait donné des cours de hégélianisme à Jacques Lacan), Georges Ambrosino a marqué son temps comme le plupart de ses amis: un « passeur » curieux des nouveaux domaines et peu soucieux des orthodoxies.

FRANCIS MARMANDE.

SCIENCE-FICTION

Moissons d'automne

JACQUES SADOUL conclut sa passionnante Histoire de la science-fiction moderne, mise à jour pour sa réédition chez Robert Laffont, par cette sympathique profession de foi: « Ce livre est une histoire, cartes, mais avant tout une histoire d'amour, celle qui nous unit la S-F et moi, depuis plus de quarante ans pour le meilleur et pour le pire. »

Ce gros livre se distingue par sa précision et sa clarté. Il se lit comme... un roman de Jacques Sadoul. C'est l'œuvre d'un spécialiste parfaitement informé, qui est aussi éditeur et écrivain. Ses vues sur l'avenir du genre se sont révélées prophétiques. L'ouvrage est divisé en deux parties: le domaine anglo-saxon de la « Fondation », 1911-1925, à la « Régression », 1973-1984, en passant par le « Moissson », 1939-1949; et le domaine français, avec ses deux époques: l'anticipation scientifique (1905-1949) et la S-F française (1950-1984). Pour les deux parties, le point de la situation actuelle semble tout à fait pertinent. Le style direct et limpide de Jacques Sadoul, qui fait merveille dans le roman, donne à cet essai un charme incomparable. C'est à la fois le livre le plus important sur la science-fiction moderne et le plus agréable à lire. (L'Histoire de la science-fiction moderne (1911-1984), de Jacques Sadoul, Robert Laffont, 488 pages, 110 F.)

ESPOIR OU CERF confirme la place éminente d'Orson Scott Card parmi les auteurs de la nouvelle science-fiction américaine. La collection « Présence du futur » et déjà publié trois livres de cet écrivain au talent multiforme, dont une pléiade nommée Trahison et Sonata sans accompagnement. Espoir du Cerf est un très beau, peut-être même un très grand roman qui s'inscrit dans la lignée pieuse et poétique des Chroniques de Majipoor, de Robert Silverberg. Ce nom étrange et beau est celui d'une ville: une ville de conte oriental. Mais il s'agit bien sûr de l'orient de la galaxie. Le monde et les êtres que Card met en scène sont à la fois très vrais, très proches et indubitablement autres. Tendresse et cruauté se croisent sans cesse; le baroque attend des sommets. La scène de la fosse aux serpents est une des plus impressionnantes que j'aie jamais trouvées dans un roman de S-F. Un livre si original... qu'il ne peut manquer de devenir un classique. (Espoir du Cerf, de Orson Scott Card, traduit de l'américain par Emmanuel Jouanet, Danoël, 356 pages, 39,80 F.)

LA COMPAGNIE DES GLACES continue! G.-J. Arnaud vient de publier Liansun, le dix-neuvième volume de cette série foisonnante. Dès le premier volume, la description minutieuse et forte d'une Terre glaciale recouverte par un immense réseau de voies ferrées a créé un effet de choc qui s'atténue au fil des volumes. Mais l'auteur vit depuis plus de quatre ans maintenant dans son univers privé: son récit a souvent la précision et la richesse d'un reportage. L'ingéniosité technologique ne nuit pas à l'émotion qui grandit encore avec l'espoir de la renaissance du Soleil, et les personnages s'affirment. G.-J. Arnaud s'égale aux grands romanciers populaires du début du siècle, Paul d'Ivoi, Jean de la Hire et Gustave Le Rouge. (Liansun, de G.-J. Arnaud, Fleuve noir, 188 pages, 16,50 F.)

PATHOLOGIE DU POUVOIR est la huitième et dernière volume de la série des anthologies « Mouvances », sous-titrées « Science-fiction et pouvoirs ». Les premiers volumes ont été consacrés aux mass media, à la communication, à la consommation, au temps, à la civilisation... Le voyage dans le labyrinthe du pouvoir s'achève avec le présent volume, sans doute le meilleur. Parmi plusieurs textes de qualité, j'ai surtout apprécié Fontaraigne, de Joëlle Wintrebert: imagination riche, atmosphère délétère, servie par une très belle écriture; le Labyrinthe du D-Manus Hand, de Daniel Welther, qui conjugue le récit gothique et la plus extrême modernité, et Chut, Babel chute, de Dominique Douay, sobre transposition d'une expérience très actuelle. (Pathologie du pouvoir, anthologie « Mouvances », Bernard Stephan, 41, rue Gouraud, 57158 Montigny-lès-Matz, 112 pages, 46 F.)

MICHEL JEURY.

EN POCHE

PANAÏ ISTRATI fit découvrir magistralement dans les Chardons du Baragan, repris dans « Les cahiers rouges » de Grasset, la condition du petit peuple des campagnes roumaines à la veille de la sanglante révolte de 1907...

ELIE WIESEL, avec son Cinquième Fils (Livres de poche), a donné l'un de ses plus beaux romans, une méditation grave sur la crême, le pardon, le châtiment. Trente ans après la massacre d'une partie de sa famille par les nazis, le fils d'un rescapé repart à la chasse au bourreau...

LE KANGOUROU, PUCE GÉANTE. Un homme de caractère n'a pas bon caractère. Ses moustaches, deux écarlots pendus à son nez. Toute une tempête pour retrouver les plumes d'un moineau. Ces petits diamants sont extraits des tomes 3 et 4 du Journal de Jules Renard qui viennent de paraître en 10/18, avec une préface d'Hubert Juin.

LA « PENSÉE DE ROUSSEAU » réunit sous ce titre (Poitt/Seuil) sept études, présentées par Tsvetan Todorov, qui cherchent à saisir l'intention majeure d'une œuvre complexe.

COLBERT demeure, pour nombre de nos contemporains, le modèle du grand commis de l'Etat. Jusqu'à sa disgrâce, il a, pour Louis XIV, dirigé la vie économique et financière du royaume. Il fut, on le sait, à l'origine de la grande industrie - les manufactures - par une politique d'investissements publics hardis. Avec son Colbert (Marabout), Inès Murat, dont la famille descend de l'argentier et détiend des pépinières personnelles, a brossé le portrait d'un homme animé par une grande ambition nationale.

A SA PREMIÈRE ÉDITION, « AFFAIRES AFRICAINES », de Pierre Péan, repris aujourd'hui par Marabout, souleva une gerbe de polémiques. L'enquête minutieuse de Pierre Péan éclaira certains aspects peu engageants des relations entre Paris et ses anciennes colonies d'Afrique noire, avec leur cortège d'intérêts et de réseaux particuliers.

UN FORUM INTERNATIONAL DE POÉSIE sera lieu le 4 novembre de 10 heures à 19 heures à l'Éclair (Essonne) à la salle des fêtes. Plusieurs poètes seront présents et

participeront à divers débats et « tables rondes ». Une exposition-vente de revues, disques et livres sera également proposée (renseignements: 010-55-24).

● PORTRAIT

L'ECLAT SECRET



* BERENICE CLEVE.

L'écrivain, le guerrier, le saint...

DEUX expositions très réussies, un débat sur France-Culture, une réception et une conférence à l'hôtel de ville, un timbre et une médaille... Nîmes a dignement célébré le centenaire de Jean Paulhan, qui vint au monde le 2 décembre 1884. Si les liens entre l'écrivain et sa ville natale, qu'il a quittée à douze ans pour ne plus guère y revenir, étaient plutôt distants, Paulhan incarnait un type d'homme spécifiquement nîmois qui s'est forgé au cours des siècles dans les rues ombreuses et commerçantes du quartier des arènes. C'est ce que montre très bien l'écrivain nîmois Christian Liger, qui, fouillait avec Bernard Artigues, dans les archives locales et remontant la généalogie jusqu'en 1592, a vu surgir une foule de Paulhan, tous biguennots et tous habitant les mêmes pâtés de maisons.

Blotti contre les remparts, autour de l'ancienne porte Saint-Antoine, ce faubourg abritait les voituriers, aubergistes, chartrons qui assuraient la circulation des denrées et des idées. Population besogneuse, austère, économe, farouchement attachée à sa foi et à son sol, qui, de génération en génération, à travers les persécutions et les chaos de l'histoire, a transmis une culture, une morale, une fidélité. Un mélange d'obstination et de modestie, d'engagement et de discrétion, une horreur de l'injustice et du fanatisme chez Jean Paulhan, et dont ses ancêtres ont fourni maints exemples chaque fois que la vérité était en jeu et le poids du malheur trop grand.

Cette longue tradition familiale, liée à l'échoppe, c'est Frédéric, le père de l'écrivain, qui l'interrompt le premier. Ce fils de quincaillier, né en 1856, va au lycée où il fait de brillantes études, apprend le latin, se passionne pour l'archéologie et la philosophie. Ses études secondaires terminées, Frédéric ne rejoint pas la boutique, mais envoie des articles à la très célèbre Revue philosophique de Paris qui le publie. A vingt-sept ans, il devient conservateur de la bibliothèque de Nîmes. Mais la vie provinciale lui pèse. Libre penseur, il se détache du protestantisme. Il écrit des ouvrages de philosophie positive. En 1896, c'est décidé : il monte à Paris. Jean, fils unique, a douze ans. Il emportera des souvenirs de garçons et de soleils, de lézards, de cigales et de pétanque, qui ne le lâcheront plus.

L'état de merveille

MES progrès en Paulhan furent d'abord assez lents. Comment dire ? Il me faisait l'effet d'un gros chat jouant de mon esprit comme d'une souris. Le corps même réléstait... Cette réticence ne constituait pas, on en conviendra, les prémices idéales au coup de foudre. J'insistais néanmoins, pressant peut-être que, surmontée cette première résistance, j'allais trouver là des vitamines et des vertus exceptionnelles.

Et, certes, avec lui la littérature est telle, sorte de phénix toujours renaissant, jusqu'il ne cessait, dans la pratique quotidienne aussi bien que dans l'écriture, de briser les habitudes mentales, de malmenier les évidences jusqu'à leur faire rendre gorge, acharné qu'il était à faire un sort aux routines et aux idées reçues, de quelque bord qu'elles fussent. Mais il n'était pas pour autant un nihiliste. S'il traquait les erreurs et se faisait comptable des falsifications du langage, s'il dynamitait le convenu et reconstruisait les pièges de la pensée, c'est qu'il lui fallait dépiéger les failles de l'expression, en diagnostiquer les maladies. Toute la vie de Paulhan, tous ses ouvrages, témoignent de cette tâche essentielle qu'il s'était donnée, qu'il mena « à petits pas » et qui consistait à tenter de « nous débarrasser de tant d'obstacles et d'illusions, laissant place ouverte à la connaissance exacte ».

avant lui ne s'était avisé d'aborder le mot comme un objet à trois faces et, ainsi, porteur de trois sens distincts.

Bien n'a pris de me soumettre à cet approvisionnement car l'œuvre de Paulhan se mérite, elle exige du lecteur qu'il renonce à ses sentiers battus, qu'il se force à frayer des itinéraires insolites - d'où le désarroi initial, - qu'il se porte « un peu trop loin pour être certain d'être à la distance juste ». Et s'il doit attendre à quelques crocs-en-jambe, il doit savoir aussi qu'on ne le déséquilibre que pour la remettre plus droit et d'aplomb face au monde.

Le « coupeur de mots-en-trois »

Si la carrière de chercheur d'or de Paulhan fut très brève et guère fructueuse, il explora le flot de la langue en pionnier, souleva toujours de « donner aux choses et aux personnes leur nom le plus modeste ». Les mots composites qu'il retenait pesaient leur poids précieux, le poids juste.

Scrupuleux, d'une intransigeante rigueur, investigateur-né, ce « coupeur de mots-en-trois » avançait dans la vie, dans le texte, « à grands coups d'yeux », tel son aveugle des Courses célèbres, assis dans le noir et capable de voir tant de merveilles à l'intérieur de lui-même.

L'état d'alerte

« VOUS êtes difficile à comprendre ; pas du tout à sentir », lui écrit un jour Georges Perros. C'est l'opinion commune : Jean Paulhan garde une aura de mystère. Serait-ce un personnage insaisissable ?

Qui est-il ? Ecrivain mineur, ou clé de presque un demi-siècle de littérature ? Lui, il dit : « Tout m'arrive comme si j'avais trouvé une vie déjà trop avancée. Je me metrais bien au courant des choses que l'on pense compliquées, mais je sais que ce sont les plus simples qui me manquent ; je ne veux pas tricher, les plus simples vraiment ». Il n'a cessé d'exprimer cette hésitation de soi au bord de soi, une sorte de malaise, de distance, incarnés dans ces éclats de rire dont parle Daniel Boulanger : « Il les tenait au bout d'un bâton, comme un marchand de ballons multicolores un peu avare ».

Julien Gracq, évoquant en lui l'homme de la NRF, définit admirablement ce qui est d'abord une posture : « Il n'écrivait jamais sans que chaque ligne formulât pour elle-même sa propre excuse. Il a occupé à peu près seul en permanence - c'est sans doute son originalité singulière - cet entre-deux inconfortable entre l'écriture et la lecture où nous acceptons tous malicieusement de nous tenir, écrivain qui n'aurait jamais qu'on a tout lu, lec-

teur qui ne se refuse pas, au moment même où il reconnaît pleinement les risques indéfinissables, à la décision hasardeuse que constitue l'acte d'écrire ».

Paulhan a une méthode, qui nous est livrée par Paul Morand : « Il faut prendre de biais les choses les plus simples, c'était une de ses maximes ; une sentence de ce dandy bienfaisant qui ne cessait de poser à la vie des questions minutieuses et saugrenues ». Il a un programme : « Toujours modérée, toujours hardie, la NRF ressemble à tous les livres, et à tous les hommes, d'un peu plus près qu'il n'est courant ». La NRF qu'il présente encore comme « le lieu où il soit donné aux mots de conserver leur sens ».

Rien de plus simple. Rien de plus risqué. Nul n'a plus conscience que Paulhan du péril que recèle chaque mot puisque « défendre signifie interdire aussi bien que protéger ; que « sans doute » veut dire certainement, veut dire aussi peut-être... » C'est là tout l'intérêt. Guéhenno note qu'il marche comme un funambule. Forcément. Sa quête, elle est là, sur un fil.

« L'homme pris au piège »

Il ne s'intéresse pas aux œuvres, explique Gaëtan Picon, mais « à la littérature, il voit dans le langage le lieu où s'éprouve au plus près l'expérience la plus intime, vivante de l'homme. De l'homme pris au piège, s'en avisant, s'effaçant d'en sortir, puis retombant non sans avoir perçu quelque lueur ».

On comprend que Paulhan ait agacé. Une telle rigueur, et toujours ce parfum d'ina-

chévé, Paul Léautaud s'exaspère : c'est, dit-il, « l'esprit électrique dans le plus mauvais sens du mot. De sa nature, c'est un précoce ; politiquement, c'est presque un communiste ».

Minutieux, paradoxal, éclectique donc : Paulhan aime Jules Renard, Lao Tseu, Villon, Beaudelaire, Saint-John Perse, Braque, Uccello, Gilgamesh, Couperin et Satie. Il aime l'énergie apparente et la douceur cachée chez l'homme, la douceur apparente et l'énergie cachée chez la femme, la fidélité, les jeux, l'amitié, le mordoré... Mais le plus profond des portraits qui nous aient été laissés vient de Maurice Blanchot : « Peu de philosophes aujourd'hui ont eu autant que lui la passion de l'Un, la certitude distillée que la révélation toujours différée, toujours mise en échec, afin qu'elle restât fidèle à sa patience, ne lui manquerait pas, fut-ce dans le défaut final ».

L'unité : Jean Paulhan y revient souvent. « Le secret que nous poursuivons se dirait assez bien : il n'y a dans le monde aucune des différences dont vous faites si grand cas. Tout est un ».

Cela ne renvoie pas à l'indifférence, mais justement et encore aux mots, « tous de servure qui nous maintiennent fidèlement un peu de pensée, mais pas toute la pensée ».

L'écriture, qui rend insolite le quotidien (et Paulhan écrivait toujours des récits d'apparence anodine), fait ses trouées : « Comme si notre monde se trouvait accolé à quelque autre monde invisible à l'ordinaire mais dont l'intervention à des périodes décisives pût seule le sauver de l'effondrement ».

GENEVIEVE BRISAC.

L'étrange professeur de Madagascar

Les relations entre Jean Paulhan et son père, homme sévère et distant, manquant de chaleur. Jean rêve de voyages lointains. Il apprend le chinois tout en préparant une licence de philosophie. Il se retrouve, en 1910, professeur de français à Madagascar. Expérience capitale dans sa vie. Il se passionne pour le peuple malgache, apprend sa langue, écrit un livre sur sa poésie, rêve de faire une thèse sur les proverbes malgaches. Mais ce drôle de professeur qui passe plus de temps avec les indigènes que dans la bonne société française, qui délaisse ses élèves pour des recherches obscures, inquiète un peu l'administration. Paulhan devra partir précipitamment. Il enseignera pendant un an le malgache à l'École des langues orientales.

En 1914, il est mobilisé comme sergent dans un régiment de zouaves. Aussitôt envoyé au front, il est grièvement blessé. Il est versé dans l'auxiliaire où il apprend à conduire à de jeunes recrues malgaches. C'est une époque curieuse, aventureuse. Paulhan rencontre des jeunes filles avec qui il a des liaisons passagères. En 1918, il est hospitalisé à Tarbes, gravement atteint d'une pneumonie. Il guérit pourtant, grâce à sa femme venue le rejoindre.

Il meurt le 9 octobre 1963. La dernière partie de sa vie aura été attristée par l'infirmité de sa seconde femme, Germaine, qu'il avait épousée en 1933.

« Vous êtes pour moi ce Messie que je souhaitais sans espoir »

Les années d'après guerre sont incertaines. Pour toute cette génération, il est difficile d'avoir survécu. Le premier récit de Paulhan, le Guerrier appliqué, imprimé à compte d'auteur, est bien accueilli. En 1919, il rencontre Jacques Rivière, directeur de la Nouvelle Revue française, qui lui propose une collaboration d'abord épisodique. L'année suivante, Rivière l'engage. « Vous êtes pour moi ce Messie que, dans mes moments de plus grande fatigue, je souhaitais sans espoir (...). Il faut que notre collaboration devienne régulière ». Elle le sera jusqu'à la mort de Rivière, en 1925. Paulhan lui succède alors et devient ce guide fidèle, ce découvreur, ce confident des écrivains, qui régnera discrètement sur la vie littéraire française entre les deux guerres. Cocteau, Valéry, Surin, Superville, Francis Ponge, Audberti, Aragoo, Proust, Céline,

Guilloux, Pierre-Jean Jouve, Malraux, Sartre, Char... et tant d'autres lui écrivent et s'en remettent à lui. A tous il répond (il écrit une dizaine de lettres chaque jour), prodiguant aides et conseils, ne cessant de s'interroger sur les mystères de l'écriture et de la création.

En 1940, Paulhan a vite fait de choisir son camp. Dès juin, il écrit que l'espoir est de Gaulle. La pression collaborationniste le pousse à céder la place, à la tête de la NRF, Drieu La Rochelle lui succède pour un temps. Paulhan rôde toujours dans les coulisses de Gallimard. Mais, dans l'ombre, il fait d'autres rencontres plus dangereuses. Il est un des principaux animateurs de la résistance intellectuelle. Arrêté puis relâché, il fonde, avec Jacques Decour, les Lettres françaises clandestines. Menaqué d'être arrêté à nouveau, il parvient à s'enfuir. Pendant cette époque trouble, il a de nombreuses conversations avec Gerhart Heller, cet officier allemand, passionné de littérature française, qui est chargé d'appliquer la censure de la Gestapo. Heller raconte que c'est son « maître Paulhan » qui l'a aidé à se débarrasser de sa formation antisémite. C'est par lui, écrit-il, que je suis devenu un autre homme ». (Un Allemand à Paris, Le Seuil).

La guerre se termine et le résistant Paulhan va bientôt se mobiliser pour un autre combat. Dans une lettre violette aux « directeurs de la Résistance », il s'élève, en 1945, contre les « excès de l'épuration » qui voulaient empêcher de publier les écrivains compromis par les positions qu'ils avaient prises pendant la guerre. Pour lui, la littérature est sacrée et ne peut être mêlée à la politique ou à la morale. On peut condamner les gens pour des actes, jamais pour des mots ou des idées.

En 1953, la NRF repartit et Paulhan, accompagné de Marcel Arland et de Dominique Aury, poursuit la seule bataille qui l'intéresse vraiment : celle pour la littérature.

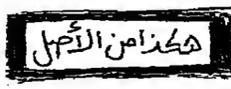
En 1963, il sort furtivement de la coulisse des luttes pour entrer à l'Académie. Ce passionné de grammaire avoue sa fascination pour une institution chargée de régner sur le langage.

Il meurt le 9 octobre 1963. La dernière partie de sa vie aura été attristée par l'infirmité de sa seconde femme, Germaine, qu'il avait épousée en 1933.

Jean Paulhan, « le saint », disait de lui Joubandau. Un saint sans autre foi que la littérature, qui aimait broiller les pistes et se cacher derrière l'ironie et le paradoxe, mais qui ne cessa jamais de s'émerveiller devant l'insoluble secret des mots.

FREDERIC GAUSSEN. * HISTOIRE D'UNE FAMILLE NIMOISE : LES PAULHAN, de Christian Liger. « Cahiers Jean Paulhan 3 bis ». Gallimard, 264 pages, 88 francs.

* Pour la biographie, voir aussi LES INCERTITUDES DU LANGAGE (Entretiens avec Robert Mallet, Gallimard - Idées) ; Les Cahiers Jean Paulhan 1 : Correspondance avec Guillaume de Tardieu, 1904-1920 ; Cahiers Jean Paulhan 2 : Jean Paulhan et Madagascar, ainsi que « Carnets du jeune homme » (la revue le Nouveau Commerce).



DE JEAN PAULHAN

Un épistolier malicieux

LETTRE au médecin. Lettre aux directeurs de la Résistance... Comme la « note » ou l'entre-tien, la « lettre » fut, pour Paulhan, un genre commode. Il en apprécia le principe et les vertus. En privé aussi, il utilisa des billets pour mener, dans l'ombre, l'entreprise harassante de toute sa vie.

Ses adversaires, tel Maurice Saillet (1), autrefois, débusqueront encore dans les correspondances qui paraissent, ou sont à l'étude, des « balivernes », des « fausses pistes » et de « l'esbroufe ». Les autres, au contraire, se réjouiront, lisant ces mots brefs ou longs, à l'exemple de Roger Judrin, qui présentait dès 1961, en annexe de la Vocation transparente de Jean Paulhan, un choix de lettres adressées à Marcel Arland et à lui-même : « ... ce bizarre assemblage de politesse et de silence, de flegme et de coquetterie, d'humeur taciturne et de rare vivacité ».

La malice et l'entêtement de Paulhan, après les lettres à Guillaume de Tarde (2), à Georges Perros (3), on les reconnaît dans sa correspondance avec Jean Grenier. Il raconte les « petits cocktails NRF du vendredi ». Grenier, le 13 avril 1940, parle d'un certain Albert Camus, compositeur à Paris-Soir. Ils discutent de Lequin et de Suarès. Judrin, en préfacant ces échanges, signale qu'il s'agit d'une sélection. Il aurait fallu mille pages pour les imprimer intégralement. Telles quelles, sur quarante ans, ces lettres suffisent à montrer comment parfois, grâce à Lao-Tseu ou Guiliou, deux hommes surent communiquer.

D'autres lettres de Paulhan, adressées à André Suarès, sont publiées, avec celles que Francis Jammes, Henri Bergson, Gabriel Bonnoire, etc., écrivirent à l'auteur du

Condottiere, de Valeurs et de Xénies. Paulhan l'admirait. Un mot (30 août 1934) intéressera les lecteurs qui, aujourd'hui, partagent cette admiration. Paulhan y révèle à Suarès l'évolution de celui qui l'écarta de la NRF : « André Gide, de passage ici, me dit que vous êtes l'un des deux ou trois grands esprits de l'Europe et qu'il déplore le malentendu qui vous sépare de lui ».

« La littérature est une fête »

La publication des correspondances de Paulhan, on le voit, éclaire plus que son itinéraire, puisqu'il fut mêlé à de très nombreuses trajectoires. Les Cahiers Jean-Paulhan annoncent un Paulhan-Suarès, par Yves-Alain Favre, et un Paulhan-Ungaretti (1919-1968), par L. Rebey. Fata Morgana va sortir un Paulhan-Caillois. Un monument, enfin, est en préparation, sous l'égide de la Société des lecteurs de Jean Paulhan (4). Il s'agit des trois volumes de la Correspondance générale dont le premier (de 1917 à 1936), dirigé par B. Leuilliot, est achevé. Il aura un sous-titre qui respecte le credo de l'inspiration sérieuse et espère : La littérature est une fête.

Dès 1969, Dominique Aury et J.-C. Zylberstein eurent l'idée de réunir la correspondance générale. Près de deux mille lettres furent patiemment retrouvées. La liste des destinataires de Paulhan est impressionnante, allant de Calet à Jouve, de Groethuyssen à Salmon, etc. Certains interlocuteurs manquent. Malraux refusa que l'on aille fouiller dans ses papiers. Dubuffet, un jour de colère contre la culture « asphyxiante », brûla les lettres qu'il conservait. André Breton ayant

exigé un délai de cinquante ans pour livrer au public ses archives, on attendra encore un peu avant de savoir comment lui et Paulhan se brouillèrent.

Selon Jacqueline F. Paulhan, sa belle-fille, « Jean Paulhan aurait fini par accepter la publication de ses correspondances. Il leur attachait une importance extrême. Chaque matin, debout à six heures, il écrivait une douzaine de lettres, sur n'importe quel bout de papier, des pages d'agenda, des chutes. Ensuite, il nous demandait d'aller vite les mettre à la boîte. Même chez lui, rue des Arènes, pour trancher les litiges domestiques, il glissait des mots dans nos bols, au petit-déjeuner ». Le rôle de Paulhan, essayant ses idées sur des feuilles lancées aux quatre vents, sera confirmé par l'apparition de cette masse de documents. En multipliant les indices, à titre posthume, Paulhan se montre, se défie encore.

RAPHAËL SORIN.

* LA VOCATION TRANSPARENTE DE JEAN PAULHAN, de Roger Judrin. Réédité chez Calligrammes, 160 p., 78 F. Distribution Distique (9, rue Edouard-Jaques, 75014 Paris).

* JEAN PAULHAN-JEAN GRENIER, CORRESPONDANCE 1925-1968. Calligrammes, 230 p., 100 F.

* L'ART ET LA VIE, ANDRÉ SUARÈS, lettres inédites présentées par Yves-Alain Favre. Rougerie (à Mortemart, 87330 Mézières-sur-Isère), 260 p., 81 F.

(1) Jean Paulhan et son anthologie. In : Billets doux de Justin Sagey. Mercure de France, 1952.

(2) Cahiers Jean-Paulhan n° 1. Gallimard, 1980.

(3) Calligrammes, 1983.

(4) Pour adhérer, écrire à Mme J.-F. Paulhan, 3, rue des Rocquettes, 75013 Paris.

« Le Clair et l'Obscur »

L'ÉMISSION de deux timbres-poste à l'effigie de Jean Paulhan et d'Evariste Galois autorise André Dalmas à avancer, dans le cahier 58 de sa revue, le Nouveau Commerce, quelques maximes de haute tension sur la sorte de dialogue à distance qui s'institue, dans l'ordre de la pensée, entre deux esprits proprement fulgurants. L'algèbre et le langage, l'Etat louis-philippard et l'invasion allemande : en tout domaine, Galois et Paulhan incarnent et accomplissent « le sentiment de l'honnêteté intellectuelle ».

Pareille rigueur jointe à une pudique et affectueuse estime est encore signalée par André Dalmas lorsqu'il évoque les liens du patron de la Nouvelle Revue française avec Georges Perros, éloigné du « monde des lettres » par amour de la littérature. L'auteur des Papiers collés a su approcher le mystère retenu et

rayonnant de cet « homme de terrain », dont le petit-fils, Jean-Kély Paulhan, nous présente, dans la dernière livraison du Nouveau Commerce (cahier 59/60), un portrait parentement privé : « Pour moi, Jean Paulhan n'a jamais existé. Il y avait un grand-père, auquel je dois quelques-unes de ces expériences dont la banalité ne s'efface que très lentement, pour me laisser découvrir un ou plusieurs sens, cachés comme autant de messages d'un difficile jeu de piste ». Autre piste enfin, celle du père de Jean, Frédéric Paulhan, philosophe méconnu, dont on lira avec profit deux textes sur le langage. Ce qui nous ramène aux travaux de son illustre fils.

Récemment réédité, le Clair et l'Obscur, comme chaque ouvrage de Paulhan, met en scène « les aventures de l'esprit », dont le trait distinctif est « qu'on n'y parvient pas à la clarté qu'à travers la nuit, à la fixité qu'à travers la métamorphose... ». Ce passionné de la réflexion n'a pas tellement de goût pour les grands édifices théoriques des spéculateurs professionnels : « Il m'est arrivé », tel est le sésame de ce livre qui se déroule comme un combat pied à pied avec ce qui, en nous, résiste à la prise, cet « irréductible » logé « au cœur de l'homme même ».

Deux circonstances banales et singulières sont au départ de la démarche. En 14, le guerrier Paulhan, dans une maison à demi ruinée et ciblée de tous les feux, sombre dans le sentiment angoissant de l'irréalité de la scène, jusqu'à ce que, brisant une glace à coups de soulier, il renoue par cette lézarde avec la certitude du réel : « Une petite chose », ce bris de glace, « mais à mes yeux sacrée, puisqu'elle servait à tout le reste de support, puisque tout le reste, à sa faveur, d'un seul élan, allait m'être rendu ».

Ce passage de l'obscur au clair, de l'absurde au raisonnable, Paulhan le vérifie derechef, ultérieurement, lors d'un intermède nocturne. Rentré tard chez lui et soucieux du sommeil de sa femme, il allume, puis éteint, aussitôt, le plafonnier ; tâtonnant

ci se cognant aux objets, il retrouve tout d'un coup l'atellier que l'insure de l'habitude avait dérobé à son regard. Par cette révélation rafraîchissante, l'homme et son lieu sont redevenus réels : « J'y adhérais (avec une sorte d'enthousiasme ou d'ivresse sacrée) ». Sacrée : le mot scande chacun de ces événements où une conscience et un univers ont eu maille à partir. Or, s'avise Paulhan, il en va de même pour un certain nombre d'expériences mystiques. Un choc, une privation, un aveuglement, un argument tranchant, une « preuve par le fait », nous introduisent à « une présence nouvelle » de nous aux choses ou des choses à nous, « comme si notre pensée ne se suffisait pas à elle-même et que (...) claire, elle fut étayée par de l'obscur ; raisonnable, par de la déraison ; explicable, par un non-sens ».

C'est cet « envers », situé en quelque tache aveugle de notre regard et de notre pensée, que Jean Paulhan s'attache à cerner au long de ces pages précautionneuses et denses, méthodiques et

subtiles, conduites de façon à opérer un constat, un renversement, une prise dialectique de notre condition langagière. Le constat : « Ce qui nous fait voir un objet, c'est sa part invisible ». Le renversement : ce n'est pas le sujet qui pense ou sent cela, c'est cela qui s'impose au sujet, le traverse, a lieu en lui. Enfin la prise : l'impensable et l'énigmatique sont perçus à travers l'obscur et le rayonnant qu'il nous font accéder à des savoirs instantanés « sous cette lumière noire » où nous est délivrée « une clarté décisive ».

La conclusion de Paulhan à « L'obscur devenait la raison du clair », est celle-là même qui, pour finir, récompense tout lecteur de cet écritain.

LE CLAIR ET L'OBSCUR, de Jean Paulhan. Préface de Philippe Jaccottet. Editions Le Temps qu'il fait ; distribution Distique, 125 p., 45 F.

LE NOUVEAU COMMERCE, cahier 58 et cahier 59/60. Diffusion Nouveau Quartier Latin (78, Bd Saint-Michel, Paris), 70 F, chaque cahier.

Les mystères de la raison

(Suite de la page 9.)

Il regrette que jusqu'ici trop peu de lecteurs aient interrogé ses écrits, dans leur familiarité coquette et dans l'élégance enjouée de leurs redoutables parenthèses. Le tour en est exact et léger, plus pinçant que pincé, trop sérieux pour paraître grave, mais la chaleur est au dedans.

Qu'il s'agit de Jean Paulhan ou de Marcel Arland, son grand compagnon de route, la revue n'avait qu'une tête dès qu'il était question de rembarber les barbouilleurs et le jargon. Même indifférence encore au tambourinage. On séparait alors absolument l'esprit des affaires et les affaires de l'esprit.

Le grand-œuvre de la vie de Paulhan, ce fut la recherche de l'absolu par une des portes dérobées de la poésie ou de la peinture. La passion qu'il avait des formes du langage l'attira

d'abord vers cette Pentecôte sur laquelle les rose-croix, un moment chers à Descartes, s'étaient flattés de bâtir une seconde Babel. C'est que Paulhan, né dans Calvin, mais fils de franc-maçon, était également rebelle à l'élection jalouse de l'Ancien Testament et aux sévères tendresses du Nouveau. Les inquiétudes de sa raison se terminaient à un Dieu qui ne fût personne. Les brillantes énigmes des méditatifs du Japon et de Rousseau sublime que fut Lao-Tseu enchantèrent le seuil mystique où, semble-t-il, resta Paulhan, à moins que l'agonie, dont il attendait une suprême illumination, n'ait répondu à sa vocation de malade.

Quoi qu'il en soit, l'éclat secret de cet homme demeure, en chameun de ceux qu'il aime, un fanal personnel.

ROGER JUDRIN.

ROMANS

L'ambiguïté diabolique de Didier Martin

LES amateurs d'échees, d'énigmes à résoudre, de joutes intellectuelles où chacun des adversaires prend tour à tour la pae sur l'autre, trouveront à sa satisfaction dans le nouveau roman de Didier Martin, l'Amour dérangé, qui est toute ironie et toute subtilité. L'auteur en est à son dixième livre et ne craint pas de nous ramener au vieux problème du couple et au thème rebattu de la jalousie. Mais il les renouvelle à sa manière et invente un art original du suspense.

Le jeu repose sur le trio classique : le mari, la femme et l'émant — qui ne sera ici que présomptif et même présomptueux. Richard et Elisabeth Belloy vivent une union exemplaire, que troublent seulement des discussions sur la bonne position de la brosse à dents dans son verre, poile en l'air ou poils dedans. Réticence à l'extrême, Richard supporte mal qu'Elisabeth ne se rende pas à ses raisons, mais il lui en faudra quand même davantage pour dérangier leur amour.

Un soir, Richard, qui raconte lui-même l'événement, ouvre par inadvertance une lettre adressée à sa femme, qui porte l'entête de La Cuirasse, leur compagnie d'assurances. Cette lettre est signée d'un seul prénom, Georges, et elle contient une déclaration d'amour accompagnée d'une demande de rendez-vous. Richard, sans évertir son épouse, glisse un revolver dans sa poche et se lance à la recherche du coupable.

Les circonstances éidant, il a tôt fait de cristalliser ses soupçons sur un certain Georges Burlard, un cadre de la compagnie. Comment émener celui-ci à se démasquer ?

La partie s'engage. A coups d'hypothèses et de déductions, elle ne cessera de se retourner. Il faut reconnaître que les acteurs sont tous des champions de la dialectique. Au terme du premier round, Georges Burlard, qui croit avoir fait éclater son in-

nocence, devient le complice de l'enquêteur : il passera au peigne fin le personnel de La Cuirasse. A la fin du second round, n'ayant trouvé aucun suspect valable, il met l'accusateur en position d'accusé : Richard n'aurait-il pas écrit lui-même cette lettre à sa femme pour l'éprouver ?

La troisième partie se déroule en présence d'Elisabeth. Tiens, tiens ! Georges Burlard e obtenu le rancontre qu'il souhaitait. Machination ? L'épouse ruina l'hypothèse de la culpabilité du mari : Richard e beaucoup d'imagination, mais il est incapable de passer à l'acte. L'enquête retombe à zéro. Va-t-on y renoncer, comme le souhaite Elisabeth dans son bon sens superbe d'intelligence ? Ce serait mal compter avec les deux autres protagonistes, l'un travaillé par la jalousie, l'autre par la passion du roman policier.

A l'initiative de Richard, une dernière entrevue e lieu entre eux. Elle est chargée de menace : heure nocturne, prétexte mensonger. L'auteur nous laissera deviner ce qui s'y est réellement passé. C'est à nous de jouer. Qui e écrit la lettre ? Richard a-t-il tué Georges ? Vous conclurez selon votre logique. J'ai, bien entendu, mon opinion, que je ne vous dirai pas.

L'Amour dérangé est un livre comique et, comme tel, décapant. Didier Martin, ce fabuliste, détecte les vices de l'esprit humain dans des histoires tantôt saugrenues et tantôt réalistes. Quelquefois, leur portée philosophique échappe. J'aurais aimé voir ce que l'auteur visait dans son précédent roman, Les Petites Mâitres. Mais celui-ci, dont l'ambiguïté est diabolique et qui prend le machiavélisme au piège — il faut une virtuosité certaine, — m'a beaucoup amusé.

JACQUELINE PIATER. * L'AMOUR DÉRANGÉ, de Didier Martin. Callimard, 230 p., 89 F.

Les délires de Raoul Mille

L y a Sabine, la droguée, et Léo, le menéque du Dinosaure, Méria, la réticente de l'Amour lumière, Raoul et Jocelyne, derrière le meute des Chiens bruns, et Guillaume, l'obsédé de l'Over Love, tout un petit monde édino-milléen au quel s'ajoutent désormais Léa d'Ascot et Tripiet-Lagrange, qui ne déparant pas la collection.

Leur rencontre est déjà une situation inattendue, comme les effections — et réussit — Raoul Mille : c'est en effet en montgolfière que Léa, le comédienne, aperçoit, dans une nacelle voisine, ce Tertanin, « une tête de luno, mais deux grands yeux, agiles, nerveux, avec une leur arnaque où se défont intelligence et sensibilité... Comme il était pâle, comme il était gros ! » La vent les sépare, mais Léa veut revoir l'incornu de l'électrostat. Elle le reverra, Tripiet sera vite au creux de ses cuisses et elle ne voudra plus quitter l'étonnant « ethnologue, anthropologue et zoologiste ».

Mille, de roman en roman, est de plus en plus lui-même, un

auteur qui ne doit qu'à sa propre imagination, à sa luxuriance verbale, à ses enthousiasmes « communicatifs » — dans les descriptions de caractères, de scènes érotiques, de foules, à ses folies qui donnent des pages qu'on relit, comme celles où Tripiet fait l'amour à Léa devant l'incandescence, le lionne.

S'il est d'amour, — le sexe triomphe mais le cœur est là, — ce roman est aussi de zoologie. La folle qui croit inexorablement d'un chapitre à l'autre doit d'ailleurs à l'arrivée des fauves dans le vie du couple. Expression du délire et de la tendresse de Mille, ils imposent leur présence, leurs « personnages » jusqu'au dénouement tragique. On y arrive, étonné d'être déjà au terme de cet opère dément et mythique où la comédie, la tragédie et la bouffonnerie se mêlent sur un fond d'angoisse.

P.-R. LECLERCQ. * LÉA OU L'OPÉRA SAUVAGE, de Raoul Mille. Albin Michel, 282 p., 69 F.

CORRESPONDANCE

A propos de Corneille

A la suite de l'article de Bernard Raffalli sur la célébration du tricentenaire de Corneille à Rouen (voir « Le Monde des livres » du 12 octobre), nous avons reçu cette lettre d'Alain Niderst, responsable de l'édition du Théâtre complet, à l'université de Rouen :

Si le compte rendu du colloque peut étonner par son caractère fort succinct et fort sélectif, il me semble surtout indispensable de formuler quelques rectifications sur le Théâtre complet :

1) Ce ne sont pas les deux premiers volumes qui viennent d'être publiés, mais le premier tome divisé en deux livres.

pièces publiées et une abondante annotation. Il est donc assez étrange que Bernard Raffalli affirme que les notes sont « inexistantes ».

RENCONTRE-LANCEMENT A PROPOS DE MARCEL DUCHAMP MARDI 6 NOVEMBRE, A 18 H 30 Interview télévisée de Thierry de Duve et André Gervais, à l'occasion de la parution de leurs ouvrages : NOMINALISME PICTURAL, Marcel Duchamp, la peinture et la modernité (Éditions de Minuit) et LA RAUE ALITE D'EFFETS. A propos de Marcel Duchamp (Édt. H&M) CENTRE CULTUREL CANADIEN 5, rue de Constantin (7^e) - 551-35-73 Mémo littéraires - Entrée libre

● LETTRES ÉTRANGÈRES

Erich Fried et les hantises du siècle

Injustement méconnu en France, malgré la traduction de trois de ses livres (1), Erich Fried fait figure en Allemagne, de maître à penser, d'idole des jeunes et de poète best-seller. Son recueil « Liebesgedichte »

(poèmes d'amour) a été tiré, depuis sa sortie en 1979, à 120 000 exemplaires et a connu seize éditions successives.

Né à Vienne il y a soixante-trois ans, Erich Fried vit en Angleterre depuis l'Ansch-

luss. De passage à Paris, à l'occasion de la sortie en France de son recueil de textes en prose : « La Démésure de toutes choses », il s'est entretenu avec Jean-Louis de Rambures.

« Placé en tête de « La Démésure de toutes choses », le texte intitulé « Le salon vert », qui retrace votre enfance viennoise à travers les vicissitudes d'un canapé, de deux chaises et de deux fauteuils, s'achève sur votre départ pour l'Angleterre, quelques mois après l'Anschluss. Vous aviez alors dix-sept ans. L'exil a-t-il été l'expérience décisive de votre vie ?

« Une expérience décisive, certes, mais il y a eu aussi la déception causée par le stalinisme. Non point que j'aie rejeté la critique du système capitaliste - pour l'essentiel, elle me paraît toujours valable - mais j'ai compris que ce que l'on voulait mettre à la place ne fonctionnait pas, et cela, exactement comme l'avait prédit Rosa Luxemburg, dès 1904.

« Ma rupture avec le stalinisme en 1943 n'a pas été, il est vrai, comme pour beaucoup d'autres, la perte d'une seconde patrie. Dès le départ, j'avais trouvé les procès antitrotskistes injustes, mais je croyais qu'il s'agissait de maladies infantiles propres à tout nouveau mouvement. Cette rupture m'a empêché, en tout cas, de retrouver le pays que j'avais abandonné. Mon idée était, en effet, de rentrer chez moi, la guerre finie, afin de continuer, avec les Allemands communistes auxquels je m'étais joint en arrivant en Angleterre, la lutte commune pour un monde meilleur. Lorsque je les ai quittés, je connaissais trop leurs problèmes personnels pour les considérer comme des ennemis. C'étaient des égarés et je ne voulais plus travailler avec eux, mais il n'était pas question pour moi de rentrer à la maison pour travailler contre eux.

« Je ne me sens nulle part mieux chez moi qu'à Vienne »

« Je ne me sens nulle part mieux chez moi qu'à Vienne »

« Vous êtes citoyen britannique, vous avez été « renaturalisé », autrichien depuis deux ans. Votre public se recrute essentiellement en Allemagne. Quelle est votre véritable patrie ?

« Je ne me sens nulle part mieux chez moi qu'à Vienne. Mais il n'y a pas d'autre ville où j'ai autant l'impression d'être un fantôme. Autrichien, je le suis incontestablement. C'est à Vienne que j'ai vécu, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, les années les plus importantes dans la formation d'un être. J'ai été marqué par le scepticisme autrichien. J'ai subi l'influence de Karl Kraus. Comme lui, j'ai longtemps essayé de prendre le mot au mot. Mais je me demande tout de même si les différences entre les littératures autrichienne et allemande sont aussi grandes que les Autrichiens aiment à le dire. Ou plutôt, j'ai l'impression qu'elles sont apparues surtout après la guerre, et cela à cause des conceptions radicalement opposées, mais également erronées, qui ont vu alors le jour dans chacun des deux pays.

« En Allemagne, les écrivains de l'année zéro ont décidé qu'il fallait repartir à la case « départ ». Ce qui est impossible, car même s'ils étaient trop jeunes pour être coupables, ils n'en ont pas moins été contaminés par tout l'environnement et par la langue elle-même qu'on leur a appris à parler. Quant aux Autrichiens, ils ont estimé qu'il ne leur restait plus, maintenant qu'ils étaient délivrés des mauvais Allemands, responsables de tout le mal, qu'à se retourner vers leurs bonnes vieilles valeurs nationales.

« Mais étaient-elles vraiment si bonnes, ces valeurs ? N'étaient-elles pas elles, en partie, qui avaient présidé à l'éducation du futur Führer ? Je suis toujours frappé par les accents inquiétants que l'on trouve dans la littérature autrichienne du temps du jeune Hitler. Entre *Mein Kampf* et l'*Etat juif* de Theodor Herzl, il y a d'étranges similitudes. Le fondateur du sionisme écrit, par exemple, qu'il faudrait purifier le pays en organisant une « grande chasse joyeuse » et « rabattre en un seul troupeau toutes les bêtes sauvages afin de jeter au milieu d'elles une bombe à la mélinite ». Hitler, c'est vrai, n'eût pas utilisé une telle comparaison...

« Ce qui est sûr, c'est que l'Autriche était un fruit pourri, prêt à tomber.

« Vous avez vécu les derniers jours de cette Autriche que l'on considère aujourd'hui, sur le plan artistique et littéraire, comme le berceau de notre modernité.

« Mon plus lointain souvenir politique date de 1927. Il s'agit du fameux Vendredi sanglant au cours duquel quatre-vingt-six ouvriers ont été tués par la police. J'étais sorti, ce jour-là, avec ma mère. J'ai vu les morts et les blessés allongés sur des civières, puis la lettre ouverte de Karl Kraus au préfet de police Johann Schober, qui avait donné l'ordre de tirer. « Je vous mets en demeure de démissionner. » J'avais alors six ans et ne savais lire que depuis quelques mois.

« A Noël, cette même année, je devais lire un poème devant les parents réunis dans la salle des fêtes de notre école lorsqu'on annonça soudain la présence de Schober dans l'assistance. Je me suis alors avancé vers le public et j'ai expliqué pourquoi il ne m'était pas possible de réciter mon texte comme prévu. Le préfet est sorti en claquant la porte tandis que le maître de classe me félicitait de mon courage. Quant à mon père, il a déclaré, furieux, qu'on essayait d'inculquer des idées communistes à son fils et qu'il ne le supporterait pas. C'est ainsi que je me suis mis à chercher pour la première fois le mot « communisme » dans le dictionnaire.

« L'un de mes premiers poèmes, plus tard, a eu pour thème le Vendredi sanglant.

« Vos détracteurs vous reprochent d'écrire des poèmes de circonstance.

« Lorsque j'ai été profondément choqué par un événement, il m'arrive, en effet, d'écrire des poèmes de circonstance. Mais écrire ne devrait jamais, à mon avis, être considéré comme une activité littéraire, car on court alors le risque de créer une littérature décadente. Ce doit être quelque chose d'essentiel pour l'écrivain et qui l'engage intensément sur le plan humain. Cela ne veut pas dire, attention, qu'il faille toujours avoir un engagement politique. Il s'agit, en réalité, de lutter contre l'aliénation. C'est ce que fait, par exemple, quelqu'un comme Peter Handke dans la mesure où il essaie de détruire les clichés dans lesquels notre langue est enfermée.

« En ce qui me concerne, étant juif et ayant dû fuir l'Autriche pour cette raison, j'ai naturellement beaucoup écrit sur le nazisme. Mon premier recueil de poèmes s'appelait *l'Allemagne*. Il a paru à Londres en 1944 et il s'agissait d'un livre antifasciste. Mais l'un de mes propos était également de lutter contre l'anti-germanisme primaire tel qu'il était alors propagé en URSS par quelqu'un comme Ilya Ehrenbourg. Vous connaissez le mot de cet écrivain : « Il n'existe qu'un

bon Allemand, à savoir un Allemand mort. »

« A Londres, certains de mes compatriotes communistes soutenaient que notre devoir était de partager les convictions de nos camarades russes. Je leur ai conseillé ironiquement : « Allez faire un tour jusqu'à la Tamise et jetez-vous à l'eau puisque c'est la seule manière de prouver qu'on est un antifasciste allemand. » Quelques jours plus tard, heureusement, il y a eu un discours de Staline déclarant : « Les Hitler passent, mais il y aura toujours un peuple et un Etat allemand. » C'est ainsi que nous avons retrouvé le droit à l'existence.

« Thomas Mann était épouvantable »

« Tous les exilés, je pense notamment à Thomas Mann, n'avaient pas la même indolence envers l'Allemagne.

« Celui-là était épouvantable. Comme il avait apprécié mon premier recueil, je lui avais écrit pour le remercier, faisant allusion par la même occasion à « la tragédie » de Dresde, qui venait d'être annihilée par les bombes. Il m'a aussitôt répondu : « Je me refuse à employer le mot « tragédie » lorsqu'il s'agit de la banqueroute de tout un système d'innanités criminelles. » Une phrase non seulement atroce à cause des victimes innocentes, mais impardonnable, venant précisément de Thomas Mann, qui s'est conduit de manière scandaleuse au début du III^e Reich. Il s'est réjoui, entre autres, de « la déjudaiisation de la justice » et de l'interdiction de publier faite à Kurt Tucholsky. Il y a une lettre de Thomas Mann à Goebbels où il précise qu'il souhaiterait prendre une année sabbatique afin de voir plus clair en lui-même.

« Si l'on compare le *Journal* de Thomas Mann à celui d'Ernst Jünger *Jardins et Routes*, écrit en France pendant la guerre, l'avantage, sur le plan humain, revient incontestablement à ce dernier. Jünger était un penseur fascinant, qui a excréé les nazis. Oser publier les *Falaises de marbre* sous son propre nom était un acte de courage extraordinaire. Refuser d'être de *Jardins et Routes*, malgré les promesses les plus flatteuses, puis les menaces, une citation des Psaumes qui constituait une attaque transparente contre le régime aurait dû coûter la tête à Jünger, s'il n'avait été protégé secrètement par Himmler.

« Pourquoi par Himmler ? Parce que le patron des S.S. était, en réalité, un homme désespéré, partagé entre ses convictions personnelles et sa foi en Hitler. Il ne voulait pas la liquidation physique des juifs, même s'il a obéi en l'appliquant de manière exemplaire. Je me suis longuement penché sur son cas parce que je refuse le maniérisme et que je pense qu'il est important de connaître les pulsions contradictoires qui existent au plus profond de chaque être.

« L'homme a besoin d'une croyance pour vivre »

« Est-il encore possible, d'après vous, de croire, aujourd'hui ?

« L'homme a besoin d'une croyance pour vivre, c'est une évidence, même s'il s'agit du fuscisme, du stalinisme ou de la foi en quelque gourou indien. Cependant, je pense qu'il faudrait réussir à faire dans le domaine des

sciences humaines ce qu'Einstein a fait pour la physique : une théorie qui ne chercherait pas à renfermer le monde dans un système, car les choses ne sont pas aussi simples que le croyait Marx, un penseur exceptionnel mais un petit-fils du Siècle des Lumières, porté à surestimer ce qu'il y a de rationnel en l'homme, en oubliant les pulsions inconscientes comme la panique. Contrairement à ce qu'il avait prédit, notre civilisation apparaît actuellement si intoxiquée par la peur d'une guerre atomique qu'elle est prête à tout pour essayer d'oublier. Si notre civilisation de consommation est florissante, ce n'est pas parce que le capitalisme a su trouver des méthodes publicitaires particulièrement diaboliques, mais parce que les individus sont résignés. Dans quelques années, se disent-ils, tout sera inévitablement terminé, alors autant en profiter...

« Comment trouver une croyance authentique susceptible de recréer l'espoir ? Personnellement, je verrais une sorte de synthèse entre le marxisme et l'anarchisme sans la violence. Peut-être en Allemagne, les Verts, les mouvements féministes, les alternatives, sont-ils en train de faire, sur le mode utopique, et non théorique, ce que j'ai fait, les premiers pas.

« Comment expliquez-vous que les mouvements alternatifs qui sont si puissants en Allemagne aient si peu de résonance dans un pays comme la France ?

« La France a été occupée par Hitler. Cela lui a évité de se poser bien des questions : cette Occupation, par exemple, aurait-elle été possible si le système n'avait fait faillite ? Les Autrichiens, eux aussi, qui furent de meilleurs nazis que les Allemands, ont réussi à se prouver que tout avait été la faute de Hitler. L'Allemagne, elle, n'a pas eu d'échappatoire puisque c'est là que tout s'est accompli. La nécessité de se confronter avec le passé a donc obligé les Allemands à s'interroger plus profondément qu'ailleurs. »

Propos recueillis par JEAN-LOUIS DE RAMBURES.

(1) *Le Soldat et la Femme*, Gallimard (1982), *Les Enfants et les Fous*, Gallimard (1983) ; *Ces poèmes sans frontières*, Christian Bourgois (1977) ; ce dernier ouvrage a été couronné par le Prix international des écrivains.



BERENICE CLÉRYE

Des fables qui démasquent des fausses vérités

TENEZ-VOUS-EN aux mots ! C'est ainsi qu'Erich Fried intitule l'un des textes de son recueil. Il y est question, en l'occurrence, de la capacité qu'a chaque mot de « se transformer en hampeçon, capable de tout accrocher, de tout tirer encore à la lumière et de tout sauver », et du danger que court notre monde à « laisser les mots aller à vau-l'eau ».

Tenez-vous-en aux mots, c'est le conseil que l'on est tenté de donner au lecteur en guise de mode d'emploi. Les trente-cinq textes rassemblés sous le titre *La Démésure de toutes choses* peuvent apparaître, en effet, dispersés, à première vue. Certains sont des fragments autobiographiques « le Salon vert », d'autres, des notations prises sur le vif (*Rencontre avec une mauvaise personne*), des remarques littéraires (*Le Vrai Borges*), des aphorismes... Mais ils constituent, chacun à sa manière, autant de paraboles. Leur propos est de démasquer les lieux communs, les fausses vérités sur lesquelles se fondent le plus souvent nos certitudes et de faire apparaître la folie d'un monde qui, si nous n'y prenons garde, risque bientôt de nous engloutir.

Certains de ces textes sont conçus, au demeurant, comme des fables. Dans *Le Mépris*, de jeunes poulets, pris soudain de méfiance envers leur fermière après avoir découvert une publicité indiquant la manière d'arracher les œufs de perdrix (un allemand : œils-de-pouls), comprennent l'injustice qu'ils

ont commise après que la mère-poule leur eut expliqué la querelle. « Tout était calme, maintenant, conclut Fried... Par la fenêtre ouverte de la cuisine, ils pouvaient voir et entendre la femme aiguiser patiemment un couteau... »

Dans *Attaque préventive*, c'est le récit de la Genèse que l'auteur subvertit, utilisant un procédé cher aux dadaïstes. Craignant d'être assassiné par Cain, Abel finit par se résoudre à la tuer et découvre alors avec un étonnement horrifié que Cain, c'est maintenant lui.

L'homme, dont Protogoras prétendait qu'il était « la mesure de toutes choses », est-il devenu aujourd'hui « la mesure de toutes choses » ? Cette question, posée en filigrane tout au long du livre, nous vaut l'un de ses meilleurs textes : *Ni chair ni poisson*. Racontant à sa manière la mort du sophiste athénien noyé, comme on le sait, dans la Méditerranée alors qu'il s'exilait, Fried imagine qu'il inversa la célèbre formule avant d'être submergé. Suit une longue discussion parmi les dauphins, témoins du drame, qui se demandent ce qu'a bien voulu dire Protogoras. Pour en avoir la cour net, ils se décident, au dernier ressort, à se porter au secours du noyé, mais celui-ci, entre-temps, a cessé de vivre, et l'on ne saura jamais le fin mot de l'énigme.

J.-L. R.

* LA DÉMESURE DE TOUTES CHOSES, d'Erich Fried ; traduit de l'allemand par Pierre Parlan. Editions Actes Sud, 142 p., 69 F.

Les histoires singulières de Tomasz Matkowski

Une voix insolite et pourtant familière venue de Pologne

TOMASZ MATKOWSKI habite Varsovie. Inédit dans son pays, voici son premier livre, un recueil de nouvelles très étranges. Le narrateur de ces brèves histoires est hanté par son corps, son sexe, les relations humaines, les femmes. Ce n'est pas seulement le regard d'autrui qui l'inquiète et le transforme : son imagination lui joue des tours aux conséquences si palpables qu'on se demande si la réalité est autre chose que le produit de nos fantasmes et de notre perception. Pourtant, à exposer ces angosSES et ces perturbations, la voix ne tremble guère, mais semble venir d'un lieu neutre, où l'absurde a force de loi sous l'éclairage de l'humour.

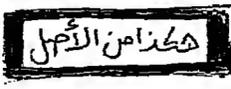
devant ses interlocuteurs. Il lui faudra apprendre à vivre avec la honte comme avec son double. « Maintenant, c'est comme si nous étions deux. Lui, il marche le long du trottoir, et moi, je trotte à ses côtés. J'observe notre visage : qu'il essaye un peu de faire l'idiot, je lui appliquerai une de ces claques ! Comme il fait ban être à nouveau un homme normal ! »

Le monde du sexe est particulièrement propice aux bizarreries, comme si notre corps, stimulé par la cervelle, s'ingéniait à ourdir des machinations contre notre bon équilibre. Avec *le Vagin dédenté*, c'est une archaïque obsession masculine qui va se dévoyer selon une procédure peu banale. Autre source d'agressions, d'hostilité et de mort : la société, sans qu'on sache bien si c'est à elle ou à l'individu que revient la palme de la perversité. Peut-être sommes-nous tous des pervers ordinaires, habitués par un binaire sadique qui s'exerce de

chacun contre tous et vice versa. Dans le *Tramway*, le désir de singularité est tel qu'il trahira le narrateur, victime de ses impulsions et livré à une foule qu'a nivelée la révolution. Ou bien, c'est simplement le bruit qui provoque le geste meurtrier dans le *Mamelon*. Partout et toujours, comme chez cet hypocondriaque que bouleverse la moindre alerte météorologique, mécanique ou microbienne, se profile la *Catastrophe*, qu'elle se nomme accident tragique, folie ou démence sénile.

Si l'on pense assez vite à Bruno Schulz et à Gombrowicz, ce n'est pas seulement à cause de la Pologne. Sans avoir le pouvoir stylistique de ses illustres devanciers, Tomasz Matkowski partage avec eux un fantastique mental où se mêlent l'orgueil et la dérision.

S. K. * AUTRES NOUVELLES, de Tomasz Matkowski ; récits en français ou traduits du polonais par Monika Touray, Jean Berret et l'auteur. Denoël, 156 p., 24 F.



● ENQUÊTE

LES FRANÇAIS ET LA LECTURE

En bibliobus sur les routes de l'Ardèche

L'accès à la lecture est un droit reconnu à tous les Français. Mais la gestion d'une bibliothèque publique dépasse souvent les capacités financières des petites communes, essentiellement rurales. Pour leur venir en aide, le gouvernement

du général de Gaulle décida, en 1945, d'installer des bibliothèques centrales de prêt (BCP), qui, équipées de bibliobus, devraient apporter des livres près des domiciles d'une population dispersée. Dix-sept BCP furent créées en deux ans, puis le

rythme se ralentit jusqu'à tomber à zéro pendant plusieurs années. En 1981, le ministère de la culture lança un programme de dix-sept années pour achever le maillage du territoire. Parmi celles-ci, figure la BCP de l'Ardèche.

Notre enquête sur « Les Français et la lecture » nous conduit, cette semaine, dans les villages de l'Ardèche, et dans les hôpitaux de Paris ou de province. Nous avons dû retarder nos articles sur la lecture dans les entreprises, en raison de l'abondance de l'actualité.

L'ARDECHE ? Nelly Vingdeux en connaissait déjà la beauté, et certains de ses secrets par d'intimes attaches. Mais elle l'avait surtout parcourue durant la saison des vacances, pendant laquelle le Vivarais se pare de toutes les séductions. Car ce pays de rivières tumultueuses, de routes en lacets, de cultures en terrasses, de roches volcaniques, peut aussi se montrer rigoureux. Nommée au début de 1982 conservateur de la BCP de l'Ardèche, Nelly Vingdeux, conservateur à la bibliothèque universitaire de Nancy, s'occupait alors de formation à l'institut universitaire de technologie. Elle quitte le confort de la capitale lorraine et débarque dans un Privas engourdi par les frimas.

On ne l'attendait guère. « On a bien voulu me prêter un lit de camp à la préfecture. Il faisait un froid glacial. N'aurais-je pas fait une folie ?... » Le doute fut de courte durée, à voir mademoiselle le conservateur si dynamique et enjouée, à l'écouter parler d'abondance de la splendeur de l'Ardèche, de la qualité de ses habitants et des projets de la BCP.

Une roulotte tirée par un cheval

Mais, alors, la fameuse BCP n'existait que sur le papier. Il faut se démenner, convaincre. En fait, le terrain était propice, et Nelly Vingdeux reçut l'appui de la Direction du livre et de la lecture, des élus - de toutes tendances, ajoute-t-elle - et du conseil général en particulier. Il est vrai que, au terme de la loi sur la décentralisation, la gestion de la BCP échoira entièrement au département. On lui prêta des locaux provisoires dans l'ancienne école normale d'instituteurs, en attendant qu'un bâtiment plus adapté à sa mission soit construit à la périphérie de Privas.

L'Ardèche cumule toutes les difficultés des zones rurales. Relief tourmenté, intense dispersion de l'habitat et petitesse des communes : sur les 338 du département, 30 ont moins de 1000 habitants et, parmi ces dernières, 23 moins de 500 habitants. De plus, le département est faiblement peuplé, avec moins de 300 000 habitants - 100 000 Ardéchois ont émigré en un siècle. Mais, pour diverses raisons, il semble bien que les jeunes veulent « vivre au pays » et les Ardéchois prendre leurs affaires en main.

Ce climat favorable ne suffit pas pour créer des habitudes de lecture. Aussi, Nelly Vingdeux s'efforce de mettre autant que possible les municipalités « dans le coup », afin qu'elles s'impliquent durablement dans la gestion de la lecture. Dans un pays ardéchois catholique et protestant, il convient, par exemple, que la bibliothèque - ne serait-ce que par une subvention - soit prise en charge par la mairie, « propriété » de toute la population. Les maires se font une douce violence, puisque nombre d'entre eux ont déjà demandé à bénéficier des services de la BCP.

Ce soir, justement, les animateurs de la nouvelle bibliothèque municipale de Soyons (950 habitants) sont réunis. M^{me} Maurin, présidente de l'association, s'y entend pour obtenir du maire une pièce supplémentaire - qu'elle a déjà quelque peu occupée, - et

de M^{me} le conservateur des présents. L'avantage évident d'une petite commune est que les rapports sont plus directs ; on ne risque guère de s'égarer dans les méandres de l'administration. Grâce à ses amis bibliothécaires, Nelly Vingdeux a pu obtenir un stage d'initiation pour des bénévoles. M^{me} Maurin y a participé, « à mes frais », insiste-t-elle. La gestion d'une bibliothèque et l'animation autour du livre s'apprennent, et c'est aussi le rôle de la BCP de dispenser une formation.

Dans la 4-L, qui roule le long du Rhône avant de remonter vers Privas, Nelly Vingdeux raconte comment la BCP s'est fait connaître aux Ardéchois. Une roulotte à l'enseigne de la BCP, tirée par un cheval, a parcouru le département. Dans chacune des petites villes traversées, elle a été le point central de diverses animations, expositions et spectacles d'artistes du cru, discussions. Les personnalités locales y prenaient la parole.

Cette campagne de promotion pour la lecture publique a été prolongée par d'autres opérations. Par exemple, une exposition itinérante autour de la musique avec des artisans créateurs de la région, un spectacle poétique en hommage à Prévert et animé par des musiciens, des chanteurs et les acteurs de la compagnie ardéchoise La Gargouille. Une semaine consacrée à l'enfance et la poésie, avec exposition itinérante, conférences, débats, films, vient juste de s'achever.

Pour Nelly Vingdeux, la BCP doit être au centre d'une action culturelle tous azimuts, et œuvrer avec des partenaires de tous horizons. Des nouveaux médias (disques, cassettes, films vidéo) épaulent et complètent la diffusion du livre et vice versa. De même, la lecture devient davantage un réflexe si elle baigne parmi d'autres activités culturelles telles que la musique, le théâtre, le cinéma, les arts plastiques, etc.

Si la BCP est devenue rapidement opérationnelle, elle le doit aussi à la Fédération des œuvres laïques, qui lui a cédé son réseau de lecture publique. En moins de deux ans, la BCP s'est assurée cent cinquante relais. « Nos moyens actuels ne nous permettent pas de répondre à la demande de la totalité des communes », dit Nelly Vingdeux. Il faut aussi maîtriser la progression du réseau en le consolidant.

Huit personnes animent avec elle la BCP et gèrent près de 50 000 volumes. « Nous formons une véritable équipe », dit-elle. Une équipe qui a un esprit de « militants de la lecture », même si l'expression ne lui dit rien qui vaille.

Privas, 8 heures. Dans la cour de l'ancienne école normale, les moteurs des deux bibliobus ont un réveil difficile, faute d'avoir passé la nuit dans un garage. A quand les nouveaux bâtiments ?...

Chargé de 2 500 livres, un de ces bibliobus, rutilant comme une voiture de pompiers, grimpe le col de l'Escrinet, puis dévale vers Aubenas. Vincent, conduit avec précision. Enfant du pays, il connaît la route. Nicole, la bibliothécaire, connaît, elle, le terrain et souligne au passage les particularités des roches volcaniques... Aujourd'hui, quatre bibliothèques seront desservies : celles de Meyras, Pont-de-la-Beaume, Mercener et Saint-Privat. A

Meyras, sept cent trente habitants - altitude 431 mètres à la mairie et 450 mètres à l'église, dit joliment l'institutrice, - le dépôt de livres est dans l'unique classe de l'école. Tandis que Vincent vérifie les livres en dépôt, Nicole accueille dans le bibliobus les lecteurs alertés par l'avis de passage publié dans la presse - dans tous les villages, l'arrivée du bibliobus est un petit événement. Les lecteurs choisissent plusieurs livres pour eux et pour ceux qui ne peuvent venir.

Des livres pour le long hiver

Dans tous les villages, on voit les enfants des écoles se précipiter sur les BD, s'asseoir sur le plancher du camion et entamer une lecture. Ce diabolin a lu *le Petit Prince* ; il préfère nettement *le Petit Nicolas*. Cet autre s'empare avec volupté d'un *Dictionnaire des mots tordus*... Ici, le menuisier du village s'est réservé un album sur les cathédrales, dont la construction le passionne. Un lecteur averti choisit Singer, Aragon. D'autres se réfèrent à « Apostrophes » et s'avouent parfois déçus... Cent trente-quatre livres auront été échangés.

A Pont-de-la-Beaume (cinq cent vingt habitants), village perché au bord de l'Ardèche, les livres sont logés à la mairie, à côté du plan cadastral et des avis d'ouverture de la chasse. L'édifice municipal est relié à l'église par un étai, et l'on ne sait quel bâtiment s'appuie sur l'autre. Comme à Meyras, puis à Mercener, la même scène se répète avec son contingent d'enfants, d'adultes et de personnes âgées. Cette vieille dame n'ose encore monter dans le bibliobus, malgré les invites de la bibliothécaire. « La prochaine fois, elle se décidera », affirme Nicole.

Il y a beaucoup de retraités dans le village qui choisissent des livres pour le long hiver. Que lisent-elles ? Des contes, des al-

bams d'histoire locale, des récits de rois et de reines ou de « choses vécues ». Avec une préférence pour les ouvrages composés en gros caractères...

« Flaubert, ce jeune auteur... »

Si les bibliothécaires répondent à la demande des lecteurs, ils se gardent bien de mettre en avant leurs préférences. Un bibliothécaire, Jean-Michel, raconte : « Cette lectrice âgée voulait des histoires d'amour. Dans sa pile de livres, j'avais mis par erreur Madame Bovary. En me le rendant, elle m'a dit : « Il écrit très bien, ce Flaubert. Il est très moderne, on voit bien que c'est un jeune auteur... »

Quittant Mercener, où un petit cirque d'autrefois s'est installé sur la place de la mairie, le bibliobus traverse l'Ardèche et s'arrête à Saint-Privat, à l'heure de la sortie des écoles. Faute de combattants, sans doute, la bibliothèque municipale était tombée dans l'oubli avant que la BCP n'apporte un contingent de livres neufs. C'est un peu triste de voir le lot d'ouvrages jaunés des années 50 dont les titres médiocres n'invitent guère à la découverte, ce qui explique sans doute qu'ils furent délaissés...

De nouveau, le bibliobus franchit le col de l'Escrinet. A 19 heures, il entre dans Privas. « Quand je repars en tournée, le lendemain, dit Vincent, je dois encore refaire mes étiquettes de livres, remettre de nouveaux titres, écorier les livres détériorés. »

Deux heures plus tard, Nelly Vingdeux reprend le volant de la 4-L pour se rendre à Lyas, où se tient une réunion du syndicat intercommunal de Centre-Ardèche, qui regroupe vingt-huit communes - de cent à mille quatre cents habitants - dont dix-sept ont une bibliothèque. Dix-neuf « délégués à la lecture » par leur commune sont présents dans le



CAGNAT

centre intercommunal, qui possède, bien sûr, une bibliothèque flamboyante. Ce syndicat intercommunal peut réaliser des opérations que ne pourrait effectuer chaque commune seule. La réunion de ce soir est présidée par l'animateur socio-culturel du syndicat, Nelly Vingdeux énumère toutes les aides et les spectacles gratuits qu'apporte la BCP. Elle rappelle aussi que les communes, selon la convention signée avec la BCP, doivent dégager un budget pour la lecture. Le maire de Flaviac (neuf cents habitants) annonce que son conseil a voté un crédit de 2 000 F par an pour la bibliothèque. Pour une petite commune, c'est une somme conséquente.

La 4-L glisse vers Privas dans la nuit. Pour Nelly Vingdeux, le regroupement par « pays » est une bonne solution, qui permet

de mettre une documentation de référence à la disposition de plusieurs communes. Elle parle encore de la mise en place de la « première orothèque de France » en milieu rural, avec le concours du Fonds régional d'art contemporain. Cette orothèque prêterait des expositions d'art originales aux communes qui se seraient équipées pour les recevoir. Nelly Vingdeux évoque enfin la création d'une annexe de la BCP à Annonay, qui permettrait une desserte plus facile dans le nord du département. « Dans cette région montagneuse, dit-elle, on n'évalue pas les distances en kilomètres mais en temps... » La 4-L ralentit, Privas apparaît accrochée à ses lumières. Mademoiselle le conservateur a des journées bien remplies...
BERNARD ALLIOT.

A l'hôpital, la guérison par les livres

La maladie est souvent l'occasion de retrouver le goût de lire

La lecture à l'hôpital... Selon les expériences de chacun, cette évocation suscite des images fortement contrastées pour les uns : l'hôpital serait un lieu de lecture intense, fruit du désenfermement, de l'ennui, de l'inactivité forcée ; pour d'autres, ce serait plutôt le néant culturel ou le règne quasi exclusif de la télévision.

Lieu de lecture intense, l'hôpital l'est assurément puisque, selon les estimations du ministère de la culture, deux malades sur trois lisent, ce qui est supérieur à la pratique de la population valide. Les malades lisent, mais quoi ?

Il est évident que certains stades d'un « parcours pathologique » interdisent le recours à des textes difficiles, notamment après une grave opération. Mais il est d'autres étapes, au cours d'un séjour à l'hôpital où, au contraire, la disponibilité est plus grande que jamais, l'inaction plus pesante et le recours à la lecture un remède véritable. Les spécialistes parlent d'ailleurs de « bibliothérapie ». Enfin, certaines hospitalisations sont de très longue durée, voire définitives, et la lecture s'impose alors comme une occupation essentielle.

La règle est donc, pour les bibliothèques hospitalières, de répondre à la très grande diversité de la demande, liée à la très grande hétérogénéité de la population. Viennent aussi dans cette communauté un personnel nombreux qui, en raison de ses horaires particuliers, est

souvent privé d'accès aux bibliothèques publiques, et dont la demande de lecture n'est pas non plus à négliger.

Les bibliothèques hospitalières qui, dans le meilleur des cas, comprennent des salles de lecture pour les malades relativement valides et des chariots pour ceux qui ne peuvent quitter leurs chambres répondent-elles à ces besoins ? Certaines d'entre elles, assurément, dans quelques villes de province (Bordeaux, Poitiers par exemple) et surtout à l'Assistance publique de Paris. Mais la pratique de la lecture dans les hôpitaux reste très marquée, en règle générale, par l'origine de ces bibliothèques hospitalières, nées au fil des siècles du bénévolat et de la philanthropie, et dont aucun texte n'a permis, sur l'ensemble du territoire, une véritable organisation.

Pas même un kiosque à journaux

Certains établissements se contentent de faire circuler une petite bibliothèque roulante, sans véritable adaptation aux besoins des malades. Les salles de lecture capables de satisfaire, en même temps, à la demande des patients, de leurs familles et du personnel, sont encore rares. Il existe des établissements où rien n'est prévu pour la lecture. Il arrive qu'il n'y ait pas même un kiosque à journaux dans l'hôpital, ou à proximité immédiate de celui-ci. Les lieux les plus défavorisés, à cet égard comme à bien d'autres, sont les hôpitaux psychiatriques, les hospices, les maisons de retraite, où les durées de séjour sont parfois fort longues et où il serait particulièrement bien venu de stimuler l'activité intellectuelle des patients.

Le ministère de la culture souhaite que tous les établissements soient dotés, à l'avenir, d'une bibliothèque qui apparaisse comme une annexe de la bibliothèque publique la plus proche, ce qui est fréquemment le cas dans les pays voisins de la France. Il souhaite aussi que les bibliothécaires affectés dans les établissements de soins reçoivent une formation complémentaire qui les initie aux besoins particuliers des lecteurs hospitalisés.

Quelque deux millions de personnes recourent, en France, aux services des bibliothèques hospitalières. Un tel chiffre pourrait, estime-t-on, être doublé, voire triplé, compte tenu de l'importance de la demande. Une demande que l'introduction de la télévision à l'hôpital n'a nullement fait décroître, contrairement à une opinion répandue : la télévision apparaît en effet aujourd'hui à l'hôpital comme une « toile de fond » qui rythme la journée, au même titre que les soins, les visites, les repas, mais non comme le substitut des livres.

Les bibliothécaires remarquent au contraire que l'hospitalisation, pause forcée dans l'activité professionnelle, fournit souvent l'occasion de renouer avec la lecture, c'est-à-dire avec une habitude qui remonte pour certains à la période scolaire. Le malade, dit-on, dans les hôpitaux, est un « bon » lecteur, attentif, disponible, exigeant. Encore faut-il lui permettre de sceller avec la lecture des retrouvailles qu'il n'avait, bien souvent, pas prévues.
CLAIRE BRISSET.

Le Monde des livres

LE FEUILLETON

« L'Aventure littéraire du XX^e siècle », d'Henri Lemaître

Mission impossible

Par Bertrand POIROT-DELPECH

FICHTRE oui, la littérature a une histoire. Il faut la présomption des soixante-huitards attendus pour

décréter la table rase chaque matin. S'il est un art d'expression où l'héritage pèse, de toute sa contrainte féconde, c'est bien celui-ci ! Mais cette histoire peut-elle s'écrire, du moins à cheud ? N'est-elle pas condamnée à classer les œuvres selon leur contenu et l'évolution des idées alentour ?

Après des dizaines d'autres, la dernière tentative en date pour prendre la succession du Lagarde et Michard se heurte aux difficultés du genre. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille y renoncer. La critique, aussi, est une entreprise nécessaire autant qu'impossible. Bordes doit être félicité d'alimenter nos réflexions sur le siècle finissant ; et avec l'éditeur, l'auteur. D'habitude, pareils monuments portent plusieurs signatures, comme les grammaires et les ascenseurs. Henri Lemaître a œuvré seul, ce qui suppose une belle maîtrise des centaines de milliers de pages qui ont façonné la période.

POUR feindre d'organiser le beau désordre des événements, rien de tel que les dates charnières. Les années 20 fournissent une articulation convaincante au siècle littéraire et aux deux volumes chargés d'en rendre compte. La Grande Guerre a induit la rupture du surréalisme et une conscience tragique des penseurs de l'histoire, de son non-sens. Mais à peine marquées ces grandes évolutions, l'auteur convient avec scrupule que l'esthétique réaliste a résisté aux convulsions, et qu'à l'absurde s'opposent des humanismes de crise, des renouveau spirituels.

Prenez la poésie, justement rétablie dans ses prestiges face au roman. Les pages consacrées au surréalisme sont aussi pédagogiques que fouillées ; elles montrent lumineusement comment l'art des mots s'est trouvé « re-magnétisé » (Gracq) par l'approvisionnement du hasard tel que le cernaient les nouvelles sciences de l'inconscient, du langage, des mythes. Mais une fois expliqué le mouvement la plus spectaculaire de l'entre-deux-guerres, Henri Lemaître s'oblige à évoquer tous les poètes qui ont intégré ses apports sans se laisser intimider par ses diktats, de Toullet à Prévert, de Derème à Guillevic.

Les Intertitres, par leur justesse même, soulignent la diversité incessable des œuvres développées depuis cinquante ans :

Supervielle aux frontières de l'absence, le corps à corps de Michaux, Cher à la recherche d'une connaissance productive du réel, poésie-étoile de Cocteau, quête d'absolu chez Milosz et Saint-John Perse, tentation mystique chez Jouve, Emmanuel, La Tour du Pin, Renard...

LES chapitres voués au roman subissent l'hétérogénéité dont le genre tire sa richesse. Situé entre deux courants - humanisme moderne sur fond de fiction réaliste, littérature du spirituel, - l'auteur, pour n'oublier personne, multiplie les exceptions à la règle. Céline et Jouhandeau deviennent des « maudits » solitaires ; Radiguet, Chardonne, Arland, Lacretelle, illustrent le renouveau du roman « d'analyse », etc.

Les auteurs qui comptent entrent mal dans des familles trop délimitées. On pourrait même les reconnaître à ce qu'ils défient tout rapprochement, à ce qu'ils méritent les influences. Le roman existentiel n'est pas sans rapport avec l'analyse psychologique à l'ancienne (Sartre égale Bourget, ironiserait Jacques Laurent). La « mal du siècle » dont semblent atteints Vailland, Nimier, Blondin n'affecte pas toute leur génération. Réunir Colette et Sagan, c'est céder à la commodité du classement par sexes. Le « retour au réalisme », où se côtoient Barbusse, Dabit, Simenon et Queffelec, ressemble à une rubrique fourre-tout.

Grâce à son vague, la notion d'humanisme autorise des regroupements cocumériques. Fort heureusement, les articles commentent les couinages artificiels du plan d'ensemble et exaltent la singularité de chacun. C'est vrai pour Jules Romains, qu'Henri Lemaître tire justement de son actual purgatoire ; pour Audiberti, à qui son baroque fit une réputation induite d'auteur difficile ; pour Mandiargues, Gracq.

PLUS plausibles apparaissent les rubriques du « drame spirituel » - Bernanos, Mauriac, Gracq - et de l'« autobiographie » - Aragon, Drieu, Céline, Leiris. De même, il est admis de longue date que les grands de la dernière période ont cherché à se sauver du même « absurde » par le paradis de l'« écarté » (Giraudoux), l'esthétisme de la vertu (Montherlant), l'action fraternelle (Malraux, Cernus).

Autre évidence propice aux classements : la mise en cause, vers 1950, de l'écriture elle-même (Artaud, Brice Parain, Paulhan, Beckett, Ionesco, Queneau, Bataille, Leiris, Blanchot, Nathalie Sarraute, Claude Simon, Robbe-Grillet...). Mais des personnalités fortes échappent à la tendance dominante, obligeant à d'utiles sous-sections flottantes : la francophonie, le régionalisme, la science-fiction. Etiqueter « individualiste » Marguerite Yourcenar et « moderniste » Marguerite Duras, c'est tenir la gageure de la mise en cases, mais cela ne renseigne ni sur les écrivains en question ni sur les tendances longues où l'avenir les inscrira, peut-être.

Entreprise d'Henri Lemaître nous remet en mémoire une communication de Barthes reprise récemment dans le *Bruissement de la langue* (Seuil, 1984). Les Français, estimait Barthes, sont dressés à assimiler la littérature à l'histoire de la littérature, et cette histoire, coûte que coûte, à un objet d'enseignement. D'où des classements forcés en genres, en mouvements ; d'où des oppositions systématiques - travail/inspiration, par exemple, - des censures perpétuées d'une époque à l'autre, des préjugés indéradicables sur les concepts mêmes de littérature, de classe, de bon goût, de classicisme, de francité, de sincérité...

Pourquoi y aurait-il un lien de causalité, opposable à tous et à tous les temps, entre telle et telle création qui se suivent ? Et Barthes de conclure : l'aliénation par le savoir resta à mettre à jour. Qu'attend-on pour considérer l'aventure littéraire, non plus en partant du seizième siècle, des auteurs et des écoles, mais de nos jours et des seuls textes ?

De toute façon, ce que nous disons de notre passé immédiat souffre de myopie et porte la marque d'un présent éphémère. S'agissant du dix-neuvième siècle, Philippe Murray vient de montrer (le *Dix-neuvième siècle à travers les âges*, Denoël, 1984) à quel point, de bonne foi, nous nous étions trompés de perspective. Et Murray, il le sait, sera un jour démenti ! Plus qu'un histoire générale, le dernier mot, en histoire littéraire, n'est jamais dit.

CE n'est pas un motif pour rejeter les entreprises comme celle d'Henri Lemaître. Mais peut-être ces débroussaillages devraient-ils faire leur deuil des espoirs d'ordonnements qu'entretennent nos universités, procéder davantage par coups de sonde, digressions, sauts de point de vue...

Bien que le dictionnaire pêche par omissions ou disproportions, il renonce à organiser la création en récit logique, ce qui le rapproche d'une manière rebelle, par définition, aux quadrillages de la raison.

* L'AVENTURE LITTÉRAIRE DU XX^e SIÈCLE, d'Henri Lemaître. Éditions Bordes, tome I, 1890-1930, 540 p., 190 F.; tome II, 1930 p., 250 F.

ESSAIS POLITIQUES

Les chemins de Michel Jobert Marianne et ses soupirants

Trente-six chandelles pour le président.

MICHEL JOBERT, c'est intéressant, mais à quoi ça sert ? Telle est la question que l'on ne cesse de se poser depuis que, ancien secrétaire général de l'Élysée puis ministre des affaires étrangères de Georges Pompidou, ancien ministre d'État de François Mitterrand, Michel Jobert se situe résolument ailleurs. C'est-à-dire, selon les mauvaises langues, nulle part.

Sans doute Michel Jobert est-il d'autant plus intéressant qu'il est un authentique écrivain, c'est une affaire entendue. Mais à quoi sert-il, lui, « l'obstrucateur, l'iconoclaste, le révélateur d'évidences cochées » ?

A la lecture de son dernier ouvrage, *Par trente-six chemins*, sorte de promenade bucolique, au cours de laquelle chaque arbre rencontré, chaque paysan visité, est prétexte à discours sur l'état

du monde et de l'Hexagone, il est clair que Michel Jobert n'a pas servi à grand-chose pendant les vingt et un mois passés au sein du gouvernement de Pierre Mauroy.

Ce sous-emploi, qu'il déplore - et comment ne pas le déplorer avec lui, tant sont grandes les qualités qu'il s'auto-attribue ? - a été, semble-t-il, mis à profit pour composer un portrait peu flatteur de l'actuel président de la République.

Qu'on en juge ! Vu de Jobert, François Mitterrand orchestre une comédie plutôt sinistre. D'ailleurs, il est brouillon, et, hélas pour lui, « le savoir-faire ne supplée pas l'attention continue ». Il est (maintenant que Michel Jobert n'y est plus) entouré de ministres bavards « comme des serins échappés d'une volière » : il « manque de caractère ».

En outre, il est looogtemps resté « incrédule des dangers et mal averti des réalités ».

Quoi d'autre ? François Mitterrand n'est pas seul responsable, car il est affligé, dans son entourage, de « petits maîtres en économie », qui lui font faire des « bêtises ». Quot au grand argentier de l'époque, Jacques Delors, gare aux idées reçues : il n'est jamais qu'un « varié ».

Le tout compose des « hobereaux au petit pied », qui ne suffisent pas pour « faire une grande politique ». Si bien que le film des deux ans de pouvoir de la gauche, dont Michel Jobert fut l'un des acteurs, peut se résumer ainsi : « inconscience » et « prétention ».

Dans le même mouvement, pourtant, Michel Jobert regrette la myopie des opinions publiques, et tente un rapprochement pour le moins audacieux. « Qu'a-t-on fait de toutes les prémonitions nationales et mandales du général de Gaulle, depuis qu'il était colonel ? On lui ouvro préférait Félix Gouin, Laniel ou Guy Mollet. Et moi, quand je parle de la liberté du citoyen, des peuples, de la nation européenne ? On rigole ! »

On rigolerait peut-être moins si le propos était moins excessif, donc plus significatif. En outre, le genre choisi, véritable pastiche de la prose présidentielle telle qu'on peut l'apprécier dans *la Paille et le Grain*, grossit encore le trait.

Domage. Les « déçus du socialisme » seront confortés dans leurs certitudes, par ce qui n'est qu'un livre de plus sur un chemin déjà parfaitement balisé.

Les amateurs de littérature et de Michel Jobert reliront, pour se consoler, son beau *Roman d'Élla Schuster*.

JEAN-MARIE COLOMBANI.
* PAR TRENTE-SIX CHEMINS, de Michel Jobert. Albin Michel, 244 p., 65 F.

Jean Bothorel fait le portrait de douze candidats (possibles) à l'Élysée. Devinez leurs noms.

JEAN BOTHOREL s'offre une récréation en envoyant des lettres ouvertes à douze « soupirants » présumés de Marianne. Soupirants de longue ou de fraîche date, choisis de manière subjective et dont l'éditorialiste du *Figaro* s'amuse à soder le cœur. De cette sélection ont été écartés l'actuel et l'ancien chef de l'État - leurs soupirs ont été déjà émis. Restent six socialistes, trois UDF ou deux RPR et... « un imposteur » - que Jean Bothorel passe au fil de la plume, se montrant tour à tour impitoyable ou bienveillant.

Dans cette galerie de portraits, que trouve-t-on ?

• Un « grand bourgeois », ni « tout à fait au-dessus des choses », ni tout à fait dedans », qui a choisi de militer dans un parti « par calcul », est devenu « l'imitateur de talent » d'un « prince de l'équivoque ». Après avoir accompli un « parcours sans faute mais sans obstacle », il reste un personnage « ambigu ».

• Un « homme de recours » doté d'un « orgueil immense », d'une « prétention à l'infailibilité » et d'une... « morphologie rassurante », mais qui devrait « rajouter son discours ».

• Un « maréchal d'empire » dont le parcours « prend appui sur le principe de domination », mais dont le projet, « marqué au sceau du nationalisme, du colbertisme et du moralisme », pourrait aller « à rebours des aspirations du temps ».

• Un adepte de cette stratégie qui « procède du concept de la grande trahison », concept qui « autorise à trahir un allié de classe au bénéfice d'un ennemi

de classe si le stratagème permet ensuite d'éliminer définitivement ce dernier ».

• Un « honnête » homme qui croit au « sérieux et à la gravité de la vie » et qui, tout « imprégné de son éducation catholique », serait sur terre « pour laver la foute originelle ». Ni « saint », ni « pharisien », mais « coupable » et « appelé », il a pris le « risque » de quitter le « théâtre national pour la scène européenne ».

• Un « sabra » dont l'image de « grand frère modeste et un brin moralisateur, de cow-boy ou époules lorges et oux allures de juste (...) s'est soudain déchirée pour céder la place à un animal politique avec lequel il faudra compter ».

• Un introspectif qui « n'arrêterait pas de se chercher ». « Son rapport à la politique » serait « purement affectif » : d'un côté « l'homme des grandes croisades », de l'autre « l'homme des contradictions, des remises en question permanentes, des sincérités successives, qui peut être au réveil gauchiste, au déjeuner giscardien, ou diner réactionnaire... ».

• Un « imposteur » qui aurait commis, il y a quelque dix-sept années, « l'impardonnable ». Un « Youtrrin des intégristes de droite » dont la pensée « se résumerait à une juxtaposition de slogans d'après-boire ».

• Un « vaniteux » à l'aspect « bonasse », qui a su, « foute d'apprendre », dilapider en trois ans « un capital de popularité, avec une maîtrise dans la chute sans précédent ».

• Un « grand adolescent » « en attente », « circonspect et nonchalant » dont la « pudeur, l'aversion du paraître, le refus de toute démolition », pourraient bien « englober l'ambition ».

• Un « militant » de toujours et pour toujours, « jusqu'à la tombe », peut être « sympathique » et « attachant » certes, mais dont « la pensée est inachevée, confuse » et « l'appréhension de la prise du pouvoir infonctionnelle ». Il s'est risqué une fois à « défer le Grand Timonier » de son parti, mais a « jeté l'éponge avant que ne commence le combat ».

• Un « notable » qui sait « s'économiser » et n'a jamais succombé « aux modes et aux rumeurs de la ville ».

Qui sont-ils, ces douze soupirants ? Amusez-vous à les reconnaître (1).

CHRISTINE FAUVET-MYCIA.

* LETTRE OUVERTE AUX DOUZE SOUPIRANTS DE L'ÉLYSÉE, de Jean Bothorel, Coil. « Lettre ouverte », Albin Michel, 179 p., 49 F.

(1) Il s'agit, dans l'ordre, de MM. Laurent Fabius, Raymond Barre, Jean-Pierre Chevènement, Jacques Chirac, Jacques Delors, Lionel Jospin, François Léotard, Jean-Marie Le Pen, Pierre Mauroy, Pierre Méhaignier, Michel Rocard et Philippe Séguin.

DENOËL

Pierre Bourgeade

La fin du monde

roman

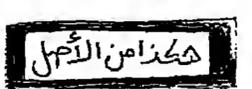
« Il y a une gaieté d'écriture, une liberté sèche, une insolence si nette, si radicale, qu'elle enchante, émeut, séduit et provoque. »

Jacques-Pierre Amette/Le Point

FINFINI

LA SEMAINE PROCHAINE DANS LE MONDE DES LIVRES

Une étude : *Insaisissable modernité*



VARIÉTÉS

JOHNNY HALLYDAY AU ZÉNITH

Célébration en lumière

Johnny Hallyday nous a habitués à une grande machinerie toujours ouverte à la surenchère. Cette année au Zénith, le divertissement de masse façon Cecil B. De Mille fait place à un grand spectacle sans contrepoids grossier. Le maximum de moyens (trente millions de francs) a été mis à la disposition de cette nouvelle célébration chantée, mais leur poids et leur volume donnent à présent un spectacle de la sensibilité et du goût, développent tout un art décoratif à partir de 30 tonnes de lumière et quatre mille projecteurs disposés en guise de murs et de plafond de scène.

Un salut à Brel

Johnny Hallyday a eu l'idée de confier la mise en scène de sa dernière production à Hiltoo McConico, le décorateur de *Divina*, la Lune dans le caniveau et *Martin*. Et McConico a réussi de manière exemplaire la combinaison du raffinement esthétique, de la technique habile et intelligente et de la dimension grand public. Sur trois heures de musique et de mouvement, la qualité et la rigueur de traitement des lumières ne sont jamais mises en défaut. Le jeu des projecteurs imprègne la scène d'une ambiance isolite, futuriste ou rêveuse, à l'exacte dimension des sentiments, des passions et des délirs hallydayens.

La première partie du spectacle s'ouvre sur une main géante qui, au bout d'un bras articulé, s'avance assomés du public, se retourne, les

doigts se dépliant et Johnny Hallyday apparaît, costume noir pailleté, empoigne le micro et, avec la même démarche de félin qu'il y a vingt ans, la même finesse animale, débordant de fièvre d'énergie et d'une folle générosité, il déroule des chansons et des titres rock'n'roll, des ballades plus sophistiquées, avec des mots plus élaborés, des climats plus subtils. Il salue aussi Brel avec une interprétation sobre, émouvante de *Ne me quitte pas*, reprend d'anciens succès, *Excuse-moi partenaire* chanté en forme de blues et *Le Pénitencier*, *Ma gueule*, *Hey Joe*, *Je suis né dans la rue*. Il joue enfin sur la fragilité et la vulnérabilité de son personnage, déploie le je et les grandes vibrations, mais sans les clichés d'entrefoies.

L'orchestre, composé de cuivres, de violons, de guitares, d'un clavier et de deux batteries, soutient parfaitement notre superstar hexagonal plus ou moins formé que jamais et qui met en relief le piano dans une demi-douzaine de chansons. La deuxième partie commence par l'apparition d'un immense cœur rouge sur lequel Hallyday est assis. Après avoir chanté *Le Cœur du rock'n'roll*, il retrouve, pour un hommage à Nashville, les accents de Hank Williams sur un titre des Everly Brothers, avant de terminer en beauté une communion intime et étroite avec les six mille spectateurs du Zénith.

CLAUDE FLÉOUTER.

* 20 h 30.

EXPOSITIONS

A LA ROCHELLE

La Renaissance et le Nouveau Monde

La découverte de l'Amérique, ce fut pour l'Europe le point de départ des temps modernes, la prise du pouvoir par l'homme blanc sur le monde entier, le triomphe durable de la pensée technicienne; bref la Renaissance.

Meis comment ce séisme historique fut-il ressenti par les hommes de l'époque? C'est ce que tente de cerner une exposition proposée par le Musée du Nouveau Monde à La Rochelle, «La Renaissance et le Nouveau Monde, 1503-1608».

Cette exposition vient du Canada, elle a d'abord été présentée pour célébrer le quatre cent cinquantième anniversaire de l'arrivée en Acadie de Jacques Cartier. Destinée d'abord à faire connaître aux Québécois leurs lointains racines, elle a consacré une part importante à l'art français de l'époque, notamment à l'école de Fontainebleau et aux influences italiennes. De nombreuses œuvres sont présentées qui manifestent une indifférence assez absolue de l'intelligence de l'époque, toute occupée à redécouvrir l'Antiquité grecque et romaine, pour le bouleversement qui se manifestait sous ses yeux.

C'est donc dans les arts dits mineurs qu'apparaissent les premières images de cette prodigieuse aventure historique. Les écoles cartographiques de Saint-Dié et de Dieppe, contemporaines des premières grandes expéditions maritimes, ornent leurs premières cartes du Nouveau Monde de scènes historiques (Jacques Cartier prenant possession du Canada au nom du roi François I^{er}) ou de dessins ethnographiques.

Car ces premières expéditions vers les Indes occidentales commencent avec elles des dessinateurs qui apparaissent aujourd'hui, trois siècles avant l'invention de la photographie, comme les premiers reporters d'images: Jean Rotz, Guillaume Le Testu, Pierre du Vaux, André Thevet...

Plus étonnant de ces journalistes d'avant la lettre est sans doute Théodore de Bry, protestant en exil qui illustra à la fois les mœurs des Indiens du Brésil et de Floride et la violence de la colonisation, dans un style qui préfigure Jacques Callot.

Ces admirables dessins servent ensuite l'inspiration de peintres plus officiels et plus sédentaires: la fin du seizième siècle vit naître l'allégorie géographique. (la représentation en plusieurs tableaux des quatre continents communs à l'époque) dont l'exposition présente de nombreux exemples. C'est ainsi que l'Amérique prit peu à peu place dans la peinture européenne.

GEORGES CHATAIN.

* Musée du Nouveau Monde, 10, rue Fleuriau, La Rochelle. Jusqu'au 15 novembre.

CINÉMA

« RIVE DROITE, RIVE GAUCHE »

Heurs et malheurs d'un film commercial

Coûte que coûte, le France maintenant la tradition d'un cinéma commercial très particulier, très typé, se tourneur, pratiquement inexorable.

Lourd, ce cinéma l'est par le lent de ses rythmes, le lyrisme prosaïque de sa musique, son esthétique papier glacé pour magazine de consommation courante, d'où s'échappent également les dialogues. Les comédiens, toujours des têtes d'affiche, et toujours les mêmes, y font des prestations carrées, en se débrouillant pour indiquer au spectateur, du coin de l'œil, à quel point ils jouent bien. On peut prendre beaucoup de plaisir à ce genre de films; on se sent chez soi, c'est le côté rassurant, confortable, ou d'éjeuner du dimanche en famille.

Philippe Labro appartient à cette tradition, mais la fait progresser, parce qu'il est plus rapide, et parce qu'il aime le danger. Cela se sentait dès les débuts de sa carrière et aussi dans *Le Crime*, l'année dernière. Dans *Rive droite, rive gauche*, Labro met dans ses images, un déséquilibre, un malaise imperceptible, qui le rendent plus humaine, moins asseptisée.

Deuxième avantage: Labro sait affronter les vedettes; à tel point

qu'une évidence s'impose: Belmondo devrait s'en remettre à lui pour son prochain film. Enfin, chez Labro, les seconds rôles, les moins éblouissants (à part les enfants dans *Rive droite, rive gauche*) s'imposent avec mesure.

C'est par l'image, et par les comédiens, que tient *Rive droite, rive gauche*. Dans un Paris bleu nuit, ou gris comme la Seine, s'aventure une caméra souple. Pour une fois, la Lourde, cette caméra qu'on fait évoluer à distance, est bien utilisée, même si on ne va pas encore au bout de ses possibilités. Paris de luez de la richesse s'enlève de beauté: avenue du passant éternel et heureux, et petit signe complexe aux Parisiens qui s'interrogent sur tel appartement du quel Anatole-France.

Entre Gérard Depardieu et Nathalie Baye, agressivité, tendresse, force et fragilité concourent une histoire d'amour idéale. Lui en évocant qui décide que son puissant client est indéfendable, elle en femme indépendante pour qui relations publiques ne sont pas relations privées, sort des bêtises sympathiques et modernes. Jacques Weber, en associé de l'avo-

cat, Charlotta de Turekheim, en patronne d'agence, esquissent leurs personnages avec justesse. Mis à l'avant-scène, Carole Bouquet, en épouse hystérique et Bernard Freson, en homme d'affaires crapuleux, se défilent tambour battant.

Tambour battant devrait aller le film. Or Philippe Labro, cette fois, ne maîtrise pas le genre qu'il a choisi: thriller social et sentimental. Comment croire au combat de l'avocat? Comment avouer la mise en échec et les méthodes de l'homme d'affaires? Ce n'est pas l'histoire qui est invraisemblable, mais le scénario. Il accumule les vieux procédés lrencontre Baye-Bouquet chez le confiseur, et simple, dans un désordre moche, nécos amonrés, actions et interactions, violences et baisers.

Lorsque Nathalie Baye dit avec un haut fonctionnaire qui le piège, lorsque Gérard Depardieu se bat avec son associé, Philippe Labro montre ce qu'aurait pu être *Rive droite, rive gauche*: la film à relations constamment renouées sur le tapis de jeu. Malheureusement, la partie a été mal engagée.

CLAIRE DEVARIEUX.
* Voir les films nouveaux.

DANSE

« LE PREMIER ORAGE »

Les diagonales de Lucinda Childs

Un double express, un citron pressé. Entre deux répétitions, Lucinda Childs fait la pause, calme et serinée, à quelques jours de la création au Palais Garnier de *Premier orage*, ballet pour quinze danseurs sur une musique de Chostakovich. En 1980, elle avait monté *Mad Exult* pour le groupe de recherche de l'Opéra. Cette fois, elle utilise le vocabulaire académique et les chansons à pointe: « En avril, Rudolf Noureev m'a demandé une pièce pour les danseurs, « classiques » et je ne vois pas pourquoi je leur aurais imposé une autre technique que celle qu'ils possèdent et qu'ils pratiquent mieux que personne ».

Simplement, Lucinda a choisi, parmi eux, ceux qui semblaient le mieux convenir à son style. Jean Gozeix, Olivier Patey, Michel Legris, Sylvie Guillem, Yannick Stephant et surtout Elisabeth Platel avec qui elle se sent de fortes affinités: « Un fois elle s'est mise une chose en tête elle va jusqu'au bout et elle se donne à fond ».

Lucinda Childs fut, avec Yvon Rainer, la cofondatrice de la Judson Church, un mouvement de remise à zéro de l'expression théâtrale. C'est la star de la *Post Modern Dance*, la partenaire de Bob Wilson. Danseuse aux pas élastiques, brochant sur des musiques répétitives ou s'identifiant à la fantasmagorie de Gertrud Stein.

elle, mais la dynamique est différente. Les pas s'enchaînent autrement et surtout il n'y a pas de préparation, de temps morts, de poses. La danse se déroule par phases, sans ruptures; l'espace est le contre point de la variation avec le mouvement.

Pour *Premier Orage*, Lucinda a choisi le *Concerta pour piano numéro 1* de Chostakovich: « Une musique bien structurée, sans rien de sentimental ou de lyrique, avec des moments légers et des passages qui cassent tout ». Elle y a ajouté deux airs de Scriabin orchestrés par Chostakovich: « L'attrait de l'Opéra c'est la profondeur extraordinaire de la scène: 16 mètres. Quelles possibilités de parcours! J'utilise largement la vision frontale, les grandes diagonales et les entrées latérales où les danseurs s'imbriquent comme dans un puzzle ».

Le 4 décembre, Lucinda Childs sera à New-York où elle prépare une nouvelle version chorégraphique pour *Einstein on the Beach* et une création sur une musique originale pour harpe et violon: Quatre sections composées respectivement par Michel Galasso, Georges Ligeti, Michel Nyman et Allen Shawn.

MARCELLE MICHEL.
* Opéra de Paris, à partir du vendredi 2 novembre.

Mort de l'acteur Eduardo De Filippo

« E morto Eduardo »: c'est ainsi, en première page ce jeudi 1^{er} novembre, que le *Corriere della Sera* a annoncé la mort du « grand vieux » de la scène italienne, Eduardo De Filippo. Il avait quatre-vingt-quatre ans.

Auteur et interprète, c'était sans doute l'artiste le plus authentique et le plus illustre du théâtre de l'Italie contemporaine. Ce Napolitain, à la voix d'une rare sensibilité et possédant admirablement son art, incarnait aussi tout un courant du cinéma italien où le réalisme est teinté de tendresse. Le nom d'Eduardo De Filippo est lié à des classiques comme *Naples millionnaire*, *Natale in casa cupiello*, une comédie de mœurs comme *Tutti a casa* (« la grande pagaille »), *Filumena Marturano* (1946), - Samedi, dimanche,

ÉCHECS

Au championnat du monde

LES NULLES SUCCÈDENT AUX NULLES
La vingtième partie de ce championnat du monde s'est soldée mercredi après-midi par une partie nulle au quinzième coup, sur proposition du challenger, Garry Kasparov.

On s'explique mal la décision du jeune joueur de Bakou de proposer la nulle après son quinzième coup, alors que les spécialistes estimaient qu'il possédait à ce moment un jeu positionnel riche en possibilités.

Kasparov voudrait donner l'impression qu'il ne veut pas jouer avec les blancs qu'il ne s'y prendrait pas autrement. Attend-il de jouer avec les noirs et de laisser l'initiative au tenant du titre, Anatoli Karpov? Si oui, il risque d'être pris à son propre jeu. Karpov mène par quatre victoires à zéro et, à deux points du titre, il est évident qu'il ne tentera rien qui risque de saper sa confortable avance.

Les deux joueurs ont l'air de camper sur leur position, et, à ce rythme-là, le match semble être parti pour durer indéfiniment.

La vingt et unième partie est prévue vendredi 2 novembre, et Karpov jouera avec les blancs.

Blancs: KASPAROV
Noirs: KARPOV
Vingtième partie
Début anglais

1. C3	C6	3. Evg2	B-0
2. f4	h6	10. f4	D-7
3. e3	e5	11. K3	Cxé4
4. Fg2	Fg7	12. Cxé4	Dxé4
5. B-0	g6	13. D3	Dxé4
6. C3	Fg7	14. Td1	Dxé4
7. é4	Cxé4	15. Ff4	
8. Cxé4	Fxg2	Nulle	

THEATRE SAINT GEORGES
MARIA PACÔME
ODETTE LAURE
ON M'APPELLE
EMILIE de Maria PACÔME
Mise en scène: Jean-Luc MOREAU
Location: 878.63.47 et agences

MARIA PACÔME POSÈDE UN TON PARTICULIER, LÉGER, TOURBILLONNANT... FANTASTIQUE ODETTE LAURE François CHALAIS FRANCE-SOIR. DEUX INTERPRÈTES EXCEPTIONNELLES André LAFARGUE (PARISIEN LIBÉRÉ) LE FRANC RIRE DU THÉÂTRE Pierre MARCABRU (LA FIGARO)

Les archives d'une poétesse libanaise

Lundi 5 novembre à 18 heures au théâtre parisien du Rond-Point, Silvia Monfort, Geneviève Page, Catherine Sellers, Delphine Seyrig, Jean-Louis Barrault, Alain Cuny et quelques autres comédiens liront des poèmes de Nadia Tuéni. Ce sera le point fort de l'hommage rendu à la poétesse libanaise. Franchophone disparue à quarante-neuf ans en 1983 *Le Monde* du 1^{er} juillet 1983). La soirée est organisée sous les auspices de l'ambassade du Liban et du Festival international de Balbek. L'une des dernières œuvres publiées de Nadia Tuéni est *Archives sentimentales d'une guerre* (Parvert). (Reus.: Tél. (1) 359-10-36 et 562-34-73).

Organoogie

Le musée instrumental du Conservatoire national supérieur de Paris ouvrira, à partir du 21 novembre, un centre de documentation organologique (disciplines qui traitent de l'histoire de la facture des instruments de musique). Situé au-dessus des salles du musée du Conservatoire, 14, rue de Madrid, il comportera notamment une bibliothèque et une photothèque. En même temps sera ouverte une exposition sur les acquisitions récentes du musée depuis deux ans.

Architecture et construction

Les Rencontres architecture et construction, qui ont lieu le mercredi au Centre Georges-Pompidou, proposent pour leur session d'automne, après Anna et Patrick Poitrier; le 17 octobre dernier; Georges Penrec'h (7 novembre); Jacques et Pierre Dehaig, Michèle Sadirac, avec Pierre Lajou, adjoint au directeur de l'architecture (14 novembre); Manolo Nuñez Zanovsky, avec Dominique Anoujou (21 novembre); Gérard Hartmann, Max Herzberg et Laurent Israël (12 décembre).

Le réseau AVEC, créé en vue d'un rapprochement architecture et industrie, expliquera sa démarche le 28 novembre. Renseignements: tél.: 326-31-04 et 329-00-60.

L'équerre du « Moniteur »

L'« Equerre d'argent », prix décerné chaque année par un jury international, à l'initiative de la revue *Le Moniteur des travaux publics et du bâtiment*, a été attribué au parking municipal des Châteaumesnils, à Saint-Denis, dont l'architecte est Christian Devillers. Construction particulièrement soignée sur un site ingrat, le parking de Christian Devillers montre comment des bâtiments utilitaires et strictement techniques peuvent faire l'objet d'une véritable recherche architecturale. Le jury a également tenu à distinguer la qualité de l'acier construit à Billancourt par Claude Vasconi pour la régie Renault ainsi que la salle de spectacles démontable Le Zénith, à La Villette (M. Chais, architecte, avec la collaboration de Jean-Pierre Morel, et du groupe Arcora pour la structure).

Le Prix de la première œuvre a été attribué au complexe de logements sur la base de loisirs de Mison-en-Yvelines (Marc Delanne et Jean-Pierre Morel, architectes).

Festivals et rencontres

● Bayonne. - Le quatrième Festival de théâtre de Bayonne aura lieu du 6 au 11 novembre. Ce festival a pour but de présenter le théâtre régional, généralement absent des programmations officielles. C'est aussi un lieu de rencontre pour les créations françaises et espagnoles. (Reus.: Festival théâtre Bayonne-Boucau. Chemin d'Iboe, 64100 Bayonne. Tél.: (59) 25-70-60).

● Villejuif. - Le Roy Hart Theatre, compagnie installée dans les Cévennes, vient de remporter avec son spectacle *Kasparov*, de Peter Handke, aux dixièmes Rencontres Charles-Dullin, organisées au mois d'octobre par le Théâtre Roméo-Rolland de Villejuif et auxquelles participaient treize jeunes compagnies professionnelles, dont cinq de province.

● Bastia. - Le film grec *Prix de l'amour*, de la réalisatrice Tonis Marketaki, a remporté mercredi l'« Olivier d'or » au troisième Festival du film des cultures méditerranéennes, qui avait lieu du 23 au 31 octobre à Bastia (Corse). Le jury, présidé par Pierre Borouh, a attribué son Prix spécial à *Mes amours de 68*, du réalisateur yougoslave Goran Paskaljevic.

RADIO-TÉLÉVISION

COMMUNICATION

Jeudi 1er novembre

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

- 20 h 35 Série : Bilet doux. D'André Rueland et Michel Barry. Avec P. Moody, D. Boccardo...
21 h 30 Informations. Magazine de la rédaction proposé par Alain Desvres, Roger Fic, Maurice Albert et Jacques Decouray.
22 h 20 Dossier : 30e anniversaire de l'insurrection algérienne.

DEUXIÈME CHAÎNE : A 2

- 20 h 35 Série : La Mafia. Réal. D. Damiani. Avec M. Flacido, N. Jamet, F. Fierri...
21 h 45 Magazine : Résistance. Le magazine des droits de l'homme, de B. Langlois.

TROISIÈME CHAÎNE : FR 3

- 20 h 35 Cinéma sans visa. Émission de Jean Lacouture et Jean-Claude Guillebaud.
20 h 40 Cinéma : Le Gardien de chevrons. Film chinois de Xie Jin (1981), avec Z. Schimao, C. Chan, L. Quisong, N. Ben (v.o. sous-titrée).
22 h 15 Télémagazine. Avec M.M. Régis Bergeron, spécialiste du cinéma chinois, René Dumont et M. Marie Holzman, spécialiste de la vie en Chine.

FR 3 PARIS ÎLE-DE-FRANCE

- 17 h 5, Humour-humour : 17 h 19, Les DOM-TOM au quotidien : 17 h 48, Chronique de la France en guerre ; 18 h 10, Série : Dystopie ; 18 h 55, Dessin animé : Muppet Gadget ; 19 h, Série : L'Age heureux ; 19 h 15, Informations ; 19 h 28, Les gnomes de l'ombre ; 19 h 50, Atout PIC.

FRANCE-CULTURE

- 20 h 30 Moment privé, par J.-M. Grangier.
21 h 30 Vocabulaire : A. Rome, de L. Béna.
22 h 30 Nuits magiques : plastiques.

FRANCE-MUSIQUE

- 21 h Concert : « La Tentation de Saint-Antoine », de Chion.
22 h 34 Les soirées de France-Musique : Darins Mill hand ; vers 23 h 5, Quatre livres pour une communauté : 0 h, Boréales.

Vendredi 2 novembre

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

- 11 h 20 TF 1 Vision plus.
11 h 50 La une chez vous.
12 h Feuilleton : Gorri le diable.
12 h 30 Variétés : La bouteille à la mer.
13 h Journal.
13 h 45 A pleine vie.
13 h 50 Série : Enquête en direct : 14 h 45 : Temps libres, avec Philippe Labro, Marianne Jobert, Henri Aïekon, Noël Simson, Eric-Monard.

DEUXIÈME CHAÎNE : A 2

- 10 h 30 ANTIPOE.
12 h Journal et météo.
12 h 10 Jeu : L'académie des neuf.
12 h 45 Journal.
13 h 30 Feuilleton : Les amours des années 50.
13 h 45 Aujourd'hui la vie. Avec Chantal Goya.
14 h 50 Série : Trimide et sans complexe.
15 h 40 La télévision des spectateurs.
16 h Reprise : Lire, c'est vivre. (diff. le 14 octobre).
L'ivrogne dans la brousse, de A. Tutova.
17 h Étonnantes. De Sophie Richard.
Pérou : la Fuchon et Mathilde en font l'exploration et sont bien obligés d'admettre qu'aucun de leurs fils n'a l'intention de continuer l'exploitation du domaine familial. Et la deuxième guerre mondiale qui éclate bouleverse encore une fois la vie de Saint-Libéral. Les réfugiés arrivent dans ce village de Corriez...
17 h 45 Récit A. 2.
18 h 30 C'est la vie.
18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.
19 h 15 Émissions régionales.
19 h 40 Le théâtre de Boulevard.
20 h Journal.
20 h 35 Feuilleton : Des grives aux loups. D'après Michelet. Réal. Philippe Monnier. Avec Bruno Devoldère, Maurice Barrier, Sonia Volteraux. Il en loit le temps où chez les Vithe on reste payons de père en fils. Pierre-Edouard et Mathilde en font l'exploration et sont bien obligés d'admettre qu'aucun de leurs fils n'a l'intention de continuer l'exploitation du domaine familial. Et la deuxième guerre mondiale qui éclate bouleverse encore une fois la vie de Saint-Libéral. Les réfugiés arrivent dans ce village de Corriez...
21 h 40 Apostrophes. Magazine littéraire de S. Pivot. Sur le thème : retouches aux portraits de quelques grands écrivains français, sont invités : Jean-Paul Aron (Le Monde), Journal de l'Épave du temps) ; Marie-Claire Bancquart (Anatole France) ; les Tarots d'Ulisse) ; Alain Rey (codirecteur de la publication du Dictionnaire des littératures de langue française) ; Roger Stéphane (André Malraux, entretiens et précisions) ; Patrick Thévenaz (La Vertu des simples) ; Madeleine Chapsal (Envoyer la petite musique).
22 h 50 Journal.
23 h Ciné-club (cycle Marianne Dietrich) : Agent X. 27. Film américain de J. von Sternberg (1931), avec M. Dietrich, V. Mac Lagan, W. Oland, L. Cody, G. von Seyffertitz (v.o. sous-titrée).
En 1915, la veuve d'un officier, qui se propose à Vienne, pour survivre, accepte de devenir agent des services secrets autrichiens, afin de démasquer un espion russe. Le génie de Sternberg dans la mise en scène

TROISIÈME CHAÎNE : FR 3

- 17 h Télévision régionale. Programmes autonomes des douze régions.
19 h 55 Dessin animé : Lucky Luke.
20 h 5 Les jeux.
20 h 30 D'accord, pas d'accord (INC).
20 h 35 Vendredi 13.
Magazine d'information d'André Campana.
Julia, chrétienne, ou musulmane... Ils ont changé de religion en changeant radicalement de tradition. Un débat, des témoignages d'extrêmes, de philosophes, de journalistes convertis, avec la participation, notamment, de Roger Garaudy, Nadine de Rouckville, le rabbin Joey Eisenberg, le cheikh Abbas...
21 h 30 Une vie au service de la science : Bernard Halpern. À l'occasion du vingtième anniversaire de l'INSERM. Portrait de Bernard Halpern, fils de juif russe issu d'une famille de hauts fonctionnaires soviétiques. Bernard Halpern, né en 1904 et mort en 1978, fut un pionnier de l'allergologie, professeur au Collège de France, membre de l'Académie des sciences en 1964 et de l'Académie nationale de médecine en 1976.
21 h 45 Journal.
22 h 10 Téléfilm : Le Drin de muguet. de M. F. Briceau, sur une idée de Sim, réal. J.-C. Morin.
Un meurtre dans une petite communauté de maripêcheurs péruviens. Comment le crime a-t-il été commis ? Sim dans son premier rôle dramatique.
23 h 5 Vidéo à la chaîne.
23 h 10 Prélude à la nuit.
« Quatorze cordes n° 7 » de L. Lajtha par le quatuor Tabat.

FR 3 PARIS ÎLE-DE-FRANCE

- 17 h 5, Humour-humour : 17 h 19, Fraggle rock ; 17 h 48, Magazine : Thémis ; 18 h 5, L'Age heureux ; 18 h 10, Série : Évisions urbaines ; 18 h 55, Dessin animé : Inspecteur Gadget ; 19 h, Série : L'Age heureux ; 19 h 15, Informations ; 19 h 50, Atout PIC.

FRANCE-CULTURE

- 7 h Le goût du jour.
8 h 15 Les enjeux internationaux.
8 h 30 Les chaînes de la communication.
9 h 5 Matière de temps et de change.
10 h 30 Musique : miroirs (Bunamuchana) (et à 17 h).
11 h 10 L'école hors les murs.
11 h 30 Feuilleton : la Sen-Police.
12 h Panoram.
13 h 40 Un consensus, à propos de Spinoza.
14 h Un livre, des voix : « Les Contomiers de Bassano », de Michèle Perrin.
14 h 30 La onzième à trois voix, de P. Clandel (sélection prix Italia).
15 h 30 L'échappée belle : partie pour aider un peu.
17 h 10 Le pays d'el, un droit du Perche.
18 h Salsicci : Agony, avec J.-C. Fodder ; à 19 h 15, Rézo ; à 19 h 25, Rézo à l'italienne.
19 h 30 Les grandes avenues de la science moderne : la machine LEP.
20 h 10 Mésépie, mode d'emploi : Jerry Roll Morton.
20 h 30 L'architecture belle et le jazz au laser.
21 h 30 Black and blue : le jazz au laser.
22 h 30 Nuits magiques : jazzin.

FRANCE-MUSIQUE

- 2 h Les voix de France-Musique.
7 h 10 Actuellement du siècle.
9 h Le monde des musiciens - Filles à la corde.
12 h 5 Concert : œuvres de Brahms, de Palestrina, par les Chœurs de femmes du Gaechinger Kantorei.
13 h Les chants de la terre.
14 h 2 Répères contemporains : œuvres de Rivier, Wyschnogodsky.
14 h 50 Les enfants d'Orphée.
15 h Les après-midi de France-Musique : Verdi ou le dramaturge du pouvoir - Péro et Fil.
19 h 15 Le temps de jazz : le clubier bien tempéré : Intermodé ; feuilleton : Le blues urbain (Chicago).
20 h Avant-concert.
20 h 30 Concert : « L'œuvre II, ouverture ou et majeur », de Beethoven, « Ainsi parlait Zarathoustra », poème symphonique de R. Strauss, par l'Orchestre radio-symphonique de Saratovsk, dir. M. Jaszowski, sol. R. Bushindor, piano.
22 h 34 Les soirées de France-Musique : Darins Millhand ; à 23 h 5, Boréales ; à 1 h, musique traditionnelle : contes de l'Orient.

Un projet d'émission « pluriculturelle » sur TF 1

Savez-vous que les oiseaux distingués de Stravinski mais pas de Stravinski de Charlie Parker? Que les poissons rouges passent plus de temps près du bord du bocal qu'au centre? On apprend toujours des trucs fascinants et bizarres dans « Saga ».

M. ROBERT HERSANT ÉTEND SON INFLUENCE EN BELGIQUE. M. Robert Hersant vient de prendre une nouvelle participation - majoritaire cette fois - dans une société belge, celle de « Rappell ».

Annouçant la nouvelle mercredi 31 octobre, M. Pol Vandromme, directeur, a précisé que les nouveaux administrateurs s'étaient engagés à maintenir la ligne (catholique, de centre droit) des titres concernés. M. Vandromme a souligné qu'un quotidien dépendant du groupe Hersant, Nord-Eclair, diffusé déjà sur la province du Hautaut, fier du Rappell et des deux autres titres.

La télévision dans le métro. La décision est prise depuis quelques jours à peine, et M. Jacques Banaszuk, chef du service commercial de la RATP, ne cache pas son enthousiasme. « Nous allons faire la télévision du métro. Dès le début de l'année prochaine, nous installerons des téléviseurs sur les quais et dans les couloirs de trois stations. A terme, le câble reliera trois mille téléviseurs sur tout le réseau ».

Avant de choisir la télévision, la direction de la RATP a examiné, resté d'autres médias : par exemple, lumineux, vidéotextes et même radio. Au mois d'août dernier, une voiture est équipée d'un magnétoscope et d'un écran. Une petite société privée, Connaissance par l'image, se charge de concevoir un programme : films de surf ou de voile, images flouées au parfum d'évasion pour des spectateurs de passage.

Après trois mois, l'expérience se révèle concluante : pas de vandalisme ni de protestation, un intérêt sensible qui va même parfois jusqu'à la naissance, miraculeuse en ces lieux, d'un dialogue. Du coup, la RATP rencontre des producteurs potentiels : Europe 1, Télé-Libération, le Centre Pompidou, le FNAC ou l'Institut national de la communication audiovisuelle.

M. Banaszuk prépare les programmes de sa télévision et songe déjà aux annonceurs qui rentabiliseront l'opération en achetant un tiers environ du temps d'antenne. « Vous savez, ajoute-t-il avec une pointe de fierté, la publicité dans le métro rapporte chaque année 200 millions de francs de bénéfices nets, autant que tout le réseau de la SNCF et dix fois plus que le métro de New-York ».

Une mise au point de Jean-François Revel. - Notre confrère Jean-François Revel, cité dans notre article sur le magazine de TF 1 consacré jeudi soir à Moon en Uruguay (Le Monde du 1er novembre), émet formellement accordé quelque « patronage » ou quelque « appui » que ce soit à l'organisation « Causa » comme à tout groupe faisant l'objet du reportage de TF 1 « Uruguay : Moon contre Marx ».

POUR REMPLACER PLUSIEURS MAGAZINES

Convertis ou renégats ?

En France, pays tel que et profondément sécularisé même si 80 % de la population continue, selon les sondages, de se déclarer « catholiques », la quête spirituelle chez certains les pousse à quitter leur religion d'origine pour embrasser une foi nouvelle. On les appelle des « convertis », mot plus neutre et bienveillant que les anciens termes d'« apôtats » ou de « renégats ».

Il est difficile de donner des chiffres pour un phénomène aussi personnel et secret, mais le passage de l'une à l'autre des grandes religions représentées en France est très inégal, suivant l'attitude de chacune face à la conversion. Selon le rabbin Josy Eisenberg, il n'y a pas plus d'une dizaine de conversions au judaïsme par an. Pour la simple raison que celui-ci, à l'encontre du catholicisme ou de l'islam, ne se considère pas comme « la seule vraie religion ».

D'après les chiffres fournis par l'épiscopat français, en revanche, quatre mille personnes demandent chaque année à entrer dans l'Église catholique ; quant à l'islam, numériquement la France, en deuxième religion, en compte une estimation à 300 000 le nombre de Français qui sont devenus musulmans. Or est-ce qui incite les convertis à changer de religion ? Les réponses sont variées, comme la montre l'enquête menée par le magazine « Vendredi », d'André Campana, au cours duquel des convertis, célèbres ou inconnus, témoignent de leur expérience.

La conversion est aussi un phénomène de notre temps, où l'homme, éternel insatisfait, est toujours à la recherche de la vérité. L'exemple type : Roger Garaudy, qui est passé du protestantisme au communisme, puis au christianisme à nouveau, et enfin à l'islam, sans renier son passé. « Les yeux finis sur le Coran, dit-il, je garde la Bible dans la main gauche et Das Kapital dans la main droite ».

ALAIN WOODROW. * Magazine « Vendredi » FR 3, 2 novembre, 20 h 35.

OFFICIERS MINISTÉRIELS VENTES PAR ADJUDICATION Rubrique O.S.P. - 64, rue La Boétie, 563.12.66

Vente sur saisie immobilière au Palais de Justice de CRETEIL le JEUDI 8 NOVEMBRE 1984 à 9 h 30 - En un lot DIVERS LOCAUX dépendant d'un ensemble imm. sis 6 et 6 bis, rue La Fontaine BOISSY SAINT-LEGER (94) MISE A PRIX : 100 000 FRANCS

Vente sur saisie immobilière au Palais de Justice de Paris le JEUDI 15 NOVEMBRE 1984, à 14 heures UN APPARTEMENT A PARIS 15e de 2 pièces principales au 15e étage et un cellier au 3e étage 57 A à 59 A, QUAI DE GRENELLE MISE A PRIX : 225 000 F

Vente sur licitation au Tribunal de grande instance de Versailles Palais de Justice, le mercredi 14 novembre 1984, à 10 h. En un seul lot UNE PROPRIÉTÉ au CHESNAY (78) Avenue Jeanne-Léger, numéros 17-19 MISE A PRIX : 500 000 F

Vente aux Enchères au Palais de Justice de PARIS le Jeudi 15 Novembre 1984 à 14 heures - En 4 lots 1) ATELIERS 2) BOUTIQUE 3) LOGEMENT LIBRE 4) CHAMBRE OCCUPÉE PARIS 11e

ENERGIE

LA FIN DE LA CONFERENCE DE L'OPEP

Les compagnies internationales accueillent avec scepticisme les décisions de baisse de la production de pétrole

Genève. - Mise en situation critique par les baisses de prix de la Norvège, de la Grande-Bretagne et du Nigeria, il aura fallu à l'OPEP quinze jours pour réagir. C'est fait.

Mercredi 31 octobre, l'Organisation des pays exportateurs de pétrole a officiellement annoncé, comme prévu, que, afin de défendre le prix actuel du brut de référence (29 dollars par baril) et de consolider la stabilité du marché, elle avait décidé de réduire, à compter du 1er novembre, son plafond de production de 17,5 à 16 millions de barils par jour et de répartir de nouveaux quotas de production pays par pays.

Cette annonce a été accueillie avec un certain scepticisme par la plupart des observateurs, scepticisme qui devrait être renforcé par la décision, rendue publique le même jour, de plusieurs compagnies américaines de réduire leurs prix d'achat pour le pétrole brut produit aux Etats-Unis.

Mis à part l'Irak et le Nigeria, tous les pays membres de l'OPEP sont censés participer à l'effort de baisse de production dans des proportions variables allant de moins 4 % à moins 14 %. L'Arabie saoudite, producteur d'équilibre auquel aucun quota n'a été officiellement alloué, supportera la plus grosse part du fardeau (plus de la moitié de la baisse totale de 1,5 million de barils par jour) et s'assurera du respect du nouveau plafond, quitte, si besoin est, à réduire encore plus sa production.

Manifestement agacés par l'incertitude de l'opinion à l'égard de ce plan de riposte, dont témoignait la relative faiblesse du marché depuis le début de la semaine, les ministres des pétroles de l'Organisation ont pas ménagé les effets de manche pour rendre cette annonce aussi dramatique que possible et créer le choc psychologique recherché.

Le manque de crédibilité de l'OPEP. Le plan annoncé mercredi n'a de chance de réussir que si les pays membres respectent une discipline d'acier. Le plus important est la détermination des pays membres à appliquer cet accord. A. D.

De notre envoyée spéciale faire immédiatement », a ajouté en écho le ministre koweïtien de pétrole, M. Ali Khalifa Al Sabah. « Les ventes au jour le jour seront arrêtées et l'approvisionnement de nos raffineries ralenti (...). Nous suivons notre quota non seulement fidèlement mais aveuglément ».

En dépit de ces assurances, la plupart des négociants et des représentants des compagnies présents restaient, à l'issue de la conférence, sceptiques. Cette méfiance s'explique par plusieurs raisons :

L'impact réel de ces décisions sur la production de l'OPEP sera faible à court terme. Bon nombre de pays ayant accepté de réduire leur quota officiel produisent en réalité moins que celui-ci. Ainsi, l'Arabie Saoudite, qui a accepté officiellement de diminuer de 647 000 barils par jour son quota implicite de 5 millions, ne produit-elle, actuellement, de l'aven même de Cheikh Yamani, qu'un peu plus de 4 millions de barils par jour. Dans les faits, l'effort « accepté » revient donc, pour le royaume wahabite, à maintenir, voire à augmenter légèrement, son rythme de production au cours des semaines à venir. Il en va plus ou moins de même pour le Koweït, les Emirats arabes unis, l'Iraq, le Libye et l'Algérie, ainsi que l'Egypte qui, bien que non membre de l'Organisation, a annoncé une baisse symbolique de 30 000 barils par jour, sur une production totale officielle de 900 000 barils par jour, en réalité largement surestimée.

Les hausses acceptées par les autres pays producteurs sont beaucoup moins importantes et concernent de surcroît des pays qui, souvent, dépassaient jusqu'ici leur quota officiel. « Quelques pays produisaient plus que leur quota, certains le dépassaient même de plus de 50 % », a reconnu Cheikh Yamani. « Nous avons l'assurance que cela va cesser ».

La réduction effective de la production sera donc beaucoup plus faible que l'annoncée.

Les engagements du Nigeria restent flous. Le pays africain, qui a rompu la discipline de l'OPEP en

baissant unilatéralement ses tarifs, n'a pas accepté de rentrer dans le rang. Il s'est refusé à réduire le quota qui lui avait été attribué en juillet dernier de manière provisoire, contraignant l'Arabie Saoudite à prendre en charge un surplus de 100.000 barils par jour. Mais il n'a en outre, semble-t-il, pas donné d'assurances formelles de ne pas aller au-delà. « A-t-il déjà dépassé son quota ? », s'est contenté de répondre le ministre nigérian interrogé sur ce point. Surtout, il ne s'est pas engagé formellement à relever ses tarifs afin de les rendre conformes à la grille officielle de l'OPEP, dès que les cours du marché rejoindront les prix officiels.

La question des différentiels - écart de prix reflétant les différences de qualité et d'éloignement des bruns - n'a pas été réglée. Le réajustement de la grille des prix relatifs de l'OPEP dont l'adaptation, désormais reconnue, à la réalité du marché, était à l'origine du désordre actuel a été remis à plus tard, un comité ministériel de trois pays (Arabie Saoudite, Emirats arabes unis et Libye) étant chargé de faire des propositions sur ce point lors des prochaines réunions de l'Organisation.

Le pari est loin d'être gagné et il faudra à l'OPEP beaucoup de détermination pour prouver sa crédibilité. Il est clair que les opérateurs attendent, pour y croire, de voir l'effet réel sur le marché des décisions prises à Genève. Il est clair également qu'après longtemps que l'industrie pétrolière s'attendra à un échec et donc, tôt ou tard, à une nouvelle baisse des prix, elle préférera puiser dans ses stocks et limiter ses achats au minimum, retardant donc la reprise de la demande, attendue par l'OPEP. L'annonce par plusieurs raffineries américaines d'une baisse de leurs tarifs intérieurs, le soir même de la conférence, montre en tous cas que les compagnies ont pu s'attendre à ce que faciliter la tâche aux pays producteurs. « Je suis prêt à accepter la situation », a assuré, mercredi soir, Cheikh Yamani.

VERONIQUE MAURUS.

SOCIAL

Le débat sur la « flexibilité » de l'emploi

I. - Un piège redoutable

par EDMOND MAIRE (*)

Dans toute l'Europe occidentale, la flexibilité est devenue le maître-mot du patronat et, en même temps, l'objet premier des discussions de chaque confédération syndicale comme de la Confédération européenne des syndicats.

La thèse patronale, largement importée des Etats-Unis, est d'un simplisme brutal : les garanties collectives et la protection sociale arrachées par la lutte centenaire du mouvement ouvrier sont un obstacle aux mutations technologiques et économiques, donc à l'emploi, par leur coût excessif et par les rigidités qu'elles entraînent. Il faut reconquérir de la souplesse dans la gestion de la main-d'œuvre en démantelant ces garanties, en prénant - comme l'a fait M. Gattaz dans sa conférence de presse de rentrée - une « déréglementation générale ». Les conditions « lombardes » de licenciement doivent être « libérées », c'est-à-dire soumises à un arbitrage patronal totalement restauré, le SMIC remis en cause, la protection sociale individualisée, etc.

D'une façon générale, le patronat assène ses affirmations, sans les appuyer sur une analyse solide. Plus grave encore, le CNPF affirme qu'avec l'ENCA - les emplois nouveaux à « contracter » (sic) alloués - on créerait quatre cent-soixante-dix mille emplois, ce chiffre ressortant d'une extrapolation manipulatrice d'une enquête injurieuse pour l'honnêteté scientifique. Certes, le Centre des jeunes dirigeants ou le courage de qualifier de gadget les ENCA du CNPF. Mais, au-delà de quelques chefs d'entreprise isolés, les patrons européens identifient partout la flexibilité des entreprises et affaiblissement des garanties sociales. Leur conception de la souplesse repose sur la précarité et l'insécurité de la condition salariale. Face à cette offensive sans précédent, le réflexe syndical premier et ultime consiste à opposer un non sec à cette flexibilité-là. La suppression des garanties sociales n'est pas un moyen acceptable pour affronter l'avenir.

Mais au-delà, deux attitudes se font jour qui traversent tout le mouvement syndical européen, plus ou moins, chaque confédération syndicale. Pour les uns, la flexibilité n'est qu'un thème patro-

mal, à rejeter en bloc ; le mouvement syndical doit défendre ses acquis sociaux et ses conceptions traditionnelles du progrès social sans s'interroger plus avant. Pour les autres, et la CFDT dans la grande majorité de ses militants en fait partie, le rejet global de la notion de souplesse - ou de flexibilité - est un piège redoutable. Si le syndicalisme s'enferme dans cette attitude purement défensive, il montre qu'il n'est pas prêt à affronter les mutations dans toute leur ampleur ; il donne l'image d'un syndicalisme conservateur, freinant le progrès économique et social ; il perd sa crédibilité.

Le syndicalisme doit au contraire comprendre qu'à la métamorphose des productions et des activités économiques doit correspondre une métamorphose des conditions de production. C'est d'ailleurs à notre sens la seule façon de poursuivre efficacement la lutte pour la quantité et la qualité des emplois, pour l'extension de garanties sociales adaptées à tous les salariés et ainsi de combattre les méfaits d'une société dualisée qui sépare toujours plus les salariés garantis, en diminution constante, et les chômeurs ou les salariés précaires en nombre croissant.

Se défaire sur les salariés. Des débats de la CFDT et des discussions que nous venons d'avoir avec des confédérations d'Europe - le DGB allemand, les trois centrales syndicales italiennes - meoant une recherche dans le même sens, nous pouvons d'ores et déjà tirer plusieurs orientations solides.

D'abord, la flexibilité à la mode patronale va à l'encontre de la modernisation des entreprises. Le patronat présente l'affaiblissement des garanties collectives des salariés comme un facteur de flexibilité, comme un moyen d'améliorer la situation de l'emploi. Nous reconnaissons totalement cette affirmation. En vérité, ce que cherche le patronat traditionnel, à travers ses discours sur la flexibilité, ce n'est pas à assurer l'avenir de l'emploi mais (*) Secrétaire général de la CFDT.

à se défaire sur les salariés de ses responsabilités dans le déclin industriel de notre pays et dans la montée du chômage.

Ce qu'il veut, c'est tout simplement restaurer le pouvoir absolu des chefs d'entreprise, faire contre-voix au thème de réduction du temps de travail et améliorer les marges des entreprises par la diminution du coût salarial. Rien de bien neuf sous le soleil. Malheureusement ! Car cette orientation patronale est profondément archaïque ; elle fait fi des données de notre époque.

Dans un pays développé comme le nôtre, c'est un non-sens de chercher à ériger des richesses par l'autoritarisme et la précarité. Copier Hongkong, c'est aller à rebours de l'histoire. En France, les atouts décisifs pour affronter les mutations et la compétitivité internationale ne sont rien d'autre que les ressources humaines, la qualification et la créativité des salariés, la qualité des relations sociales et des rapports contractuels dans l'entreprise.

La bataille de l'emploi dans la modernisation économique appelle avant tout une amélioration de la qualité des produits et des services par une meilleure mise en valeur des capacités des salariés et une meilleure utilisation des outils.

Dans ces conditions, les garanties sociales ne sont pas des rigidités, bien au contraire. La précarité et l'insécurité sont source de dépendance et de passivité. Le dynamisme, l'initiative des salariés, vont de pair avec la qualité de la condition salariale et de contrat de travail.

Il est quand même stupéfiant de voir le patronat se faire le parangon de la flexibilité. Toute l'histoire syndicale est celle d'une lutte incessante contre les rigidités du taylorisme, du travail à la chaîne, du salaire au rendement, d'une organisation du travail hiérarchique, d'un travail en mètres et souvent sans intérêt. Toute l'histoire syndicale est celle d'un lent progrès collectif, chèrement conquis, pour élargir les espaces de liberté dans l'entreprise, conquérir une capacité d'autonomie et de coopération entre producteurs, une force de proposition collective pour assurer l'avenir des salariés. Pour tout salarié, son aménagement, la rigidité c'est l'attitude constante de tout un patronat traditionnel, encore bien présent. Mais il ne suffit pas de récuser la mauvaise foi patronale. Il faut aller plus loin.

Prochain article :

PROPOSER POUR NE PAS SUBIR.

Apaisement au CNPF MM. CHOTARD ET BRANA SERONT RECONDUITS COMME VICE-PRÉSIDENTS

Après les tensions qui ont apparu à la tête du CNPF (16 Octobre) M. Yves Gattaz a informé MM. Yvon Chotard, premier vice-président et président de la commission sociale, et Guy Brana, vice-président et président de la commission économique, qu'ils seraient de nouveau désignés comme vice-présidents lors de l'Assemblée générale du 16 décembre. Il a précisé qu'il renouvelerait aussi sa confiance à M. Maury-Larbière, qui se trouve à la tête de la troisième grande commission statutaire, la commission territoriale. M. Gattaz a précisé qu'il poursuivra avec eux l'évolution du CNPF dans le sens d'une plus grande efficacité.

Au lendemain de l'article du Monde, le président du CNPF avait affirmé devant les deux cent vingt-cinq membres de l'Assemblée permanente de l'organisation patronale que la solidarité et l'unité de l'équipe de direction n'avaient « jamais été aussi fortes » mais il s'était abstenu de préciser qui il allait nommer en décembre.

L'UIMM avait alors demandé que l'unité de la direction du CNPF soit préservée tandis que la Fédération des travaux publics - qui n'a jamais caché son opposition à M. Gattaz - demandait une réunion sur ce thème. C'est à son retour d'un voyage au Maroc que M. Gattaz a décidé de calmer le jeu en confirmant le maintien de MM. Chotard et Brana.

Au CNPF un seul signe que le « soulèvement » à l'intérieur du mode patronal est « extrêmement fort » et, face aux problèmes économiques et sociaux de l'heure, doit l'emporter sur toute autre considération.

AFFAIRES

COOPÉRATION FRANCO-BRITANNIQUE DANS LA PÉTROCHIMIE

ICI et Atochem (ELF) rationalisent leurs productions

Les grandes manœuvres se poursuivent dans la pétrochimie européenne. Dans le cadre d'une rationalisation de leurs activités, les groupes français Atochem et britannique ICI, par l'intermédiaire de leur filiale commune, ICI-Atochem, ont décidé de rationaliser leurs productions. Les deux entreprises ont décidé de fermer des unités de production de polyéthylène basse densité. Les deux entreprises ont décidé de fermer des unités de production de polyéthylène basse densité. Les deux entreprises ont décidé de fermer des unités de production de polyéthylène basse densité.

ICI va créer un concurrent français dans la production de matières plastiques (polyéthylène basse densité) spécialisées, notamment éthylène-vinylacétate. EVA. de son usine de Roumoult sur Pays-Bas (70 000 t/an). L'unité restera sa propriété jusqu'au moment où la décision sera prise de l'arrêter. Dès lors, la fabrication sera transférée en France. Cette opération permettra à ICI de se décharger complètement de cette activité dont l'essentiel, en Grande-Bretagne, avait été repris par BP Chemicals. De son côté Atochem renforcera sa position dans ce secteur à haute valeur ajoutée et en plein développement (+ 50 % en 1983) où il est déjà fortement implanté. Les EVA trouvent principalement leur application dans le revêtement des câbles téléphoniques.

En contrepartie, Atochem fait apport à ICI de son usine de Choques dans le Pas-de-Calais (235 personnes) où sont produits plusieurs dérivés de l'oxyde d'éthylène (60 000 t/an) utilisés dans la fabrication de glycols (antigel) et de lubrifiants, de liquides pour freins et de fibres textiles. Pour Atochem, il s'agit là d'un désinvestissement sur un site déficitaire sans avenir, pour ICI d'un élargissement de ses activités dans ce domaine.

L'accord signé entre les deux groupes est le quatrième du genre en importance conclu dans la pétrochimie européenne en vue de permettre une meilleure répartition des tâches, une spécialisation plus poussée des entreprises, enfin une réduction des capacités redondantes, pour favoriser un retour à la rentabilité et se préparer à l'arrivée des produits « made in Saudia » (le Monde du 11 octobre).

C'est déjà ICI qui avait donné le coup d'envoi à cette rationalisation avec BP Chemicals (polyéthylène basse densité) contre PVC en juillet 1982. Le groupe italien Enichem s'était peu après entendu avec la firme américaine Hercules pour reprendre en location leurs fabrications de polyéthylène basse densité.

Le Brésil protège son informatique

(Suite de la première page.)

Dans les années 60, le Brésil avait laissé s'implanter sans barrières les grandes multinationales (IBM, Burroughs...), pour fabriquer des grands ordinateurs. En 1978, une politique de « brésilianisation » était mise en place, contraignant les investisseurs à donner une part de capital de leur filiale à des intérêts brésiliens. La mesure concernait les mini-ordinateurs. L'Inde avait adopté des mesures similaires à la même époque, provoquant le départ d'IBM de ce pays. Aujourd'hui la loi brésilienne concerne surtout les micro-ordinateurs, qui devront donc être à 100 % nationaux.

La question qui se pose est évidemment celle de savoir si l'industrie locale peut développer des machines compétitives dans une industrie où les budgets de recherche se comptent en milliards de dollars. Dans le cas contraire, le risque existe de pénaliser l'ensemble de l'économie brésilienne.

Mais avec cent quarante firmes, dix-huit mille employés et quelque 1,5 milliard de dollars de chiffre d'affaires, l'informatique brésilienne existe. Elle s'appuie sur une législation particulière en matière de brevets qui lui permet de copier en toute légalité des matériels et logiciels étrangers, sans guère payer de royalties.

De la « brésilianisation » des micro-ordinateurs à l'interditio faite aux étrangers d'investir dans ce secteur essentiel, pour permettre l'émergence d'une industrie nationale de micro-ordinateurs, le Brésil amorce une politique volontariste et cohérente dans les secteurs de pointe, qui pourrait faire école dans les pays du tiers-monde les plus avancés.

E. L. B.

RECTIFICATIF. - A la fin de l'article « Une coopération très attendue à Oslo », paru dans le Monde du 1er novembre 1984, il fallait lire : « Ne peut-on en conclure qu'une fin de non-recevoir donnée par les Français à Norsk Data aurait pesé sur les discussions que mènent les compagnies pétrolières françaises avec le gouvernement norvégien pour obtenir des concessions d'exploitation de nouveaux gisements en mer du Nord ? » et non « a pesé » comme il était écrit.

Le programme nucléaire français au ralenti

Le programme nucléaire français a été ralenti. Le conseil des ministres du 31 octobre a autorisé EDF à engager une tranche nucléaire en 1985 et une autre en 1986. Cette année-là un second réacteur pourra être commandé « en fonction de l'évolution des perspectives de consommation ». Les sites retenus pour ces réacteurs de 1 300 ou 1 450 mégawatts sont Penly (Haute-Normandie) et Gulpech (Midi-Pyrénées).

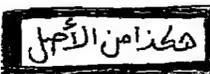
Alors que la France compte 31 réacteurs en activité et 24 en construction, cette décision marque une période de basse eaux pour le nucléaire français dont les commandes étaient de 5 ou 6 réacteurs par an à la fin des années 70 et encore de 2 en 1983 et 1984.

Il est vrai qu'un groupe de réflexion mis en place par le Commissariat au plan avait souligné en 1983 qu'aucun réacteur nouveau n'était nécessaire pour les seuls besoins en électricité avant 1987, voire 1991 si la crise devait continuer. Le très fort endettement d'EDF (200 milliards de francs) et

des frais financiers qui représentent désormais le quart du chiffre d'affaires rendaient difficile la commande d'un réacteur supplémentaire à 10 milliards de francs l'unité.

Les industriels ont pourtant tenté une dernière démarche auprès de M. Cresson le 26 octobre. M. MM. Lévy, de Franatome et Desgeorges d'Alstom-Atlantique ont plaidé le maintien de deux commandes par an, minimum selon eux, pour conserver l'outil industriel et l'emploi de 112 000 salariés du secteur nucléaire. Pour Franatome, englué dans la reprise d'activités de Creusot-Loire, un réacteur supplémentaire représente trois millions d'heures de travail. Mais compte tenu du programme en cours cette baisse d'activité ne sera sensible que dans trois ou quatre ans. Si les contraintes industrielles et sociales ont été soulignées par plusieurs ministres, elles n'ont pas suffi à entraîner l'adhésion du gouvernement.

B. D.



INFORMATIONS « SERVICES »

SOCIAL

Près de 5 000 emplois supprimés cette année à la SNCF

Près de 5 000 emplois auront été supprimés à la SNCF en 1984. La direction de la société nationale a indiqué, au cours du comité central d'entreprise, réuni le mercredi 31 octobre, que les effectifs seraient à la fin de l'année de 246 000 à 246 500 contre 251 000 en janvier 1984.

LE SMIC HORAIRE PASSE A 24,36 F

Comme on s'y attendait, après la hausse des prix de septembre (In Monde du 18 octobre), le taux horaire du SMIC (salaire minimum interprofessionnel de croissance) est augmenté en France métropolitaine de 2,2 % à partir du 1er novembre 1984, passant ainsi de 23,84 F l'heure à 24,36 F, soit 4 116,84 F par mois pour cent soixante-neuf heures et 4 222,32 F pour cent soixante-treize heures trente-trois.

ÉTRANGER

AUX ÉTATS-UNIS

Le déficit commercial a représenté 118 milliards de francs en septembre

Washington (AFP). - Le déficit de la balance commerciale américaine stagne à 12,6 milliards de dollars (118 milliards de francs) en septembre, soit 27 % de plus que le mois précédent, annonce le département du Commerce. En août, le solde négatif des échanges avait été de 9,9 milliards de dollars. En juillet, il avait atteint le montant record de 14,1 milliards de dollars.

Pour les neuf premiers mois de 1984, le déficit commercial représente ainsi 96,3 milliards de dollars, contre 69,4 milliards de dollars durant la même période de 1983. Le gouvernement américain prévoit que le déficit des échanges atteindra 130 milliards de dollars cette année.

En septembre, les importations ont atteint 30,8 milliards de dollars, en hausse de 10,5 % par rapport à août.

BOURSES ÉTRANGÈRES NEW-YORK

Repli

La publication des dernières statistiques sur l'évolution de l'économie a provoqué un mouvement de reprise sur le marché de la veille. D'abord assez irrégulière, la tendance s'est peu à peu alourdie, et, à la clôture, l'indice des industrielles ne cessait un repli, 9,94 points à 1 207,37. Ce sont surtout les « Blue Chips » qui ont été affectés comme en témoignent le bilan assez balancé de la journée. Sur 2 009 valeurs traitées, 811 ont baissé, 723 ont monté et 475 n'ont pas varié.

Des dernières nouvelles sur le marché de l'économie, les opérateurs ont surtout retenu qu'en août, pour le troisième mois consécutif, le principal indicateur avait baissé, ce qui est généralement considéré comme l'avertissement d'un retour possible à la récession. Peu importe que ledit indicateur soit remonté en septembre (+ 0,4 %), puisque le même mois les commandes à l'industrie ont reculé de 1,8 %. Autour du « Big Board », le sentiment était, de fait, de nouveau à l'indécision. L'activité est restée modérée et 91,89 millions de titres ont été échangés, contre 95,20 millions.

Table with 3 columns: Valeurs, Cours du 30 oct., Cours du 31 oct. Lists various stock indices and their values.

JEUNES

La mort en sucre

Un musée pour enfants expose la mort. Des classes entières s'arrêtent devant des tombes, se penchent sur des squelettes, méditent face à une vitrine remplie de crânes en pâte d'amande. La fête des morts au Mexique n'est pas une célébration triste, l'exposition du Musée des enfants (1) qui fait revivre pour le public parisien jeune ou non l'histoire d'un des tabous les plus solidement ancrés dans nos mentalités et plonge les enfants dans un univers qu'on cherche souvent à leur cacher.

Provocation ? Invoquerait-on l'absence de l'apostrophe comme un angle ethnologique mais dans une forme atterrante la vision médicale de la mort, si dérangeante mais si riche par ses origines mêlées et sa signification actuelle.

Ralleries

Pendant cette période, les Mexicains - surtout dans les campagnes - décorent leur intérieur de frises en papier découpé et dressent chez eux des autels garnis d'offrandes comportant tout ce que le défunt dont on honore la mémoire aime (plats cuisinés, friandises, fruits, etc.).

PHILIPPE BERNARD. (1) La Fête des morts au Mexique. Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. Musée des enfants. 12, avenue de New-York, 75116 Paris. Tél. : 723-61-27. Ouvert tous les jours de 10 h à 17 h 30, sauf le lundi. Nocturne le mercredi jusqu'à 20 h 30. Visites de groupes exclusivement sur rendez-vous.

PARIS EN VISITES

- SAMEDI 3 NOVEMBRE
- L'Hôtel de Sully, 15 heures, 62, rue Saint-Antoine, M° Vernier-Claude.
- Le musée Marmottan, 15 heures, 2, rue Louis-Bouilly, M° Zola.
- L'Île de la Cité, 15 heures, statue d'Henri IV sur le Pont Neuf (Académie).

JOURNAL OFFICIEL

Sont publiés au Journal officiel du jeudi 1er novembre: DES DÉCRETS
- Relatif aux congés annuels des fonctionnaires de l'Etat.
- Relatif à la commercialisation des vins à appellation d'origine.

MÉTÉOROLOGIE

Evolution probable du temps en France entre le jeudi 1er novembre à 0 heure et le vendredi 2 novembre à 24 heures.

Zéro heure, la pression s'affaiblissant par l'Ouest, le flux perturbé océanique pénètre sur notre pays. Vendredi, en matinée, sur la Bretagne, la Cotentin et la Vendée, le temps sera très nuageux et pluvieux. Sur le Nord, la Normandie, la région parisienne et jusqu'aux Pyrénées, le ciel se couvrira progressivement et quelques ondées se produiront sur l'Aquitaine. Sur la moitié est du pays, le temps sera encore très ensoleillé.

Dans l'après-midi, le soleil se limitera aux régions allant des Vosges à la Provence et à la Corse. Ailleurs le temps nuageux prédominera, les pluies à caractère passager se localiseront au Centre et au Bassin parisien.

Les températures comprises au lever du jour entre 13 et 4 degrés de l'ouest à l'est, atteindront un maximum l'après-midi, allant de 14 degrés en Bretagne à 22 degrés sur la Côte d'Azur. Les vents seront modérés de secteur sud-ouest.

La pression atmosphérique réduite au niveau de la mer était, à Paris, le 1er novembre, à 7 heures, de 1 020,4 millibars, soit 765,4 millimètres de mercure.

Températures (le premier chiffre indique le maximum enregistré au cours de la journée du 31 octobre; le second, avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 3832. A 9x9 grid crossword puzzle with numbers 1-9.

HORIZONTALEMENT

1. S'agit d'un milieu des « troubles ». - II. Un endroit où l'on est très attaché au sol. - III. Mélange peu savant. - IV. Difficile à prendre quand elle est grosse. Entre quatre murs. - V. On peut l'être dans les fonds ou dans les formes. - VI. Bien appliquée ou mal appliquée. - VII. Personne de bonne compagnie. Abréviation. - VIII. Brillant du même feu que leur époux. Pour le bonheur ou le salut. - IX. Groupe de « rebelles ». Prendre à la gorge. - X. Servent à analyser les besoins de chacun. - XI. Fils conducteurs. Manière d'être.

VERTICALEMENT

1. Peut être le premier à créer une bonne ambiance dans une soirée. - VIE ASSOCIATIVE
SCIENTIF. - Le Musée national des sciences, des techniques et des industries de la Villette présente en permanence, du lundi au vendredi, des films scientifiques et techniques. Les séances (10 heures, 13 heures, 15 heures), gratuites, ont lieu salle Arletty, 211, avenue Jean-Jaurès à Paris, 19e (métro Porte-de-Pantin).

le minimum de la nuit du 31 octobre au 1er novembre) : Ajaccio, 21 et 9 degrés; Biarritz, 23 et 14; Bordeaux, 22 et 11; Bourges, 20 et 6; Brest, 17 et 13; Caen, 18 et 11; Cherbourg, 16 et 11; Clermont-Ferrand, 21 et 7; Dijon, 16 et 6; Grenoble-St-M.-H., 18 et 11; Grenoble-St-Geoirs, 19 et 4; Lille, 16 et 8; Lyon, 19 et 5; Marseille-Marganne, 19 et 9; Nancy, 19 et 3; Nantes, 19 et 9; Nice-Côte d'Azur, 20 et 13; Paris-Montsouris, 18 et 9; Paris-Orly, 18 et 8; Pau, 23 et 7; Perpignan, 20 et 12; Rennes, 17 et 9; Strasbourg, 14 et 8; Tours, 19 et 9; Toulouse, 21 et 7; Pointe-à-Pitre, 26 et 12.

Températures relevées à l'étranger : Alger, 22 et 11; Amsterdam, 16 et 9; Athènes, 19 et 12; Berlin, 14 et 2; Bonn, 16 et 5; Bruxelles, 18 et 10; Le Caire, 27 et 13; Les Canaries, 25 et 18; Coppenhague, 14 et 10; Djerba, 23 et 16; Genève, 9 et 1; Istanbul, 15 et 10; Jérusalem, 22 et 10; Lisbonne, 21 et 14; Londres, 18 et 11; Luxembourg, 14 et 4; Madrid, 20 et 11; Montréal, 7 et 2; Moscou, 5 et -5; Nairobi, 24 (maxi); New-York, 21 et 13; Palma-Andorre, 22 et 9; Rio-de-Janeiro, 28 et 21; Rome, 21 et 9; Stockholm, 14 et 4; Téhéran, 21 et 15; Tientsin, 23 et 13.

Températures relevées à l'étranger : Alger, 22 et 11; Amsterdam, 16 et 9; Athènes, 19 et 12; Berlin, 14 et 2; Bonn, 16 et 5; Bruxelles, 18 et 10; Le Caire, 27 et 13; Les Canaries, 25 et 18; Coppenhague, 14 et 10; Djerba, 23 et 16; Genève, 9 et 1; Istanbul, 15 et 10; Jérusalem, 22 et 10; Lisbonne, 21 et 14; Londres, 18 et 11; Luxembourg, 14 et 4; Madrid, 20 et 11; Montréal, 7 et 2; Moscou, 5 et -5; Nairobi, 24 (maxi); New-York, 21 et 13; Palma-Andorre, 22 et 9; Rio-de-Janeiro, 28 et 21; Rome, 21 et 9; Stockholm, 14 et 4; Téhéran, 21 et 15; Tientsin, 23 et 13.

Températures relevées à l'étranger : Alger, 22 et 11; Amsterdam, 16 et 9; Athènes, 19 et 12; Berlin, 14 et 2; Bonn, 16 et 5; Bruxelles, 18 et 10; Le Caire, 27 et 13; Les Canaries, 25 et 18; Coppenhague, 14 et 10; Djerba, 23 et 16; Genève, 9 et 1; Istanbul, 15 et 10; Jérusalem, 22 et 10; Lisbonne, 21 et 14; Londres, 18 et 11; Luxembourg, 14 et 4; Madrid, 20 et 11; Montréal, 7 et 2; Moscou, 5 et -5; Nairobi, 24 (maxi); New-York, 21 et 13; Palma-Andorre, 22 et 9; Rio-de-Janeiro, 28 et 21; Rome, 21 et 9; Stockholm, 14 et 4; Téhéran, 21 et 15; Tientsin, 23 et 13.

Températures relevées à l'étranger : Alger, 22 et 11; Amsterdam, 16 et 9; Athènes, 19 et 12; Berlin, 14 et 2; Bonn, 16 et 5; Bruxelles, 18 et 10; Le Caire, 27 et 13; Les Canaries, 25 et 18; Coppenhague, 14 et 10; Djerba, 23 et 16; Genève, 9 et 1; Istanbul, 15 et 10; Jérusalem, 22 et 10; Lisbonne, 21 et 14; Londres, 18 et 11; Luxembourg, 14 et 4; Madrid, 20 et 11; Montréal, 7 et 2; Moscou, 5 et -5; Nairobi, 24 (maxi); New-York, 21 et 13; Palma-Andorre, 22 et 9; Rio-de-Janeiro, 28 et 21; Rome, 21 et 9; Stockholm, 14 et 4; Téhéran, 21 et 15; Tientsin, 23 et 13.

AUTOMOBILE

MISE EN VENTE DES VIGNETTES

Les vignettes automobiles 1985, dont le tarif est pour la première fois fixé au niveau des départements, sont en vente à partir du 2 novembre dans les recettes des impôts, indique le ministère de l'Économie, des Finances et du Budget. Les vignettes seront également distribuées à partir du 10 novembre dans les débits de tabac, et ce, jusqu'au samedi 1er décembre à midi.

LOTTO

Table for Loterie Nationale showing winning numbers and prizes for various categories.

loterie nationale LISTE OFFICIELLE DES SOMMES A PAYER AUX BILLETTS ENTIERS. Includes winning numbers like 482215 and 4 000 000,00 F.

loterie nationale LISTE OFFICIELLE DES SOMMES A PAYER. Includes winning numbers like 291, 511, 571 and prizes up to 4 000 000 F.

Le Monde

UN JOUR DANS LE MONDE

- ÉTRANGER
23-4. L'INDE APRÈS LA MORT D'INDIRA GANDHI.
5. AFRIQUE
5. PROCHE-ORIENT
6. AMÉRIQUES
ÉTATS-UNIS : Les trois leçons de l'expérience Reagan (II), par Paul Fabra.
6. EUROPE
ESPAGNE : Limogeage d'un ministre de haut rang.
POLITIQUE
7. La discussion budgétaire à l'Assemblée nationale.
SOCIÉTÉ
8. L'assassinat du petit Gregory. - SPORTS.
LE MONDE DES LIVRES
9-12-13. L'état secret de Jean Paulhan, par Anna Bragance, Geneviève Brisse, Frédéric Gausson, Roger Judrin, Serge Koester, J.M.G. Le Clezio et Raphaël Sorin.
10-11. A LA VITRINE DU LIBRAIRE.
11. LA VIE LITTÉRAIRE.
11. LETTRES ÉTRANGÈRES : Erich Fried.
15. ENQUÊTE : Les Français et la lecture.
16. LE FEUILLETON : L'Aventure féérique du XXe siècle, de Henri Lemaître.
CULTURE
17. CINÉMA : Rive droite, rive gauche, de Philippe Labro.
- VARIÉTÉS : Johnny Hallyday au Zénith.
- ÉCHOS.
19. COMMUNICATION : projet d'émission « plurilingue » sur TF 1 ; La télévision dans le miroir.
ÉCONOMIE
20. ÉNERGIE : le fin de la conférence de l'OEPE.
20-21. SOCIAL.
21. ÉTRANGER.

RADIO-TÉLÉVISION (19)
INFORMATIONS « SERVICES » (21) :
« Jeunes » ; Loterie nationale ; Loto ; Tacotas ; Météorologie ; Mots croisés.
Carnet (8) ; Programmes des spectacles (18) ; Marchés financiers (21).

DANS LA COMMUNAUTE INDIENNE DE PARIS

Passage Brady

A deux pas des salons de coiffure antiques, du boulevard de Sébastopol et des bars magnifiques de la rue du Faubourg Saint-Denis, au cœur de ce Paris multiracial, il y a le passage Brady, une petite rue à l'échelle de la communauté indienne de la capitale. C'est le royaume des boutiques Mourougane, du nom du deuxième fils de la déesse Shiva. Épices, vidéos, cassettes et restaurants y attirent chaque soir les immigrants du sous-continent indien, nombreux à travailler dans les entreprises de confection du quartier. Mercredi soir, on n'y parlait bien sûr que d'Indira Gandhi.

Pas un, qu'il vienne de l'Inde ou de Sri-Lanka, qu'il soit français de Pondichéry ou mauricien de Port-Louis, qui n'ait été choqué par l'assassinat du premier ministre indien. « C'est si triste, j'ai pleuré », affirme cette femme qui vit pourtant en France depuis quinze ans. Elle a téléphoné le matin même à son fils, à Bombay. « On ne retrouvera jamais une autre Indira, décline quelque un ; en France, il n'y a eu qu'un de Gaulle. » Ce sont les paroles de Sri-Lanka qui sont les plus secouées : « L'Inde d'Indira Gandhi, dit l'un, nous aide beaucoup contre notre gouvernement. » Il y eut tout de même mercredi deux Sikhs qui, échantonnant quelques épices passage Brady, se réjouirent ostensiblement de l'événement du jour : « Bien fait pour elle ! », déclarèrent-ils en guise de condoléances.

La plupart de ces Indiens sont pourtant profondément peints, comme M. Antoine Valmy, qui avait immigré de Pondichéry en France en 1968. « M^{me} Gandhi, dit-il, avait rendu visite, il y a une semaine encore, au premier mi-

Le bureau politique du PCF condamne la publicité donnée aux débats du comité central

Les débats du comité central du Parti communiste, qui se sont conclus, le mardi 30 octobre, par l'adoption du projet de résolution pour le vingt-cinquième congrès à l'unanimité moins six abstentions, ont été marqués par des échanges assez vifs. Ceux-ci ont porté sur le contenu du projet de résolution et sur le rôle des membres du comité central dans la préparation du congrès (Le Monde du 1^{er} novembre).

En Haute-Vienne : une discussion « riche et responsable »

Limoges. - En Haute-Vienne, la fédération du PCF ne fait aucun commentaire sur l'abstention de M. Marcel Rigout et de M^{me} Ellen Constans au comité central le 30 octobre. Elle rappelle, simplement, que les membres du comité central n'ont pas de mandat impératif de leur fédération et que le projet de résolution, une fois adopté, devient la base de discussion pour tout le parti, « y compris pour la Haute-Vienne ».



Il semble, néanmoins, que la position exprimée par ces deux dirigeants corresponde à un état d'esprit très répandu dans le département. Dès le 7 juillet dernier, la fédération avait lancé un appel pressant à la discussion, une discussion qu'elle souhaitait « très riche et très responsable », qui devait « être menée à son terme » pour « déboucher sur une activité améliorée du parti ».

DANS LA COMMUNAUTE INDIENNE DE PARIS

Passage Brady

A deux pas des salons de coiffure antiques, du boulevard de Sébastopol et des bars magnifiques de la rue du Faubourg Saint-Denis, au cœur de ce Paris multiracial, il y a le passage Brady, une petite rue à l'échelle de la communauté indienne de la capitale. C'est le royaume des boutiques Mourougane, du nom du deuxième fils de la déesse Shiva. Épices, vidéos, cassettes et restaurants y attirent chaque soir les immigrants du sous-continent indien, nombreux à travailler dans les entreprises de confection du quartier. Mercredi soir, on n'y parlait bien sûr que d'Indira Gandhi.

Pas un, qu'il vienne de l'Inde ou de Sri-Lanka, qu'il soit français de Pondichéry ou mauricien de Port-Louis, qui n'ait été choqué par l'assassinat du premier ministre indien. « C'est si triste, j'ai pleuré », affirme cette femme qui vit pourtant en France depuis quinze ans. Elle a téléphoné le matin même à son fils, à Bombay. « On ne retrouvera jamais une autre Indira, décline quelque un ; en France, il n'y a eu qu'un de Gaulle. » Ce sont les paroles de Sri-Lanka qui sont les plus secouées : « L'Inde d'Indira Gandhi, dit l'un, nous aide beaucoup contre notre gouvernement. » Il y eut tout de même mercredi deux Sikhs qui, échantonnant quelques épices passage Brady, se réjouirent ostensiblement de l'événement du jour : « Bien fait pour elle ! », déclarèrent-ils en guise de condoléances.

La plupart de ces Indiens sont pourtant profondément peints, comme M. Antoine Valmy, qui avait immigré de Pondichéry en France en 1968. « M^{me} Gandhi, dit-il, avait rendu visite, il y a une semaine encore, au premier mi-

Sur le vif La guerre des deux lys

Qu'est-ce qui se passe dans les médias ? A quoi ils pensent, mes confrères ? Ils ont perdu la tête ? Vous avez vu tout ce foir, tout ce battage autour du l'assassinat d'Indira Gandhi. Avec Thatcher et Pinochet, ce n'est jamais que le troisième attentat contre un chef d'Etat en moins de quinze jours. Quel intérêt ? C'est d'une banalité à pleurer. C'est comme pour la course à la Maison Blanche. Que ce soit Reagan ou Mondale, de toute façon, en démocratie, ce système absurde, dans quatre ans, l'homme le plus puissant du monde sera redevenu un simple citoyen. Quelle importance ! Alors que se noue sous nos yeux une tragédie véritablement corréenne : qui succédera éventuellement au comte de Paris sur le trône de France ? Vous connaissez la nouvelle ? Il vient de dés hériter son fils aîné, Henri, comte de Clermont, il lui a même enlevé son titre, il n'est plus que le comte de Mortain. Normal, remarquez ; il a divorcé et il vient de se remarier.

M. Pierre Languetin est nommé président de la Banque nationale suisse

Berne. - M. Pierre Languetin a été nommé, mercredi 31 octobre, nouveau président de la Banque nationale suisse (BNS) en remplacement de M. Fritz Leutwiler, démissionnaire pour la fin de l'année. Agé de soixante et un ans, originaire du canton de Vaud, M. Languetin avait fait carrière dans la diplomatie avant d'entrer, en 1976, à la direction de l'Institut d'émission, dont il a assumé la vice-présidence à partir de 1981. C'est la première fois qu'un Suisse de langue française accède à la tête de la banque centrale.

Plus disputée aura été la nomination du successeur de M. Leutwiler à la direction tripartite de la BNS. Finalement, le choix du gouvernement helvétique s'est porté sur M. Hans Meyer, au service de l'Institut d'émission depuis vingt ans et jusqu'ici membre suppléant du directoire. Agé de quarante-huit ans, proche du Parti radical, M. Meyer avait les faveurs de M. Leutwiler et était le candidat officiel du conseil de la BNS.

LES DERNIÈRES MANIFESTATIONS ONT FAIT HUIT MORTS

Santiago (AFP). - Une bombe de forte puissance a explosé, mercredi 31 octobre, devant le parc des expositions de la Foire internationale de Santiago, alors que le chef de l'Etat chilien, le général Pinochet, visitait les lieux. Selon des informations diffusées par des radios de la capitale, l'explosion n'aurait pas fait de blessés, mais aurait détruit un tronçon d'une voie ferrée qui longe le parc.

Après les violentes manifestations qui avaient eu lieu mardi à Santiago et dans plusieurs villes du pays, de nouveaux affrontements se sont produits dans la nuit de mardi à mercredi, en dépit du couvre-feu. Le bilan des émeutes s'élevait à huit morts, dont six par balles, soixante-dix blessés, dont seize membres des forces de l'ordre, et trois cent trente arrestations, indiquent des sources policières dans la capitale. Mercredi, les autobus ont recommencé à circuler dans les rues de Santiago jonchées de débris.

D'autre part, les autorités militaires ont levé, mercredi, la censure qui frappait depuis quelques jours trois radios de la capitale, dont l'une appartenant à l'Eglise catholique. A Paris, le gouvernement français a condamné, mercredi, la « brutale répression » du mouvement de protestation par le gouvernement du général Pinochet.

X^e Salon du Dix au Quinze « PARIS ou FIN des ans » Avec La MONNAIE de Paris P. Nilouze - J.-M. Véron 2, place Baudoyer - Paris Du 25 octobre au 14 novembre 1984

CHABLIS Grand Vin de Bourgogne

Le numéro de « Monde » daté 1^{er} novembre 1984 a été tiré à 468 370 exemplaires

